

CINÉMA

FÉVRIER

MENSUEL

PRIX 5^{FR}



ANDRÉ BAUGÉ, LE CELÈBRE COMÉDIEN-CHANTEUR, DANS "POUR UN SOU D'AMOUR"

Dans ce numéro : Deux films racontés et 20 articles illustrés de 150 photographies

Une Révolution dans la Librairie !!!

Un volume de 256 pages
avec couverture en trois couleurs
pour le prix extraordinaire de

3 fr. 50

Ainsi se présentera la **Collection du DISQUE ROUGE**
dont les deux premiers volumes viennent de paraître :

CONAN DOYLE

LES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES

E. W. HORNUNG

Un cambrioleur amateur :

RAFFLES

Pour paraître au 25 Février :

CONAN DOYLE

NOUVELLES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES

M. CONSTANTIN-WEYER

VERS L'OUEST

LE LIVRE A LA PORTÉE DE TOUS !

EN VENTE PARTOUT

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 78, Boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e)



Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTES DE L'ÉCRAN

Extrait du Catalogue

(Envoi du catalogue complet sur demande)

PHOTOS BROMURE 18 x 24

- 513. Marcelle Chantal.
- 514. Greta Garbo.
- 515. Marlène Dietrich.
- 516. R. Novarro.
- 517. M. Chevalier.
- 518. Charles Rogers.
- 519. Lily Damita.
- 520. Henry Garat.
- 521. Jeanette Mac Donald.
- 522. Suzy Vernon.
- 523. Ch. Chaplin.
- 524. Lilian Harvey.
- 525. Willy Fritsch.
- 526. Marie Bell.
- 527. Joséphine Baker.
- 528. Huguette ex-Duflos.
- 529. Annabella.
- 530. Jaque-Catelain.
- 531. Albert Préjean.
- 532. Gary Cooper.
- 533. Dolly Davis.
- 534. André Roanne.

Dernières Nouveautés

- 535. Françoise Rosay.
- 536. Françoise Rosay.
- 537. Norma Shearer.
- 538. Greta Garbo.
- 539. Meg Lemonnier.
- 540. Joan Crawford.
- 541. Fernand Gravey.
- 542. Roland Toutain.
- 543. Alice Cocéa.
- 544. Gina Manès.
- 545. Brigitte Helm.
- 546. Marie Glory.
- 547. Jane Marnac.
- 548. Saint-Granier.
- 549. Charles Boyer.
- 550. Madeleine Renaud.

CARTES POSTALES BROMURE

- | | | |
|---------------------------------------|-----------------------------------|--------------------------|
| 890. Mary Brian. | 923. Joséphine Baker. | 956. Ramon Novarro. |
| 891. Lily-Damita. | 924. Marlène Dietrich. | 957. Virginia Cherrill. |
| 892. Maurice Chevalier. | 925. Leila Hyams. | 958. Edwina Booth. |
| 893. Claudette Colbert. | 926. Jeanne Helbling. | 959. Nestor Ariani. |
| 894. Marlène Dietrich. | 927. Ramon Novarro. | 960. Roger Tréville. |
| 895. Jeanette Mac Donald. | 928. Annabella. | 961. André Baugé. |
| 896. Jeanette Mac Donald. | 929. Albert Préjean et Annabella. | 962. Madeleine Renaud. |
| 897. Ramon Novarro. | 930. Fernand Gravey. | 963. Victor Boucher. |
| Suzy Vernon (Le Chanteur de Séville). | 931. Albert Préjean. | 964. Bach. |
| 898. Pierrette Caillol. | | 965. Pierre Fresnay. |
| 899. Ch. Chaplin. | | 966. Saint-Granier. |
| 900. Ch. Chaplin. | | 967. Alice Cocéa. |
| 901. Dolorès del Rio. | | 968. Florelle. |
| 902. Pierre Batcheff. | | 969. Gaby Morlay. |
| 903. Meg Lemonnier. | | 970. Gina Manès. |
| 904. Huguette ex-Duflos. | | 971. Anny Ondra. |
| 905. Suzy Vernon. | | 972. Brigitte Helm. |
| 906. Janet Gaynor. | | 973. Dolly Davis. |
| 907. Frances Dee. | | 974. Marie Glory. |
| 908. Rosita Moreno. | | 975. Jane Marnac. |
| 909. Bessie Love. | | 976. Norma Shearer. |
| 910. René Lefebvre. | | 977. Charles Boyer. |
| 911. Marie Glory. | | 978. Saint-Granier. |
| 912. Alice Roberte. | | 979. Dorothy Jordan. |
| 913. Alice Roberte. | | 980. Robert Burnier. |
| 914. Pierre Blanchard. | | 981. Jean Gabin. |
| 915. Jaque-Catelain. | | 982. Doug. Fairbanks Jr. |
| 916. Willy Fritsch. | | 983. Marlène Dietrich. |
| 917. Lilian Harvey. | | 984. Madeleine Renaud. |
| 918. Boucot. | | 985. Richard Willm. |
| 919. Georges Milton. | | 986. Billie Dove. |
| 920. Marie Bell. | | 987. Lucien Muratore. |
| 921. Willy Fritsch. | | 988. Marie Bell. |
| 922. Lilian Harvey. | | 989. Anita Page. |
| | | 990. Noël-Noël. |
| | | 991. André Luguet. |
| | | 992. Damia. |
| | | 993. Armand Bernard. |

LES 15 CARTES..... Franco. 10 fr.
— 25 — 15 fr.
— 100 — 50 fr.

INDIQUER SEULEMENT LES N^{os} DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires

La pièce : 3 Fr.

Adresser les commandes avec le montant à " Ciné-Magazine ", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N^o 309-08).

Les Établissements ANDRÉ DEBRIE

111-113, rue Saint-Maur -:- PARIS

qui font apprécier dans le monde entier les qualités de leurs équipements de prise de vues sonores et de leur matériel de Laboratoire, livrent maintenant :

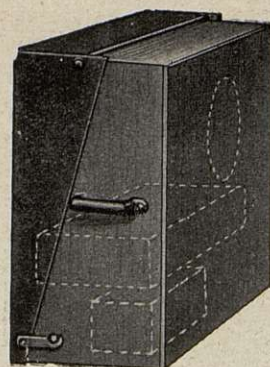
L'équipement portatif de projection sonore

LE

"JACKY-STELLOR"

conçu spécialement pour

L'Enseignement, le Cinéma rural et la petite exploitation



Le "JACKY-STELLOR" en ordre de transport.

PUISSANCE DE SON :
POUR 600 PERSONNES ENVIRON

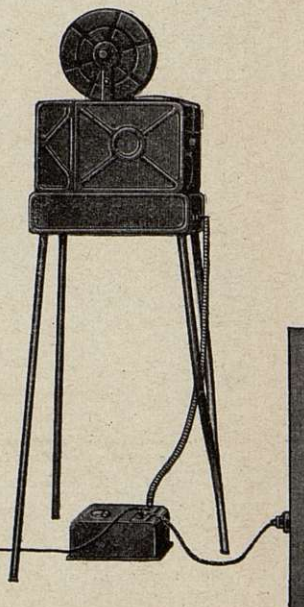
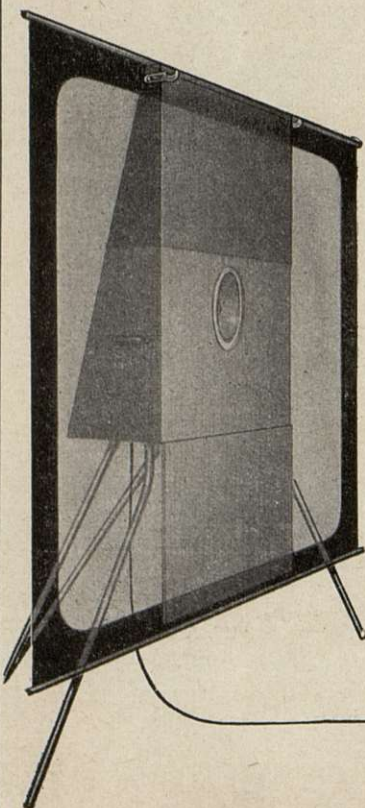
DISTANCE DE PROJECTION :
JUSQU'A 25 MÈTRES ENVIRON

INSTALLATION :
EN MOINS DE 15 MINUTES

Amplificateur 4 étages.

Lampe à incandescence.

Poids total : 80 kg.



L'équipement complet en position de projection. — UNE PRISE DE COURANT ET... C'EST TOUT !

MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

FÉVRIER

12^e Année.

Numéro 2.

Sommaire

Charles Boyer et ses personnages <i>Jean Vidal</i>	5
De la beauté à la laideur... ou de la laideur à la beauté <i>Lucien Wahl</i>	8
Mary Pickford et Gloria Swanson à l'œuvre <i>Nino Frank</i>	13
« Le Lieutenant souriant » <i>C.-A. Gonnet</i>	16
Phonomagazine <i>Maurice Bex</i>	20
Combien valent-ils ? <i>J.-R. Devaux-Lajont</i>	21
Un Referendum : Quel est le meilleur film vu en 1931 ?	22
André Bauge <i>J. M.</i>	23
Comment fut tourné « Cœur de Lilas » <i>Ralph Lowell</i>	27
« Ciné-Magazine » dans les studios <i>Gaston Paris</i>	30
Des Livres près de l'Écran <i>Jacques Sempé</i>	32
« Le Marchand de sable » <i>Jack Screen</i>	49
Hier déjà !	53
Échos et Informations <i>Lynn</i>	54
Revue de Presse <i>P. P.</i>	56
Les Éphémérides du Cinéma	56
Ce que sera la saison 1932 aux Studios de Saint-Maurice <i>Jean de Mirbel</i>	57
La Mode féminine <i>Marthe Richardot</i>	59
L'Exploitation moderne : le Palace-Italie <i>Henri Pacquet</i>	60
Les Films du mois <i>C.-A. Gonnet</i>	63
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	68
Courrier des Lecteurs <i>Iris</i>	70

ÉDITORIAL

ON vient de décerner à un scénario sur la paix un prix magnifique de 150.000 francs. Notre confrère *Le Courrier cinématographique*, de son côté, organise un concours national de scénarios doté de nombreuses récompenses.

Tout cela est parfait. Utile. Opportun. Chercher de l'original, récompenser de l'inédit, rien de mieux. Mais nous aimerions savoir ce qui restera de tout cela. Quel producteur s'est mis en avant pour adapter à l'écran le prix du C. I. D. A. L. C. ? Qui retiendra dans un mois le prix du *Courrier* ?

Il est excellent de sélectionner dans des œuvres, de désigner un lauréat. Mais les concours de scénarios ne doivent pas seulement viser à une distribution de prix. Il faut qu'ils mènent à la réalisation de l'œuvre primée, si vraiment elle en vaut la peine.

Comme nous le signalons par ailleurs, nous avons posé à plus de cent personnalités parisiennes une question-référendum. Dans le numéro prochain de *Ciné-Magazine*, nous publierons les réponses et dégagerons les conclusions de cette enquête. Mais, d'ores et déjà, qu'il nous soit permis de nous étonner. Des personnalités qui ne sont en rien mêlées au mouvement et au milieu du film, celles qu'en général et à tort on considère comme des ennemies du cinéma, art populaire, se sont fait un plaisir de nous apporter une réponse motivée, intéressante, si bien qu'on ne peut douter de l'intérêt que suscite le septième art dans tous les milieux.

Mais pourquoi sommes-nous contraints de constater que les réponses les plus rares et les moins significatives sont le fait des gens mêmes du cinéma ? Que parmi les abstentionnistes figurent en majorité ceux des membres du Conseil supérieur que nous avions cru devoir solliciter.

Les devoirs de leur charge sont-ils si impérieux qu'ils interdisent à ces pontifes d'aller au cinéma, ou bien, ce qui serait plus grave, n'accordent-ils pas à cet enfant, dont ils doivent guider les pas, tout l'intérêt et toute la sollicitude qu'il mérite ? Quoi qu'il en soit, voilà une bien curieuse constatation....

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS : FRANCE ET COLONIES : Un an, 50 fr. — Six mois, 28 fr. — Trois mois, 15 fr. BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr. ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 75 fr. — Six mois, 40 fr. — (Pays n'ayant pas adhéré) Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr. Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08. Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e). Téléphone : Danton 36-67. Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).

RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS DES VEDETTES EN HERBE

1^o Les photographies d'enfants numérotées de 1 à 18 étaient celles de :

N ^o 1. Jean Toulout.	N ^o 7. Annabella.	N ^o 13. Harold Lloyd.
N ^o 2. Françoise Rosay.	N ^o 8. Simone Cerdan.	N ^o 14. Edwina Booth.
N ^o 3. Mary Pickford.	N ^o 9. Dorothy Jordan.	N ^o 15. Emil Jannings.
N ^o 4. Rudolph Valentino.	N ^o 10. June Collier.	N ^o 16. Norma Talmadge.
N ^o 5. Marlène Dietrich.	N ^o 11. Joan Crawford.	N ^o 17. Garry Cooper.
N ^o 6. René Lefebvre.	N ^o 12. Norma Shearer.	N ^o 18. Rosita Moreno.

2^o Le portrait qui a été le plus souvent reconnu est celui de *Valentino*.

3^o Les dix-huit photographies d'artistes en herbe ont été identifiées par **neuf** concurrents.

1^{er} Prix :

UN BRACELET-MONTRE OR ET PLATINÉ

Mme LAMBERT,

81, rue Toussaint, Le Mans,

qui a identifié les 18 photographies, a donné le portrait de *Valentino* comme devant être le plus souvent reconnu et le chiffre exact des solutions justes reçues par nous.

2^e Prix : **Un bracelet-montre d'homme en or.**
Mme LEBANNIER, 11, rue Géricault, Paris
(18 portraits — Valentino — 10).

3^e Prix : **Un bracelet-montre de dame en or.**
Mlle Dora ROBERT, 29, avenue Jean-Jaurès, Paris
(18 portraits — Valentino — 15).

4^e Prix : **Bon pour un portrait exécuté par le maître photographe Sobol, d'une valeur de 200 francs,** ainsi que **100 francs de livres** à prendre aux Édition de *La Renaissance du Livre*. Mme Yvonne GUINGAL, 11, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris.
(18 portraits — Valentino — 18).

5^e Prix : **Bon pour un portrait exécuté par le maître photographe Sobol, d'une valeur de 200 fr.**
Mme Jeanne SEVIGNON (18 portraits — Valentino — 23).

Du 6^e au 25^e prix : **Un stylographe plume or 18 carats et un Bon de 25 francs de livres** à prendre à *La Renaissance du Livre*. Mme Lucie Schérer (Belfort). —

Du 26^e au 75^e prix : **Un très beau flacon de parfum.** — Georgette Hardouin (Cachan). — Andrée Jesson (Les Lilas). — Litsa Papas (Athènes). — Georges Aubry (Paris). — Jacqueline Carvallo (Paris). — Sylvia Moroney (La Varenne-Saint-Hilaire). — Paul Rochette (Paris). — Jeanne Arnal (Paris). — Lucienne Gruaux (Charmont). — Joseph Vergelin (Draguignan). — Yvonne Darnige (Colombes). — Henriette Jones (Haiti). — Madeleine Harribey (Aigüillon). — Lily Gaillard (Bruxelles). — Hélène Miller (Paris). — Marguerite Cailliez (Cambrai). — André Michonneau (Paris). — Louise Piot (Bordeaux). — Lepinay (Paris). — Breton (Sainte-Maxime). — Berthelot (Avranches). — Simone Barbier (Paris). — Y. Hens (Créfeld). — Marguerite Bussion (Sargé). — Maurice Chaudemange (Arles). — Mme Da-

wine (Aix). — M. Barbault (Louviers). — Roger Cerf (Laval). — M. Alexander (Strasbourg). — Jacques Blum (Ivry-l'Évêque). — Joseph Meyer (Saint-Marcel). — Isidore Michels (Oran). — Frédéric Koebel (Saint-Nazaire). — M. Wolff (Bordeaux). — Jean Aubry (Bayonne). — Max Lévy (Toulouse). — Simone Lojer (Saint-Quentin). — M. Van Brabant (La Haye). — S. Pages (Barcelone). — Marceline Depreux (Angers). — Mme Lermine (Boulogne). — Henri Lecoutre (Bayeux). — André Chevrier (Brest). — Suzanne Limousin (Paris). — Huguette Humeau (Paris). — Odette Martin (La Varenne). — M. Troussier (Paris). — Yvette Blanchard (Paris). — M. Thiriez (Soissons). — Monique Peyron (Saint-Florentin). — René Pradier (Alger).

Du 76^e au 100^e prix : **Un portefeuille cuir véritable.** — Marguerite Besson

(Paris). — L. Bouvet (Orléans). — S. Mahieu. — Marcelle Bouchez (Rivery). — André Lallouet (Le Mans). — Leclerc (Saint-Étienne). — Simone Benoist (Clermont). — Robert Leperre (Lille). — Marce Langlois (Le Lavandou). — Georges-Blondelle (Paris). — Yvonne Bazin (Dijon). — Andrée-Frédérique Deletraz (Lille). — Gabrielle Settino (Monte-Carlo). — Jacqueline Valency (Paris). — Germaine Bazin (Lyon-Montplaisir). — Arlette Mougneau (Paris). — Lucienne Dufrene (Lyon). — Pierre Favre (Paris). — Yvonne Denante (Saint-Rémy-de-Provence). — Angela Marinesco (Craiova, Roumanie). — Pierre Vasseur (Paris). — Maxime Raimbourg (Londres). — Pierre Lecomte (Paris). — Lucien Lainé (Paris). — Serge Drouhin (Montpellier).

(Nous donnerons, dans notre prochain numéro, la liste des 50 autres lauréats.)

CHARLES BOYER et ses personnages



Le cinéma français possède en Charles Boyer l'un de ses meilleurs acteurs. Ou plutôt, il le posséderait s'il avait su le garder. En effet, Charles Boyer, qui a successivement tourné en Amérique et en Allemagne, vient de rentrer à Hollywood, où le rappelait un contrat. Ce n'est qu'à son retour, dans quelques mois, que les firmes de chez nous pourront songer à se l'attacher, si tant est qu'il accepte de se consacrer au cinéma, de renoncer, pour longtemps encore, à la scène.

Car Charles Boyer ne conçoit point d'exercer deux métiers à la fois. Il m'a dit un jour : « Le cinéma et le théâtre sont, selon moi, des activités si différentes que je craindrais, en les exerçant simultanément, que la confusion ne se glisse dans mon esprit, que le contrôle de moi-même ne m'échappe. En un mot, je ne me crois pas capable de penser à la fois cinéma et théâtre. » Comme je comprends Charles Boyer : il est de ces rares acteurs qui ont su atteindre à la parfaite maîtrise de soi sans atténuer la spontanéité de leur tempérament. Une sensibilité fraîche, vivace, mais soumise à une intelligence volontaire et pénétrante : voilà bien, j'imagine, la conjugaison qui personifie l'acteur idéal, le seul artiste qui travaille sur sa propre matière humaine. Or, Boyer attache la plus grande importance à cet équilibre, à cette lucidité supérieure nécessaire à tous les hommes qui doivent jouer dans la vie réelle ou fictive un rôle difficile, mais plus encore à l'acteur de cinéma qui risque à chaque minute de se laisser anéantir

par le machinisme qui l'entoure.

Cinéma et théâtre supposent deux états d'esprit particuliers, deux techniques, qu'il est d'autant plus dangereux de confondre que de nombreux points communs les rattachent par ailleurs. Tout est ici nuance et subtilité. Et cela, Boyer, qui doit beaucoup à sa longue expérience du théâtre, l'a parfaitement compris. Il a su rapidement se dévouer de ce qui, chez lui, était spécifiquement théâtral pour se lancer courageusement dans l'apprentissage d'une nouvelle technique.

Qu'on se représente la surprise d'un acteur de théâtre habitué à créer de grands rôles, à étudier, tout à son aise, dans les moindres détails, le personnage qu'il incarne, puis à mesurer, aux cours de multiples répétitions, les effets, les « montées » et les « descentes » qui doivent établir, au fur et à mesure de l'action, un courant d'émotion entre lui et le spectateur, qu'on se représente cet acteur subitement transporté sur le set d'un studio, parmi les sunlights aveuglants, les coups de marteaux des décorateurs, les cris du metteur en scène, les ordres contradictoires et l'indifférence générale. Infailliblement, il se produira en lui un déséquilibre qui s'accentuera davantage encore quand on lui demandera de jouer, sans préparation préalable, une scène située peut-être au milieu ou à la fin de l'action. Ni le fil de l'intrigue, ni les réactions du public ne le guident plus. Il se sent devenir une machine parmi tant d'autres. C'est alors que doivent intervenir l'imagination et la volonté qui suppléeront à la logique et qui repèseront l'émotion.

Charles Boyer a parfaitement réussi cette adaptation. Son premier séjour à Hollywood, — au cours duquel il a interprété successivement *Big House*, *Le Procès de Mary Dugan* et, en anglais, *Magnificent Lie*, — a été pour lui une longue suite de découvertes.

Il est revenu conquis par le cinéma. La méthode, l'organisation américaines, qui contrastent avec le désordre d'ici, lui ont été révélées. C'est à sa discipline que le cinéma américain doit sa force, parce que cette discipline, loin d'étouffer la personnalité des hommes, les délivre, au contraire, des contingences qui nuisent ici à leur éclosion. Elle facilite la vie et le travail de chacun. Là-bas, Charles Boyer a parlé avec beaucoup d'artistes et de metteurs en scène. Il a compris la merveilleuse puissance du cinéma, son caractère humain universel, objectif par quoi il diffère du théâtre. Il a pris goût à ce puzzle psychologique qu'est le métier d'acteur de cinéma, — d'un

acteur qui pense son rôle (car il en est qui laissent ce soin à leur metteur en scène). Il a appris à se regarder et à s'entendre sur l'écran et à tenir compte, à la scène suivante, des observations qu'il avait faites. C'est à des traits de ce genre qu'on reconnaît les convertis.

On ne saurait dire exactement à quel catégorie

d'acteurs appartient Charles Boyer. Il n'est certes pas jeune premier. Non qu'il n'en ait plus l'âge ou que son physique s'y oppose, mais parce qu'une certaine autorité du regard, une certaine prestance du geste lui confèrent une expression trop sévère. D'ailleurs, je le crois porté, par goût, à préférer d'autres rôles en rapport avec son tempérament. Il représenterait mieux, au contraire, l'homme jeune, prématurément mûri, — comme le sont beaucoup de jeunes hommes d'aujourd'hui que la guerre ou les difficultés de la vie ont placés devant des réalités sans beauté à l'âge de l'amour. Confrontation qui a engendré de curieux contrastes de caractères, des oppositions imprévues de naïveté et de clairvoyance, de dédain et d'enthousiasme, en même temps qu'un certain empêchement d'aimer sans réti-

cences. Je vois assez bien Boyer incarner un de ces hommes-là.

Jusqu'ici, sa carrière cinématographique lui a réservé des rôles d'une psychologie moins subtile, mais où les sentiments se heurtent dans ces oppositions où il se sent à son aise.

Le voici, dans *Big House*, ce Morgan que Chester Morris incarnait dans la version américaine. Mauvais sujet, mais non insensible à l'amitié ou au sentiment de la justice, tête brûlée que l'amour ramène dans le droit chemin, il sait être tantôt brute, tantôt tendre, s'abandonner sur l'épaule d'une femme ou tenir tête à ses copains de prison. Pourtant il lui manque quelque chose pour être tout à fait son personnage. Quelque chose que possédait Chester Mor-



Une saisissante composition de Charles Boyer dans « Tumultes ».



Charles Boyer à la ville (en haut) et dans « Tumultes ».

ris : une goutte atavique de crapulerie. Même chez un escroc de haute lignée, sa distinction n'est point vraisemblable.

Dans *Le Procès de Mary Dugan*, où il joue l'avocat général et, d'un bout à l'autre du film, traque et persécute la pauvre Huguette ex-Duflos, il est magnifique. Sous un maquillage qui le vieillit de dix ans, il revêt cette insolente dignité pour laquelle il semble posséder une véritable prédilection.

Nul ne sait mieux que lui sourire méchamment, passer de l'ironie à la colère et revenir au flegme le plus impitoyable. Toute la gamme y passe pour convaincre l'accusée de sa culpabilité. Je n'hésiterai pas à dire qu'à mon sens Boyer a réussi là son meilleur rôle. Rôle facile, il est vrai, et qui lui a coûté certainement moins d'efforts que sa création de *Tumultes*, le dernier film de Pommer mis en scène par Siodmack, que les Miracles présenteront prochainement à Paris. Nous nageons là en plein réalisme allemand, dans un milieu classique de bandits et de filles, mais l'atmosphère du film, merveilleusement suggestive, renouvelle l'intérêt. Charles Boyer est un de ces hommes, cambrioleur à ses

heures, autoritaire, violent et passionné. Il aime, est trompé, tue... Tout l'intérêt du rôle réside dans les contrastes de violence et d'attendrissement de ce personnage, qui chérit jusqu'à en perdre la tête une petite grue inconsciente et égoïste. Cela le mène, naturellement, à la prison et au désespoir. Ce rôle, qui était interprété dans la version allemande par Jannings, Boyer a su en tirer le maximum d'intensité et d'émotion. Il y apporte une sensualité brutale qui donne au film sa note humaine.

Il faut dire aussi que son physique le sert parfaitement. Sa carrure athlétique, sa robuste poitrine, son cou d'empereur romain, ses larges mains, lui confèrent une puissance primitive.

Quand reverrons-nous Charles Boyer dans un nouveau film ? Il tourne actuellement aux États-Unis, mais des parlants anglais, et cela nous fait regretter davantage qu'on l'y ait laissé s'enfuir. Cet acteur a en soi des ressources que le cinéma n'a pas complètement découvertes. Et le meilleur n'en est peut-être point encore révélé.

JEAN VIDAL.



DE LA BEAUTÉ OU DE LA LAIDEUR

LE cinéma contribue à la célébration et à la propagation de la beauté, mais il ne permet pas plus qu'un autre art de limiter ou de préciser ce qui ne doit être ni précisé ni limité. Toutes les proses et tous les vers que nous pourrions rappeler ne nous y aideraient nullement, et la reproduction de sculptures, peintures, dessins et films n'inspirerait que des contradictions. Puis vraiment, nous viendrions trop tard dans un monde... trop jeune.

Si nous commençons ainsi ces pages, c'est que, essayant de commenter des laideurs au cinéma, il nous faut bien nous y préparer par leurs contraires, non seulement à cause de la clarté des oppositions, mais parce que, dans certains cas, le vilain et le magnifique peuvent se confondre, ou l'on peut les confondre. Toujours en vertu du principe que les goûts... etc.

« Si l'on demande à une femme ce qu'elle entend par beauté, elle songe aussitôt à la sienne, a écrit M. Gaston Rageot ; si on le demande à un homme, il pense au visage de sa maîtresse ; si on le demande à un artiste, il évoque ses portraits et ses bustes ; si enfin on interroge un philosophe ou un esthéticien, il ne pense à rien du tout. Entendez qu'il cherche à concevoir, comme Platon, une beauté qui résumerait tout, à la fois le visage reflété dans le miroir de la dame ou réfracté dans la mémoire de l'amoureux, toutes les images des poètes... »

Beauté naturelle, laideur de composition... Mais à la base, talent toujours ! Celui qui a rendu populaires Véra Engels, Bull Montana, Joan Crawford, Laurel (travesti), Louis Wolheim...



A LA LAIDEUR A LA BEAUTÉ ●●

J'arrête là une citation d'ordre général, mais qui, au fond, me paraît une boutade. Il est des femmes qui reconnaissent la beauté d'autrui sans penser à la leur et qui même avouent leur propre laideur.

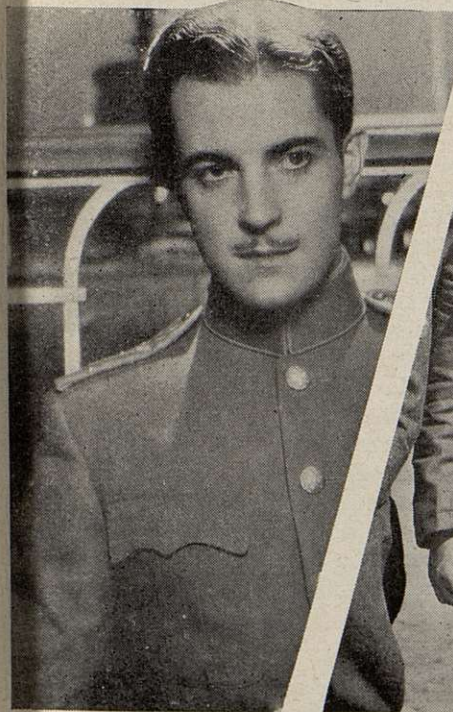
Je préfère cette parole de M. Marcel Barrière, esthéticien précisément et psychologue du donjuanisme, ou même davantage : « Ce qu'on entend communément par beauté du visage est indéfinissable. D'un individu à l'autre, le goût et le sentiment de cette beauté se montrent tellement différents qu'il est impossible d'imposer des règles aux jugements qui en résultent. L'analyse de la physiologie humaine sort du domaine de la plastique pour pénétrer dans celui de la psychologie. »

Avant le cinéma, des critiques, par exemple Fernand Nozière, demandaient qu'au théâtre ne parût jamais une comédienne laide (si ma mémoire m'est fidèle, ce que je crois). Souhaitons-nous pareille règle pour l'écran ? En fait, elle est observée, cette règle, par la grâce, tout au moins, de la collaboration de photographes, de même que, dans la vie, des femmes laides paraissent belles. Il s'agit seulement, et surtout, d'éviter la standardisation. Il est quelques vedettes que nous confondons parce que leur joliesse régulière ne dit rien, même dans le parlant.

D'autres ne disent rien sous la direction d'un metteur en scène et se font admirer sous celle d'un autre.

Mais, déjà, dans *Ce n'est que votre main*,

... puis Marie Glory, Bull Montana (bis), Betty Stockfeld, Ramon Novarro, etc...





Madame, Marlène Dietrich frappait le regard; on n'en veut pour preuve

que quelques critiques publiées à ce moment-là, dues à des auteurs qui n'attendent pas le triomphe d'un acteur pour remarquer cet artiste, pareils en cela aux critiques littéraires qui n'attendent pas le prix Goncourt pour rendre justice à Proust et, plus tard, à M. Marcel Arland ou à M. Constantin-Weyer. D'autre part, ce qu'Anne-Marie et Charles Lalo appellent le réalisme érotique s'opposant à l'idéalisme érotique, n'est-ce pas simplement ce que l'on nomme le *sex-appeal*, qui n'est pas précisément la beauté? *Sex-appeal* qui peut résulter de laideurs ou de ce que Stendhal appelait beautés-promesses?

La laideur, au cinéma, suit-elle des règles? Chez les femmes, elle est rare. Elles peuvent présenter des figures déplaisantes, mais par des expressions plus que par des traits. Puis l'artiste femme refuse, en général, de s'enlaidir. On ne saurait compter les films où une jeune fille ou une épouse, d'abord réputée vilaine, s'astreint à des transformations diverses et parvient à de la grâce et à de la beauté. Ils sont trop

nombreux. Nous avons vu, dans des rôles de ce genre, Gloria Swanson, Lily Damita et cent autres, mais, chaque fois, dès le début, nous prévoyions la métamorphose. C'est que surtout ces artistes, prétendues laides à leurs premières apparitions, ne l'étaient point du tout. Elles condescendaient à se tirer les cheveux et à porter des lunettes d'écaille, ce qui leur ôtait le charme de l'époque, mais ne les abîmait pas. Ajoutons que personne ne le déplorait.

Du charme encore, ou une disgrâce toujours voulue, et voici, groupés, Marlène Dietrich et Lily Damita encadrant Kate de Nagy, Florelle....



Seulement, le sujet du film s'en ressentait, et l'ensemble n'était plus que de la grosse ficelle. On aimerait, au contraire, voir une interprète franchement laide et transfigurée par l'amour, par la nouvelle d'un heureux événement, par la colère ou le dépit. Ce serait plus humain, plus curieux... et plus difficile.

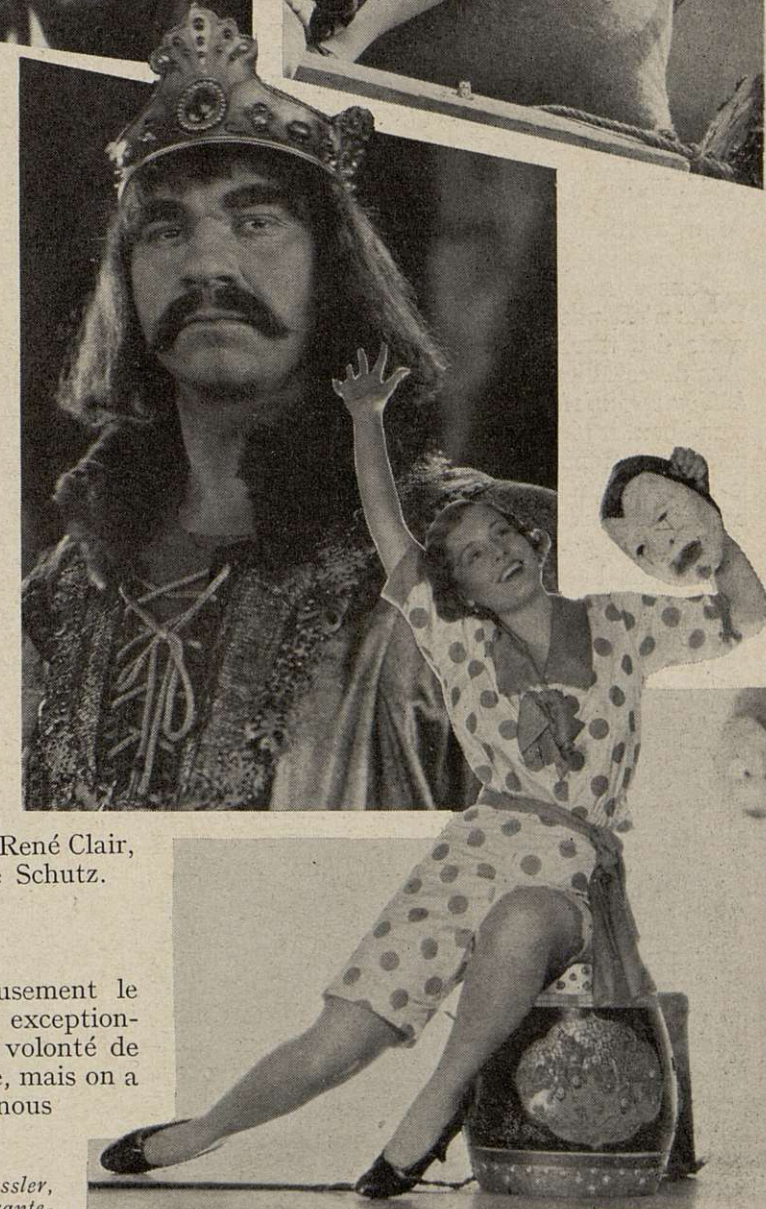
Même dans *Le Cygne noir*, mauvais film américain tiré d'un roman très beau, la fille laide... n'était pas laide, pas assez, enlevant tout intérêt à une histoire émouvante en soi. Car, là, aucune transformation n'avait lieu. On préfère qu'une comédienne ne cherche à donner nul agrément de visage quand son rôle l'exige, sans aller aux déformations et aux infirmités. D'autres fois, le spectateur se questionne, ne sachant pas, par exemple, si, dans *La Femme sur la lune*, Gerda Maurus est belle ou laide.

Quant aux femmes âgées, aux duègnes de vaudeville, on en voit quelquefois de laides, mais, heureusement, elles ne répugnent pas, et une artiste comme l'étonnante interprète de la reine Élisabeth est à la fois vilaine et imposante, tant il y a d'esprit dans son jeu. La vieille méchante de *Show Boat* est le type même du genre.

Il y a aussi les exceptionnels travestis, et l'horrible fée du *Voyage imaginaire*, de M. René Clair, est représentée par l'excellent M. Maurice Schutz.

La laideur au cinéma, on peut heureusement le conclure, n'est pas représentée, ou l'est exceptionnellement, par la femme. Sans doute la volonté de laideur chez l'homme n'est point fréquente, mais on a pu tirer parti du laid pour nous intéresser ou nous

... puis Lilian Tashman et une amie, Marie Dressler, Bessie Love, Wallace Beery, et une délicieuse aspirante-star se jouant de la laideur au noir visage.



émouvoir. Certes, il ne faudrait pas pousser à l'exagération, qui, d'ailleurs, est infiniment facile. La hideur et la maladie doivent être évitées. Une femme, dont je regrette d'avoir oublié le nom, a écrit un roman dont l'héroïne s'éprenait d'une « gueule cassée » et par sentiment et par raison, par admiration charitable en même temps qu'amoureuse. Si on avait transposé cette aventure à l'écran, un auteur intelligent n'aurait évidemment pas spéculé sur une plaie. Il s'agit là d'un mal, résultat de blessures, et non précisément de laideur.

Ce qui n'est pas le cas du roman de M. Paul Brulat, *La Gangue*, dont on a annoncé plusieurs fois la traduction cinématographique, qui ne vint pas. Et pourtant : « Cet homme, qu'avait-il en lui, au fond de l'âme, quelle splendeur cachée sous sa laideur tragique, comme le diamant sous la gangue ! » Oui, cela, c'est le beau sujet, mais l'auteur du film se comporterait en lamentable artisan, en fabricant odieux, s'il donnait au personnage l'apparence que précise le roman : « La face, sans nez, sans barbe, sans sourcils, présentait une chose informe, déconcertante, un amas de chairs torturées, ravagées, labourées, une sorte d'épouvantable cicatrice. »

Nous sommes là, encore, dans l'infirmité que le cinéma a le droit de suggérer et non point de montrer.

La laideur non répugnante a servi de sujet à maints films américains, ceux, entre autres, où un homme vilain et son frère très beau aimaient la même femme.

Dans *L'Homme le plus laid du monde*, Mitchell Lewis n'est pas tellement affreux et, parmi les figurants des films, de bandits, il en est de beaucoup plus détestables. Là où il y a une hideur, c'est dans *L'Homme qui rit*, mais Conrad Veidt, pourtant grand comédien, a plutôt utilisé un masque que composé une physionomie, et c'est assez déplorable. Au reste, le sujet lui-même et ce qu'il a donné ne sont pas brillants. Le résultat est meilleur dans le *Quasimodo* de Lon Chaney. Le comédien tant regretté, évidemment sans beauté, travaillait sa figure en artiste, il y mettait toujours de la pensée. Déjà, dans *Satan*, il prouvait une puissance. C'est en homme-singe, au contraire, qu'il empruntait précisément davantage à l'arrangement des traits.

Quant à Stroheim, dès son interprétation de *Pour l'Humanité*, il força notre sympathie ou, pour ainsi dire, nous devenait sympathique par sa courageuse volonté d'antipathie. En ne modifiant même pas sa physionomie, il sut donner à son personnage, dans ses derniers films, un caractère qui méritait la pitié.

La laideur et même la haine ou le dégoût qu'inspirent des hommes peuvent soudain disparaître par des forces imprévisibles. On en trouvera un exemple étonnant dans les mémoires d'Isadora Duncan. L'illustré danseuse avait vu un musicien de l'orchestre Colonne, — grosse tête sur corps difforme : « Ce premier violon jouait aussi du piano, dit-elle. Mais son physique m'était si antipathique que j'éprouvais une véritable répulsion quand je le regardais ou que je touchais sa main. J'avais prié Colonne, bien des fois, de ne pas me l'amener. Co-

lonne me disait qu'il m'adorait, mais je répliquais qu'il m'était impossible de dominer cette répulsion, que je ne pouvais pas le supporter. » Et elle dit au musicien qui insistait pour conduire l'orchestre quand elle danserait : « Votre physique me fait horreur ! »

Plus tard, à l'étranger, elle demanda à Colonne qu'on lui envoyât un pianiste, mais surtout pas cet homme. Et celui-ci vint, et l'ami de la danseuse dit : « Au moins, je n'ai pas de raison d'être jaloux. »

C'est alors qu'Isadora Duncan, qui s'ennuyait, travailla avec le musicien, puis, dans une promenade en auto, la voiture ayant secoué violemment les deux artistes, la danseuse eut une révélation, et elle écrit du même homme : « Comment ne l'avais-je pas vu plus tôt ? Ses traits étaient d'une beauté parfaite et, dans ses yeux, brillait la douce lueur du génie. Depuis ce moment, je compris qu'il était un grand homme. »

Jamais, au cinéma, quelque chose d'équivalent ne fut, je crois, exprimé ou suggéré, et pourtant l'écran est le plus bel instrument pour ce genre de transfiguration.

La laideur de Fritz Kortner, dans certains rôles, va jusqu'à la beauté ; on l'a vu dans *Beethoven*, qui est, pourtant, un mauvais film. Mais nous n'insisterons pas sur le laid qui veut faire rire, tel que chez Ben Turpin, qui louche des deux yeux. Il y a aussi nains difformes, femmes à barbe et autres phénomènes qui, eux, pourraient, dirigés avec tact, nous intéresser.

Pourtant, nous devons attirer l'attention sur la valeur curieuse de certaines voix laides ou qui le deviennent par la façon dont on les fait entendre. Quand, dans *Palmy Days*, ce film si amusant, où il y a tant de gracieuses demoiselles, un bébé de quelques mois s'exprime avec une voix de basse, on ne peut que rire et applaudir. La loi d'opposition produit là le plus curieux des effets. Alors que, dans la vie, un enfant qui parlerait comme M. Tubiana serait un un infirme, le tout petit de *Palmy Days* est irrésistible, à cause de l'endroit où on l'a placé.

Il nous resterait à parler des objets, ou des paysages ou des décors très laids. Ce serait peut-être long, et sans doute tout le monde est d'accord là-dessus. Une contrée laide peut inspirer un beau tableau. Un gratte-ciel peut être beau, une chaumière aussi. Le décoratif, prétentieux et agaçant pour les uns, ravit les autres. Pourquoi le cadre outrancier du *Parfum de la Dame en noir* me déplaît-il et pourquoi celui de *Nicole et sa vertu*, dans la seconde partie, me flatte-t-il l'œil, alors qu'il est au contraire destiné à se ridiculiser ?

C'est que, sans doute, la laideur qui n'est point hideur peut se présenter avec goût. Le tact exhausse tout. Comptez les auteurs de films, — je parle des vrais auteurs, — qui ont du tact... Sans doute peut-on dire que certains d'entre eux, et des meilleurs, en font preuve dans tel ouvrage et non dans tel autre, et même dans telle partie de tel film seulement. Il y a du tact tout le long des *Damnés de l'Océan*, de Sternberg ; il n'y en a pas toujours dans *L'Ange bleu*, du même, et la laideur n'y est pour rien, la beauté non plus.

LUCIEN WAHL.

Interviews apocryphes

MARY
PICKFORD
et
GLORIA
SWANSON
à l'œuvre

L'AUTRE jour, je me trouvais, par le plus grand des hasards, à l'*United Artists*, quand je croisai Samuel Goldwyn, tout rouge et les narines frémissantes. Il paraissait affolé pour de bon : je l'arrêtai, mais je vis bien qu'il m'aurait envoyé volontiers à tous les diables si tout à coup une idée... Il vaut que je vous dise que Goldwyn est l'un des hommes les plus malins que je connaisse : il connaît l'âme humaine, et ce n'est pas lui qui admettrait qu'on puisse tourner *Othello* ou *Le Cid* sans des *girls* et quelques combats de *gangsters*. Aussi ne vous étonnez pas qu'il mît toute perplexité de côté pour me demander un service :

— Écoutez, courez au salon F. Je voudrais savoir quel est l'idiot qui les a fait entrer ensemble dans le même salon... En tout cas, rassurez-vous, il y a deux huissiers derrière la porte, prêts à intervenir. D'ailleurs, pour le moment, elles bavardent...

Mais de qui parlez-vous ?

— Gloria et Mary !...

J'aime beaucoup Goldwyn : Gloria

vous, depuis quelque temps... Je cherche une périphrase. Enfin, Groncho Marx, quand on en parle, lève un regard pathétique derrière ses lunettes et prétend que c'est la faute de l'état civil qui manque de civilité. Expliquez ça comme vous voudrez. Le fait est que je n'eus pas le temps de refuser de rendre à Goldwyn le service qu'il me demandait : il s'était sauvé.

Quand je pénétrai dans le salon F, la petite Mary était assise de travers dans un fauteuil, la jupe haut levée et un fume-cigarette d'un mètre à la bouche. Elle s'efforçait d'avoir l'air soûl, mais n'y parvenait pas. Quant à Gloria Swanson, elle exhibait devant la glace l'immense sourire de ses dents effroyablement blanches, en chantonnant comme elle le fait toujours depuis l'avènement du film parlant. Gloria est l'une des rares femmes qui manquent totalement de coquetterie et qui passent leur temps devant la glace pour des raisons uniquement techniques.

Mary Pickford secoua ses boucles et fit un sourire de *vamp* quand je m'assis à ses côtés, puis elle me mit sa main sous le nez, car, depuis qu'elle parle de l'*autodafé* de ses films, elle se conduit comme dans



Quand Mary Pickford s'efforce d'avoir l'air d'une vamp...



Le large sourire et les dents luisantes de Gloria Swanson.

les comédies les plus romanesques. Je remarquai qu'elle portait une robe au décolleté audacieux et qu'elle s'était rasé les sourcils : j'ajoute d'ailleurs que cette robe lui allait mieux que les tailleurs qu'elle met quand elle va voir M^{me} Hoover ou M. Coolidge. Quant à Gloria... sur des talons d'au moins dix centimètres (elle trébuchait tout le temps), elle portait une sorte de cuirasse d'or qui moulait à la perfection son corps, avec une fleur noire sur la poitrine, des mitaines de caoutchouc rouge et une petite vipère vivante (et désarmée) autour du cou, en guise de collier. Tout en m'envoyant des grimaces par le miroir, elle se mit à déployer toutes les ressources de sa voix, avec sa chanson d'*In-discret*.

— Douglas m'a raconté qu'il vous a vu l'autre jour, me dit Mary. Je ne le trouve pas en forme, ces temps-ci. C'est une chose assez désagréable : il ne peut pas comprendre mes besoins. J'ai fait une bêtise, au fond, en me mariant avec un homme trop âgé pour moi. Voyez-vous, la petite Mary a besoin de gaieté : Paris, la vie joyeuse, la jeunesse ! Je sens encore... D'ailleurs, mon cher, je vais débiter au music-hall : j'en ai parlé à Ziegfeld, dont la prochaine revue...

Qu'on ne s'étonne pas de ces épanchements de l'admirable artiste que nous admirons tous : je ne suis point le confident de Mary. Mais tout le monde, ces temps-ci, recueille ces aveux de notre *sweatheart* national, aveux qui ne l'empêchent pas de mener, comme toujours, une existence de dame patronnesse et de gérer fort habilement (avec un peu de pingrerie peut-être) sa fortune. En tanguant, Gloria s'en était venue près de nous. Contre son cou, le collier vivant qu'elle portait s'agitait, ce qui devait la chatouiller effroyablement.



La tenue de Mary Pickford quand elle va rendre visite à M^{me} Hoover.

— ... Je suis jeune ! Il me faut de l'amour et de la jeunesse ! »



— Vous, Mary, mon amie, vous ferez des bêtises ; je trouve votre langage absurde, car, ce qui compte, dans la vie, c'est d'avoir une belle situation, de l'argent, un bon petit mari...

— Oh ! je vois que vous vous y connaissez, Gloria ! murmura Mary Pickford en arborant une moue dégoutée de grande coquette du répertoire.

Avec un petit rire, l'illustre interprète de *Cette nuit ou jamais* s'en retourna devant la glace :

— Ennuyeux quand même que j'aie toujours ce teint de peau-rouge ! murmura-t-elle avec la charmante espièglerie de son ample sourire aux pommettes saillantes.

Mary Pickford se pencha pour me chuchoter, les yeux écarquillés et l'air innocent :

— Elle se sert d'une poudre spéciale. Avez-vous remarqué qu'elle a le nez encore plus en l'air que d'habitude. C'est comme l'émail qu'elle se met sur les dents pour les blanchir. Et tout cela pour raccrocher un nouvel...

J'avoue que je sursautai à deux ou trois reprises. Mary s'en aperçut, car elle se leva et alla s'accouder à la cheminée (elle avait des souliers à talons bas) près de Gloria.

— Au fond, ma chère, nous nous sommes trompées de route, s'écria-t-elle avec une moue nonchalante ; moi, j'étais née pour jouer des rôles de *vamp* au lieu de perdre mon temps à amuser le public des écoles du dimanche ! Mais, je suis encore assez jeune pour recommencer ma vie. Tous mes films seront brûlés. Il faut que la postérité ne conserve pas de moi un souvenir qui...

On a déjà remarqué que Mary est un orateur de premier ordre. Domage qu'elle s'énervait en parlant. Deux minutes après, elle sortit : je la connais assez pour deviner qu'elle allait s'enfermer dans les lavabos pour y pleurnicher un peu. Quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse, elle demeurera toujours la sage jeune fille de nos rêves dominicaux de 1918.

En échange, Gloria faisait des yeux de sirène, en chantonnant, cette fois-ci, sa chanson de *What a widow*. Elle fit quelques pas en ondulant, comme toujours quand elle parle à un homme. Vue de près, elle ressemble pour de bon à une *squaw* de Fenimore Cooper.

— Cette pauvre douce Mary ! Elle vieillit, elle exagère quand même : nous devons respecter notre

situation. Il faut garder, à Hollywood, une certaine moralité avec toutes ces petites punaises qu'on lance chaque semaine...

D'ordinaire, Gloria parle de ces choses en se curant les ongles : n'ayant pas de polissoir sous la main, c'est à un magazine qui se trouvait sur la table qu'elle s'en prit. Je ne sais comment elle fait pour aller au bout de ses phrases, tout en songeant à autre chose.

— En somme, elle n'a pas tort ! continua-t-elle en caressant sa vipère-collier. Puis, avec son petit rire n° 7 qu'elle réserve aux scènes cocasses et sentimentales :

— Si, au lieu de rencontrer Wallace Beery et Mack Sennett, j'avais trouvé un bon directeur, j'aurais pu devenir une grande ingénue ! D'ailleurs, pourquoi ne referais-je pas les films de Mary ? Ce serait, remarquez, une excellente affaire. Mais non, au fond, le cinéma n'est pas l'art véritable : l'idéal, c'est l'opéra. Notre féminité naïve et perfide..., commençait-elle avec son sourire intellectuel....

Mary, en rentrant, l'interrompit : elle se déhanchait laborieusement, et son fume-cigarette me parut immense. Je vis qu'elle était un peu plus fardée que tout à l'heure : comme Gloria, assise, tenait les jambes sur une chaise, Mary se cala dans son fauteuil, en levant sa jupe plus haut que les genoux, et avec sa gentille expression de petit lord Fauntleroy :

— Gloria, avez-vous vu cette horrible fille dont on veut faire une vedette !

Je renonce à noter la suite de la conversation...

Elles commencèrent à regretter l'Hollywood d'autrefois, Valentino et compagnie, mais heureusement Gloria aime beaucoup varier les sujets de conversation. Ou peut-être ressen-



— ... Mary a tort. Il faut que nous respections un certain degré de moralité...



tait-elle le besoin de faire allusion à autre chose ? Nous dûmes écouter l'histoire véridique du mariage de Constance Bennett... Une discussion naquit. Gloria parlait argent et sagesse, et on sait que de ces choses elle a

toujours fait l'usage le plus extravagant. Quant à Mary, elle criait qu'elle avait besoin de joie et d'alcool, et on sait que ce sont là paradis qu'elle se refusera toujours. L'une s'était déchaussée (toujours cette manie de choisir une pointure trop étroite), l'autre se frot-

tait les joues en mettant un certain désordre dans son maquillage. Elles s'acharnaient à dire exactement le contraire de ce qu'on leur fait dire d'habitude. Et je voyais que, somme toute, en dépit de leur manie de crier plus fort que tout le monde à Hollywood, ces deux femmes s'avéraient aussi bonnes filles, aussi excellentes filles que les autres, avec — en plus — quelque chose qu'on ne trouve pas aisément chez elles : de l'intelligence et de la clairvoyance.

Et pourquoi faut-il que l'intelligence soit si peu appréciée en Californie ? A telle enseigne qu'il faille la cacher honteusement...

Bref, la discussion devint si animée que soudain la porte s'ouvrit, et quatre huissiers, suivis d'un pompier, se précipitèrent dans le salon et les prirent à bras-le-corps, bien qu'elles n'eussent nullement l'intention de s'échapper.

Je profitai de l'occasion pour m'enfuir...

NINO FRANK.

LE LIEUTENANT SOURIANT

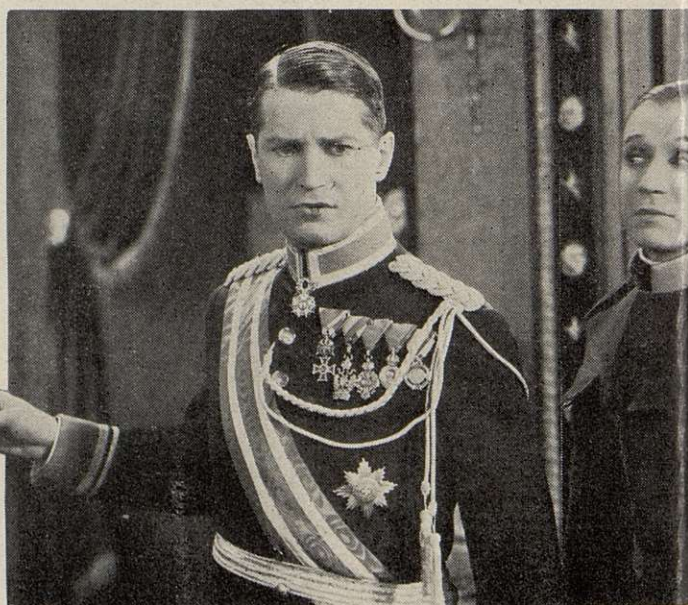


DISTRIBUTION :

Nicki MAURICE CHEVALIER.
Franzi CLAUDETTE COLBERT.
Anna MIRIAM HOPKINS.
Adolphe XV GEORGES BARBIER.

Réalisation d'ERNST LUBITSCH.

DANS Vienne la belle, pays de rêve, ville d'amour, qui profile ses splendides monuments sur un horizon très pur, il était une fois un lieutenant de S. M. l'Empereur, qui était bien le plus gai luron que l'on puisse imaginer. Il s'appelait Nicki, et, fidèle aux traditions de l'avant-guerre, il se souciait beaucoup plus de faire la cour aux jolies femmes que de conduire ses pelotons à l'exercice. C'était un officier, somme toute, dans la bonne tradition, et plus fait pour jouer l'opérette que pour marcher à l'ennemi. Au demeurant, dans les graves circonstances, ce sont souvent ceux-là qui se conduisent le mieux ! La dernière conquête de ce Nicki, que l'on avait surnommé, dans le monde pas trop farouche des



jeunes Viennoises, « le Lieutenant souriant », parce qu'effectivement le reflet d'une gaieté sans fard éclatait toujours sur son visage, la dernière conquête, dis-je, n'était autre que Franz.

Franzi était célèbre parmi les officiers, à Vienne, pour son charme et l'art qu'elle mettait à se défendre contre les provocations des hommes. Elle avait un métier qui la contraignait à subir de nombreux hommages : elle dirigeait un orchestre de musiciennes, toutes plus jolies les unes que les autres, et qu'on appelait « les Hirondelles de Vienne ».

Violoniste distinguée, Franz était, par surcroît, une très belle fille brune, à la ligne parfaite, et qui savait à merveille vous remettre à votre place d'un mot ou d'un regard. Elle était plus « distinguée », en un mot, que sa profession ne le comportait.

Nicki, lui, n'y alla pas par quatre chemins. Il trouva un prétexte adroit pour faire la connaissance de la jeune fille et un deuxième prétexte pour entrer plus avant dans son intimité : celui de l'accompagner au piano. On sait, en général, comment finissent ces choses... Ils se retrouvèrent amants, sans avoir su très bien comme cela s'était passé.

Là-dessus, branle-bas de combat ! On annonça à cor et à cris, à sons de trompe et de trompettes, que le souverain de Klausenthurm, un petit pays voisin, venait rendre visite au puissant empereur d'Autriche. Ce roi débonnaire et bon vivant, dont les trois ou quatre mentons s'étaient étalés sur le jabot de dentelle, avait une fille, la princesse Anna, qui l'accompagnait. La malheureuse enfant n'était pas trop vilaine, encore qu'elle eût des yeux qui faisaient penser à ceux que prêtait à Junon la mythologie grecque ; mais, surtout, elle était mal « fagotée » au possible. A Klausenthurm, on ne se souciait ni de la mode, ni de l'étiquette en honneur dans les grandes cours. Il en résultait, pour la malheureuse Anna, qu'elle semblait avoir enfilé un sac... de brocarts et de soies ! Rien



n'était en valeur sur son dos. La pauvre enfant s'en rendait compte, en souffrait, et eût bien voulu se faire habiller à Vienne. Mais le moyen, je vous le demande ? Il ne s'agissait pas de froisser les couturières klausenthurmiennes.

Notre Nicki, avec sa garde, fut commis pour la réception de S. M. Adolphe XV et prit place devant son peloton. En face de lui, dans la foule que contenaient sans peine des policiers bienveillants, il y avait Franz, qui de tous ses yeux admirait l'élue et lui envoyait des baisers. Sur ce, on sonna « aux champs » (ou quelque chose d'approchant), et le landau d'Adolphe XV s'amena dans un bruit majestueux de gourmets secoués et de sabots sur les pavés.

Juste au moment — voyez le malheur ! — où passait la voiture devant « Le lieutenant souriant », celui-ci, comme d'habitude, sourit... A Franz, bien entendu ! Mais la princesse Anna, par hasard, regardait les troupes de la garde d'honneur. Elle vit le clin d'œil, la bouche fendue jusqu'aux oreilles de cet officier incongru. Elle prit pour elle cet... hommage et, rouge de colère, se promit d'en tirer vengeance.

A peine installée au palais, elle s'ouvrit à son père de sa fureur.

— Je vous le jure, papa ! Cet insolent m'a regardée, m'a fait un signe d'appel... pire qu'à une fille de rue ! Cela ne se passera pas ainsi ! Je ne veux pas être insultée, moi de votre sang. Et qu'allez-vous faire ?

— Ne t'énerve pas, ma fille. Je vais convoquer, par-devant nous, cet officier. Et, s'il n'a pas d'excuse valable à apporter, le conseil de guerre, la démission, le cul-de-basse-fosse !

Nicki s'était aperçu de la gaffe horrible qu'il avait commise. Rejoignant Franz dans son petit appartement, il était passablement inquiet. La bien-aimée s'en aperçut, comme bien l'on pense. Elle lui posa des questions affolées... A ce moment, on frappa à la porte. Très graves, deux officiers venaient chercher Nicki, de la part de S. M. de Klausenthurm.



Les deux rivales : Claudette Colbert et Miriam Hopkins.

« Le Lieutenant souriant » les suivit, arriva au palais. Il ne souriait plus quand, au garde-à-vous, il se trouva devant le souverain et la princesse. Que dire ? Il fut adroit. Il mit son audace sur le compte d'une admiration excessive mais sincère. Il fut éloquent à souhait, pour vanter les charmes blonds de la jeune Anna, qui jamais n'avait été à pareille fête... Finalement, il obtint son pardon sans difficulté, et, promu au rôle de conseiller intime de la princesse, il dut la promener dans Vienne.

Au retour d'une de ces sorties, qui ne semblaient point assez sentimentales à la jeune Anna, eu égard à l'attitude antérieure de l'officier, la princesse, très emballée, alla trouver son père.

— Papa, je l'adore ! Il faut que je l'épouse !

— Mais, mon enfant... Un simple lieutenant...

— Nommez-le colonel !

— Il m'est impossible. Mais, mandez-le devant moi.

Quand Nicki sut que, par ordre de l'Empereur, il devait épouser cette gamine sans grâce, ni élégance, ni charme, il fut affolé, voulut dire non. Mais il n'y avait pas moyen ! Il était « coincé » ! Franz, au courant de tout par les journaux, avait fait ses malles, disparu. Coûte que coûte, il fallait en passer par là. Il l'épousa donc.

A peine installé dans le palais de Klausenthurm, notre Nicki s'ennuya à mourir. La princesse Anna n'était guère exigeante, heureusement ; mais ces époux « nouveau modèle » avaient chacun leur appartement et bornaient leurs relations à un échange de politesses... Et Adolphe XV, témoin de cette union branlante, s'arrachait les derniers cheveux.

Là-dessus, les « Hirondelles de Vienne » vinrent donner un concert, puis décrochèrent un engagement de quinze jours à Klausenthurm. L'inévitable arriva : Nicki le sut et tomba dans les bras de celle qu'il n'avait cessé d'aimer. Il découcha.

La princesse Anna, furieuse, eut tôt fait de découvrir le pot aux roses. Elle fit mander, sous



un prétexte, Franz fut l'orageuse explication que l'on suppose, avec gifles volant dans l'air, mouchoirs, larmes et désespoirs.

Mais Franz était bien une fille de Vienne. Elle savait que l'amour ne dure jamais, et que les plus belles choses, peut-être, sont celles qui ne durent qu'un temps.

Plus une douceur est courte, et plus elle est précieuse, profonde, digne d'être regrettée.

Elle sentit que le chagrin d'Anna était grand et sincère. Elle, Franz ? La destinée, de toute façon, l'éloignait de celui qu'elle ne pourrait plus aimer. Sa vie, comme une épave ballottée au gré des flots, la lançait de-ci, de-là, de ville à ville. Et il n'était plus raisonnable de songer à Nicki.

Elle fut courageuse jusqu'au bout et loyale. Elle dit à la petite princesse abîmée dans son chagrin :

— Jamais, en étant habillée comme ça, en jouant des valses lentes sur votre piano d'apparat, jamais vous ne prendrez un Nicki ! Il lui faut de la gaieté, du chic, une femme qui le flatte et l'amuse. Changez d'allure ; devenez moderne, élégante, audacieuse ! Passez de la valse lente au *rag-time* ! Alors — alors seulement — vous aurez votre chance !

La princesse, les yeux pleins de larmes encore, écoutait, promettait, hochait la tête. Finalement, elles se quittèrent bonnes amies. Et la violoniste, sans se retourner, partit vers ce destin nouveau qui

l'attendait. Le sacrifice était, certes, amer. Mais Franz avait, pour l'aider, cette sagesse : que jamais elle n'avait cru, comme la naïve Anna, à la pérennité d'une idylle viennoise...

Anna, sans plus attendre, commença sa transformation. Elle fit venir ses robes de la capitale autrichienne et ses manteaux de Paris ; elle se fit couper les cheveux, commanda de la musique de jazz, se farda, se décolleta, raccourcit ses jupes et ses dessous. Le tulle, la soie, les fanfreluches, les dentelles déferlèrent dans le palais étonné, et bientôt, — la chrysalide muée en papillon, — ce fut une Anna nouvelle et délicieuse que « le Lieutenant souriant », très étonné, trouva sur sa route.

Nicki se demanda s'il rêvait, s'il devenait fou, s'il avait trop bu ! Ainsi, c'était sa femme, cette exquise créature, qui martyrisait le piano en chantant des airs nègres et montrait des jambes étonnantes ? C'était bien elle ? Il n'en revenait pas... Hé ! hé ! Mais...

Et Nicki, séduit, conquis, charmé, fit le pas en avant que l'on attendait. Auprès d'une si capiteuse créature, pourquoi ne pas se serrer plus fort ? Pourquoi ne pas conquérir, sur des lèvres qui ne se refusaient guère, le baiser beaucoup plus amoureux que conjugal ?

« Le Lieutenant souriant » s'y résolut sans peine. Et, du coup, la belle histoire prit fin...

C.-A. GONNET.

PHONOMAGAZINE

Le disque permet aux amateurs de rétrospective à courte période de rénover le souvenir de films qui ont quitté l'affiche où, la saison dernière, ils occupèrent une place parfois avantageuse.

Ainsi fait l'épreuve agréablement venue, avec des coins d'orchestre très heureux, que M^{me} Bertile Arnalina a enregistrée d'un fragment du film *Le Chanteur de Séville*, intitulé *Seul* (Gr.), et de *Charmant* (Gr.), extrait du *Lieutenant Sans-Gêne*. Le rapprochement qui pourrait sembler fortuit de ces deux textes n'est point aussi hasardeux que cela. Le fait que Ramon Novarro était le protagoniste de chacun de ces films ne suffit-il pas à établir entre eux un point de contact ?

La mise à l'écran de *Laurette ou le Cachet rouge*, le plus célèbre chapitre de *Servitude et Grandeur militaires*, a permis d'utiliser ces refrains de corps quelque peu exorbitants des chansons de marins notées dans les mers du Sud par un observateur curieux et que le disque a fait connaître (C.), comme il répand aujourd'hui sous les auspices de *Laurette* : *L'beau Gabier* (Gr.), puis, sans prétexte, un *Défilé de la marine française sur des chansons de bord* (Gr.), qu'anime la voix solide et jeune d'Émile Rousseau.

Henry Garat possède, entre autres, une diction claire; néanmoins les éditeurs de *Je t'appartiens* (Pol.), extrait de *Rien que la vérité*, ont tenu à publier à part les vers de Jean Lenoir, qui se terminent par le chaleureux distique :

*Je t'implore et t'aime, ô combien !
Car je t'appartiens.*

Sans doute la musique de John W. Green arrivait-elle à faire passer la poésie, et point n'était besoin d'attirer l'attention sur des réalités aussi déplorables. Mais, sans nous inquiéter de ce que *Tu reviendras* (Pol.) profite de la même imprudente faveur, retenons le souci que l'on manifeste en l'espèce de faciliter la tâche de l'auditeur et reconnaissons que, dans nombre de cas, la lecture des paroles eût paru nécessaire à l'amateur de disques pour calmer sa curiosité. Une autre version de *Je suis à toi, je t'appartiens* (P.) nous est fournie par Saint-Granier, qui ajoute à ce rappel de *Rien que la vérité* (Pirandello dirait : *Chacun sa vérité*) : *Il faut saisir le moment* (P.), dont l'accompagnement preste et discret ne manque pas d'agrément.

Henry Garat, dont la voix demeure au disque très ressemblante de celle que révèle l'écran sonore, a réussi de fidèles enregistrements de *Rive gauche* :

Pourquoi nous dire adieu (Pol.) et *C'est malheureux d'être amoureux* (Pol.). *Delphine* profite d'une sélection plus nombreuse composée, en effet, du fox-trot qui emprunte son nom au titre même du film (Pol.), de *Si vous saviez, mesdames* (Pol.), de *Te bercer, t'endormir* (Pol.) et du duo sans malice : *Je suis fait pour toi* (Pol.), dans lequel Renée Viala donne la réplique au jeune premier.

Après Robert Burnier (P.), Fernand Gravey réédite l'aimable profession de foi : *C'est près de sa femme qu'on est encore le mieux* (Pol.), et, pour mieux fixer le souvenir plaisant d'*Un Homme en habit*, Pauley, le volumineux chef des déménageurs, émule à sa manière de Bagessen, proclame, avec la finesse que l'on sait, comment *Avec des précautions* (Pol.) il est possible d'éviter la casse.

Danielle Darrieux, qui dans *Le Bal* prêtait sa silhouette à la jeune Antoinette Kampf, a gravé dans la cire la *Chanson de la Poupée* (Pol.) avec l'accent puéril qui convenait. Entourée de vrais chanteurs, elle célèbre, en compagnie de M^{lle} Lemichel du Roy et de Grandini, les douceurs du *Beau Dimanche* (Pol.), cependant que Vorelli sussure avec les élégances les plus recherchées *Un Mot d'amour* (Pol.). Ainsi reste-t-il au moins un tango, en souvenir de ce *Bal* où nul ne vint danser pour la plus grande désolation de ceux qui le donnaient.

Fernand Gravey, non content de porter avec une netteté exemplaire le frac d'*Un Homme en habit*, trouva le moyen de réaliser à souhait une sorte de compromis entre le chant et la parole dans *Mes souvenirs pour moi sont des richesses* (Pol.) et *Quand on s'en va* (Pol.).

L'admirable artiste Andrée Turcy, dont le grand talent n'est pas sans rappeler avec plus de mesure celui de Davia et, de façon plus harmonieuse, le style de Mistinguett, se montre sous deux aspects différents et caractéristiques dans *La Chanson des yeux* (O.) et dans la *Java Nous Deux* (O.), où M. Garnier lui donne la réplique.

La nouvelle revue du Casino de Paris a mis à la mode un certain nombre d'airs. *J'ai des touches* a déjà obtenu les honneurs d'un double enregistrement (O. et P.) avec le concours de Mistinguett, qui ne manque pas de rester fidèle au genre réaliste et de célébrer, selon les meilleures traditions du music-hall, ce qui se passe, paraît-il, *Dans les bouges, la nuit* (O.). Cela toutefois n'empêche pas notre Miss nationale d'affirmer sur un mode plus léger qu'*Un boy, c'est gentil* (P.).

MAURICE BEX.

Combien valent-ils ?

Qui court les plus grands risques d'accidents et, par conséquent, paie les primes d'assurances les plus élevées dans l'industrie cinématographique ?

L'acteur, pense-t-on généralement, est le plus exposé. On le trouve à chaque instant compromis dans les catastrophes les plus variées : chutes d'avions, collisions de trains et de voitures, excès de boisson, rixes, drames passionnels, exploits de gangsters, combats singuliers, naufrages, crises amoureuses, explorations dans le domaine psychopathologique, insomnies, abus de la parole, etc...

Cela semble logique, mais les statistiques des compagnies d'assurances établissent les réputations



On a, dit-on, assuré pour un nombre respectable de milliers de dollars le sourire de Lily Damita...

le bois, scies mécaniques, raboteuses, etc...

Une enquête menée spécialement par les compagnies d'assurances sur les risques couverts au cours des cinq dernières années pour un des plus importants studios d'Hollywood, où travaillent chaque jour plus de deux mille employés, artistes et collaborateurs divers, révèle les métiers les plus inattendus : planeurs de métaux, fondeurs, ingénieurs chimistes, préparateurs en pharmacie, peintres en bâtiment, artificiers, détectives, lampistes, pompiers, tailleurs de pierre, cuisiniers, fumistes, peintres en tissus, couturières, infirmières, médecins, etc...

Au début de l'avènement des talkies, les inspecteurs des compagnies d'assurances furent souvent inquiets sur la santé intellectuelle des acteurs. Ces derniers, généralement si normaux auparavant, étaient surpris à chaque instant, parlant seuls dans



... les yeux de Joan Crawford...

dangereuses d'une façon mathématique et non point par rapport à tel risque extraordinaire encouru en telles circonstances exceptionnelles à telle rare occasion.

Les compagnies se basent sur la fréquence des accidents par profession et par spécialité. Ces fréquences sont relevées par année, et les moyennes sont établies après de longues périodes d'observation.

La catégorie réputée comme la plus accidentée comprend les gens que l'on s'attend le moins à voir employer dans les usines du film : charpentiers, menuisiers, manœuvres, ouvriers et employés des dépôts de bois et des machines à travailler

... le décolleté d'Anita Page... Il est donc probable que les compagnies qui ont couvert ces risques s'assurent régulièrement de la qualité du dentifrice de la première, du rimmel de la seconde et des crèmes de la troisième...



les parcs et promenades, invectivant sans raison un arbre ou faisant une déclaration pathétique et confidentielle à un bec de gaz sur le chemin qui conduit aux studios.

Un matin, à son arrivée aux studios, André Luguet, répétant son rôle, répondit à Irma, la plus vieille camériste du lieu, âgée de soixante-huit ans, qui lui demandait s'il n'avait pas besoin de ses services et si elle pouvait se retirer : «... Non... jamais de la vie ! C'est ici que je veux vous dire toute ma passion. La flamme qui brille dans vos yeux..., etc. » Luguet dit tout cela d'un trait et avec tant de chaleur que la brave femme a, depuis, rajeuni de vingt ans et contracté une police pour assurer son *sex-appeal*.

Ce cas spécial et compliqué est encore pendant au service du contentieux de la même compagnie qui a assuré le dos d'Anita Page, les yeux de Joan Crawford, le nez de Buster Keaton, le sourire de Lily Damita et la ligne d'André Berley pour des sommes astronomiques. Le cas d'altération du *sex-appeal* est, il faut l'avouer, difficile à assurer ! La preuve de sa conservation étant aussi difficile à établir

que celle de sa détérioration ou de sa perte partielle ou totale.

Détail qui mérite d'être cité, les auteurs ne sont jamais assurés contre les transports au cerveau.

Les cas d'acteurs gravement accidentés sont très rares, les studios prenant toutes dispositions pour les éviter, non seulement pour des raisons qui font honneur à leur réputation, mais aussi parce qu'un acteur hors de combat au cours de la réalisation d'un film correspond à des pertes qui se chiffrent par des quantités considérables de dollars.

Les précautions prises sont telles que les compagnies d'assurances font ici des bénéfices considérables.

On cite souvent le cas d'un démarcheur d'une des plus grosses compagnies qui, voici seulement quatre ans, venu de New-York à Hollywood à bicyclette, faute d'argent pour payer le train, est aujourd'hui président de sa propre société et jouit d'une considération proportionnelle à son immense fortune, ainsi qu'il est et fut toujours de règle en tous pays.

J.-R. DEVAUX-LAFONT.

UN REFERENDUM

QUEL EST LE MEILLEUR FILM VU EN 1931 ?

Nous avons cru intéressant, voire utile, de poser à cent personnalités parisiennes, choisies tout exprès en des milieux différents, mais d'une « intellectualité » certaine, une question dont la simplicité apparente n'exclut pas l'hésitation :

« Quel est le film qui en 1931 vous a le plus intéressé ? »

Les cent personnalités auxquelles fut posée cette question et dont nous donnons plus loin quelques noms ont été choisies dans plusieurs catégories (littéraire, artistique, mondaine, etc...), qu'il sera facile à nos lecteurs de reconstituer, s'ils le désirent.

Ce sont, entre autres :

Mesdames : la duchesse d'Uzès, Ganna Walska, Argentina, la comtesse A. de Noailles, Zambelli, Delarue-Mardrus, Titayna, Mary Marquet, Simone, Jane Marnac, Maud Loty, Marie Laurencin, Odette Pannetier, Yvonne Sarcey, Maria



Dans les studios d'Universal City, Robert Florey (tout à fait à gauche) dirige une scène du « Double assassinat de la rue Morgue », d'Edgar Poe, qu'il réalise avec Bela Lugosi (Dracula) et Sydney Fox.

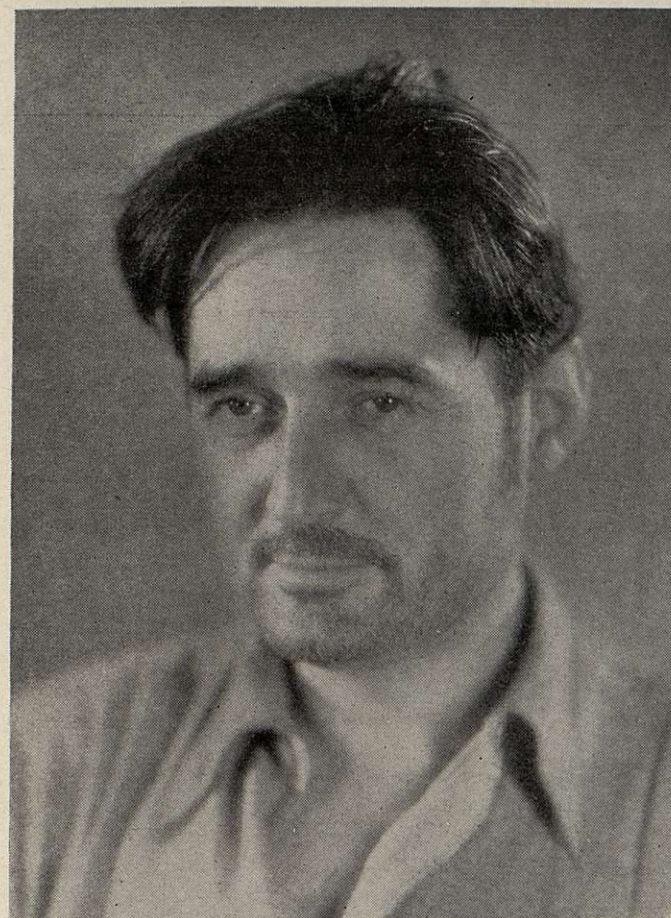
Vérone, Gérard d'Houville, princesse Bibesco, Jeanne Lanvin, etc.

Messieurs : le chanoine Reymond, le général Mordacq, Maurice Dekobra, Jean-Gabriel Domergue, Jean Fayard, M^e Henri Robert, Pierre Mac-Orlan, André de Fouquières, M^e Campinchi, Clément Vautel, Henri Duvernois, Paul Derval, Lucien Wahl, Francis Carco, de La Fouchardière, Sacha Guitry, Van Dongen, Foujita, Paul Valéry, Duhamel, Paul Poiret, Sem, Honneger, Darius Milhaud, Georges Auric, Paul Ginisty, Jacques Richepin, Tristan Bernard, etc.

De nombreuses réponses nous sont déjà parvenues, accompagnées de commentaires fort intéressants. Mais, pour en grouper davantage encore, Ciné-Magazine en diffèrera la publication à son numéro de Mars, ce qui, au surplus, permettra de tirer, de ce referendum-ballon d'essai, l'ensemble des conclusions ou des leçons qu'il comporte.

ANDRÉ BAUGÉ

On a accoutumé d'apprécier la caressante chaleur des belles voix toulousaines. Le hasard qui fit naître, le 4 janvier 1893, André Baugé dans la vieille cité rose de Clémence Isaure le prédestinait donc sans doute à l'art du chant. Il n'y resta pourtant que deux mois, sa famille étant allée se fixer à Nantes. Ce fut dans l'antique résidence des ducs de Bretagne que le petit André prit contact avec l'existence. Ses regards d'enfant virent, au long des quais de la Loire, les navires apportant leurs cargaisons exotiques ou cinglant de nouveau vers des



terres inconnues. De là ce goût de l'aventure et des choses de la mer qui, par la suite, poussa André Baugé à acquérir un yacht sur lequel il croise, chaque été, en Méditerranée. Tant les impressions enfantines marquent profondément le cœur de l'homme...

Après avoir terminé ses études au lycée de Nantes, le jeune André, poussé par un goût très vif pour la peinture, entra à l'École des Beaux-Arts. Il exposa au Salon des Artistes français en 1911, à dix-huit ans. Cependant, avec un éclectisme artistique dont il devait avoir, par la suite, à se féliciter, il cultivait également le chant à ses heures de loisir...

Il faisait son service militaire

lorsque la guerre éclata. Il la fit tout d'abord dans l'infanterie, jusqu'au moment où, grièvement blessé devant Verdun en 1917, il fut évacué et, après de longs mois d'hôpital, obtint une convalescence. Ce loisir forcé lui donna l'occasion de débiter au théâtre, à l'Opéra-Comique, comme premier baryton. Puis l'armée le reprit, mais, cette fois, dans l'aviation, où il avait été versé comme inapte à l'infanterie par suite de ses blessures. A l'armistice, il avait trois citations, la croix de la Légion d'honneur et sept ordres alliés ou coloniaux.

**

La paix une fois signée, André Baugé entra à l'Opéra-Comique et y joua tout le répertoire de premier baryton, dans *Don Juan*, *Carmen*, *Le Barbier de Séville*; il reprit *La Basoche*, la *Reine Fiammette*, *Fortunio*, créa *La Brebis égarée*, *Masques et Bergamasques*, etc. En 1925, il abandonna l'Opéra-Comique pour l'opérette et y débuta, ma foi, par un coup de maître en créant à Marigny *Monsieur Beaucaire*, du regretté André Messager. Après le gros succès de cette œuvre, il créa *Paganini* à la Gaîté-Lyrique; *L'Orloff* aux Folies-Wagram, ainsi que *Térésina* et *Robert le Pirate* au Châtelet. Pour synthétiser le nouvel aspect de son talent dans ces diverses œuvres, un critique le définit ainsi: « Le Douglas Fairbanks de l'opérette ». Cette appréciation constituait en même temps une prophétie, car André Baugé allait venir au cinéma, — ou plus exactement y revenir; il avait, en effet, fait ses débuts aux côtés de Mme Huguette ex-Duflos, en un film muet des studios Éclipse, — souvenir déjà lointain, — *La Fleur des Indes*...

Entre temps, André Baugé se faisait applaudir, tant à Paris qu'en province et à l'étranger, dans de nombreux concerts, chez Lamoureux, Colonne, Straram, etc. Ce brillant artiste est d'ailleurs, en même temps, membre de la Société des auteurs et compte déjà cinq opéras-comiques représentés, dont un *Beaumarchais*, sur une musique de Rossini arrangée par Cools. Ce qui faisait dire plaisamment à un de ses amis:

— Baugé, c'est un diable d'homme qui a plusieurs cordes à son arc, y compris ses cordes vocales!...

Car il n'est pas besoin de dire que l'ancien élève de l'École des Beaux-Arts n'a jeté ni ses pinceaux ni sa palette et qu'il sait les reprendre, lorsque ses loisirs le lui permettent, pour brosser à traits larges et sûrs quelque amusante pochade. L'art du décorateur n'a pas de secrets pour lui. Il pilote également son yacht avec l'habileté d'un vieux pêcheur de la côte des Maures et se propose de prendre part, l'été prochain, à la croisière Nice-Calvi. Et cet homme éclectique allie le titre de président-fondateur de l'Association des artistes lyriques anciens combattants avec celui de champion de boxe anglaise et de membre de l'Auto-Club des artistes...

André Baugé vint au cinéma parlant avec *La Route est belle*, film dont on parla non seulement dans le public, mais aussi au Palais. Son succès à l'écran s'affirma dans le célèbre film *La Ronde des heures* et dans cet autre triomphe que fut *Un Caprice de la Pompadour*. Puis il tourna, aux studios Jacques Haïk, un nouveau film: *Pour un sou d'amour*, avec Josselyne Gaël comme partenaire.

Les extérieurs en furent, en effet, tournés à bord d'un navire à Marseille, puis aux environs de La Baule, dans cette Brière marécageuse et sauvage que nous révéla, voici quelques années, le livre de Chateaubriant.

**

Curieux de connaître l'opinion d'André Baugé sur le cinéma et les différences qu'il pouvait, à son avis, présenter avec le théâtre, nous sommes allés l'interviewer dans sa loge pendant une suspension du travail, tandis que l'on disposait le décor d'une autre scène.

— Certes, dit-il, le théâtre a, pour la satisfaction personnelle de l'artiste, une récompense immédiate qui se traduit par les applaudissements du public et qui nous paye de tous nos efforts. Au cinéma, l'on joue entre soi, pour une mise au point des scènes qui ressembleraient assez aux répétitions, si elles n'étaient, au fond, tout autre chose. C'est bien plus amusant, bien plus passionnant... D'abord, il y a les extérieurs, pendant lesquels on

sente avec le théâtre, nous sommes allés l'interviewer dans sa loge pendant une suspension du travail, tandis que l'on disposait le décor d'une autre scène.



beneficie de l'air et du soleil du bon Dieu, qui ne viennent jamais visiter les scènes d'un théâtre. Puis il y a une recherche des jeux de scène infiniment plus délicate, de perpétuels recommencements qui vous tiennent en haleine jusqu'à ce que le metteur en scène se soit déclaré satisfait. Quelquefois, à ce moment, c'est l'enregistrement du son qui oblige à reprendre une fois de plus la scène. C'est ainsi qu'il m'arriva de chanter dix-huit fois de suite l'air du *Barbier*. Eh bien! ce travail de Pénélope, qui paraîtrait fastidieux à un profane et fatigant pour un professionnel, on s'y plie le mieux du monde, je dirai presque avec plaisir.

» En effet, il s'établit entre les artistes, le metteur en scène, les opérateurs et même l'accessoiriste un désir de mieux faire qui arrive à créer ce que les sportifs appellent l'esprit d'équipe. On répète, puis on tourne une, deux, trois, voire plusieurs

fois, serrant de plus en plus la vérité. On s'interrompt, pour échanger des remarques tendant à rectifier telle intonation, telle attitude. Parfois, une erreur, un objet qui tombe vous suggèrent une modification de jeu qui se révélera excellente. Cette fièvre de création tient tout le monde en haleine, et le temps passe sans qu'on s'en aperçoive...

» De ces recommencements indispensables, j'ai d'ailleurs dégagé une règle personnelle dont je me trouve fort bien et qui est celle-ci: au studio, il ne faut jamais savoir son texte trop tôt; il vaut mieux le remplacer, durant la mise au point, par des mots donnant l'idée générale du rôle. Sinon, la répétition exagérée du texte véritable supprime chez l'artiste toute la sensibilité qu'il doit apporter à son rôle.

» Autre règle, d'humilité celle-ci, et contre laquelle regimberaient certaines vanités artistiques: au cinéma, on est — parce que cela est nécessaire — l'esclave du metteur en scène et surtout du monteur. Il peut sembler à un interprète qu'il a mieux tourné dans tel bout de film qui n'a pas été choisi lors du montage; mais c'est là une opinion personnelle qu'on ne lui demande pas, parce qu'il n'a pas été engagé pour cela. On



Quelques compositions d'André Baugé dans « Pour un sou d'amour », « La Ronde des heures » et « Un Caprice de la Pompadour ».



n'est jamais invité à voir, en cours de gestation, le film auquel on a donné le meilleur de soi-même. C'est une coutume qui surprend au début, mais à laquelle on s'habitue par la suite. Il est probable que cela évite des objections, des « si » et des « mais » dont on ne sortirait plus. C'est l'application du principe militaire de l'unité de commandement...

**

» Le studio oblige également l'artiste de théâtre à abandonner certaines habitudes de la scène, surtout lorsqu'il s'agit d'un chanteur. La réalisation à l'écran serre, en effet, de beaucoup plus près la vie. L'artiste lyrique doit donc, sous les « sunlights », oublier ses traditions de chant et ses effets vocaux habituels pour réaliser plus de vérité, afin qu'il n'y ait pas de contraste trop brusque lorsqu'il reprend le « parlé ».

» Autre changement avec les habitudes de la scène lyrique. Au théâtre, il faut que la voix de l'artiste aille partout pour être entendue des spectateurs dans tous les points de la salle. Au studio, il n'a pas à pousser sa voix, puisqu'elle est cueillie, tout près de lui, par le micro que manœuvrent les spécialistes du son, tandis qu'il se déplace dans le champ de l'objectif.

— Cela doit d'ailleurs être plus reposant pour un chanteur de n'avoir point à pousser ses notes avec la même vigueur qu'au théâtre ?

— Oui, certes, mais il ne faudrait pourtant pas croire que le studio soit l'occasion d'une cure de repos pour les artistes fatigués. Il y faut, pour un chanteur, une santé exceptionnelle : la chaleur qui rayonne des lampes, l'ozone qu'elles dégagent, la poussière inévitable — et aussi les courants d'air — sont autant de dangers pour la voix, pour peu qu'elle soit fragile...

**

» Je vous parlais à l'instant de l'inutilité pour un artiste de pousser sa voix au studio, puisque le micro s'en charge. Le cinéma parlant produit d'ailleurs une véritable déformation de l'organe réel, qui doit faire l'objet d'un réglage et qui peut augmenter le volume véritable de la voix de l'artiste. A telle enseigne que, chantant « en chair et en os », — comme disent parfois les affiches, — devant un public qui m'avait entendu précédemment au cinéma, je pris la précaution de lui signaler à quoi tenait la différence qu'il pourrait remarquer entre le volume de ma voix réelle et celle que me prêtait l'écran. Il y aurait à ce propos, selon moi, d'intéressantes applications à faire du film sonore pour l'enseignement du chant...

— Je reconnais bien là les préoccupations d'un membre du jury au concours de chant du Conservatoire.

— Oui, je le suis, en effet ; on ne peut rien vous cacher...

— Ce n'est pas cela, mais vous êtes un homme tellement connu depuis que vous fréquentez à la fois la scène et le studio. A ce point de vue là, l'un ne nuit pas à l'autre...

— Au point de vue de la notoriété d'un artiste auprès du public, le cinéma est infiniment supérieur au théâtre. Il faudrait vingt existences d'artiste dramatique ou lyrique pour arriver à posséder, par ce seul moyen, la célébrité que donne l'écran auprès du grand public. Même avec les tournées en province, l'artiste de théâtre ne touche, en effet, que le public des villes relativement importantes. Le cinéma, au contraire, est actuellement répandu jusque dans les plus petites bourgades...

» Tenez, j'en ai eu un exemple récent au cours des prises de vues de certains extérieurs de *Pour un sou d'amour*. Nous nous trouvions en Camargue, sur une route où passait un troupeau de quelques centaines de moutons. Une auto survint, sous les roues de laquelle vint se jeter une des bêtes qui fut tuée. J'allai en prévenir charitablement le berger qui marchait en tête de son troupeau ; il eut un haussement d'épaules et me dit avec philosophie :

« — Que voulez-vous, monsieur Baugé, c'est comme *La Ronde des heures* : il y en a de bonnes et de mauvaises... »

» Ainsi, ce berger qui vivait entre Arles et Salon me connaissait !... Je n'en tirai, bien entendu, aucun orgueil personnel, comprenant fort bien que cette notoriété était uniquement due au cinéma où le brave homme allait sans doute le dimanche, tandis que j'aurais pu chanter pendant quarante ans au théâtre sans qu'il se doutât seulement que j'existais...

Mais on frappait à la porte de la loge, pour signaler la reprise du travail sur le plateau. André Baugé mit un habit noir au revers duquel il fixa un œillet blanc, prit ses gants et son chapeau de soirée.

— Dans cette tenue-là à dix heures du matin ! observa-t-il ; il n'y a qu'au cinéma qu'on puisse voir cela...

**

Pour un sou d'amour est maintenant terminé ; nombreux sont les admirateurs du grand artiste qui se réjouiront de sa création nouvelle d'explorateur enrichi après bien des déboires et à la recherche du bonheur, de l'amour...

Alfred Machard est l'auteur du scénario, et Henri Falk en a fait l'adaptation cinématographique. Film émouvant, film de jeunesse... Josseline Gaël s'y montre tout simplement exquise ; à ses côtés encore, Charles Dechamps, Raymond Cordy, Madeleine Berubet, etc., une multitude d'interprètes de talent.

Film d'une qualité rare et qui classe définitivement André Baugé.

J. M.

Comment fut tourné « Cœur de Lilas »

APRÈS une course rapide vers les hauteurs de Montmartre, mon taxi, d'un coup de frein brusque, vient stopper devant les studios de la rue Francœur... Je me presse vers l'entrée... pour me faire cueillir au passage par un cerbère galonné au sourire poli autant que décidé.

— Je regrette ! monsieur... mais on n'entre pas. C'est en vain que j'essaie, avec des ruses d'Indien,

ce qui certainement t'inspirera un reportage sensationnel.

Pendant qu'autour du figurant anonyme que je suis des machinistes en salopette préparent un grand décor de rue avec un escalier imposant, que sous les ordres de Court Courant, ce roi des caméramen, les électriciens amènent « scoops » et projecteurs, que de jeunes assistants affairés s'occupent à



Dans une rue de la banlieue parisienne, on tourne un premier plan d'André Luguet pour « Cœur de Lilas ».

de tromper l'étroite surveillance établie autour du sanctuaire... La consigne est sévère, et, malgré le « voltigeur » qu'avec nonchalance je cherche à glisser dans la main du concierge, la porte en fer reste fermée... implacablement.

Dépité un peu, je m'apprête à regagner la place de l'Opéra... lorsque le hasard, — providence des journalistes, — me met sur la route d'un régisseur rencontré dans je ne sais quel studio parisien. Sans me donner le temps de respirer, il m'entraîne avec lui vers le plateau, au nez du surveillant ahuri, me coiffe d'une casquette plate, tout en m'entortillant le cou d'un foulard rouge-sang.

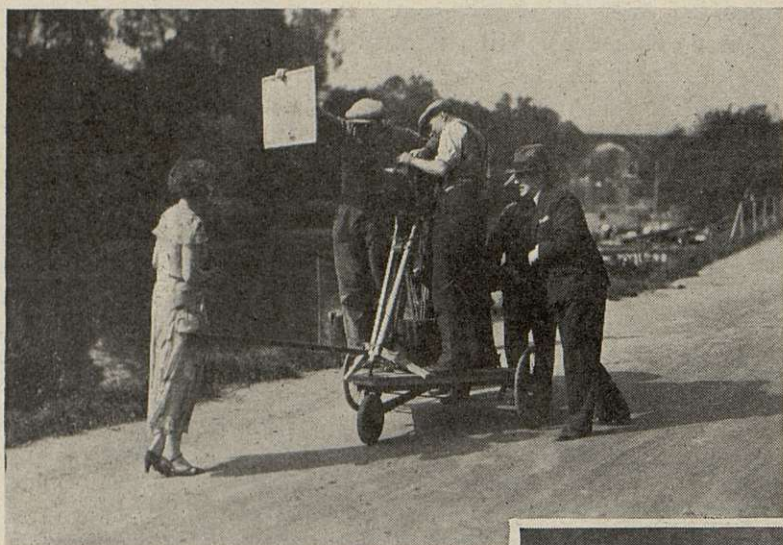
— De cette façon, tu feras « un vrai de vrai »,

vérifier en détail tous les accessoires, seul, dans un coin, le metteur en scène Anatole Litvak est penché sur son scénario. Comme isolé du monde entier, il semble perdu dans une rêverie lointaine, tant il m'apparaît détaché des bruits et mouvements qui l'entourent. Avec le calme et l'assurance d'un vieux routinier du cinéma, ce « moins de trente ans » soigneusement contrôle son découpage, rectifiant d'un léger coup de crayon un angle de prise de vue, lançant, sans même lever la tête, un ordre bref à son fidèle opérateur, pour changer un éclairage.

Je le connaissais déjà de réputation... Je savais que, tout jeune encore, il avait quitté son poste de régisseur à l'un des grands théâtres de Pétersbourg

pour apprendre à l'ombre des célèbres metteurs en scène russes, S. M. Eisenstein et Pudovkine, le dur métier de la réalisation cinématographique. Je savais encore qu'il était venu en Allemagne pour y tourner, en collaboration avec Alexander Volkoff, *Le Diable blanc*, *Casanova* et *Schéhérazade*, et diriger ensuite les prises de vue de *Dolly macht Karriere* et de *Calais-Douvres*.

— Mais je serais heureux d'apprendre comment



Sur les bords de la Marne et en bateau, on enregistre des plans en mouvements de Marcelle Romée.

fut tourné *Cœur de Lilas*, votre dernier film ?

— Avec les collaborations dévouées que j'ai eues, je peux dire que la réalisation en elle-même n'a pas été trop difficile. Pensez donc, tourner un scénario préparé par Dorothy Farnum, qui est une des grandes spécialistes des adaptations cinématographiques, avec comme argument une œuvre captivante écrite par Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch, quel travail agréable pour un metteur en scène !... Si, à côté de cela, il dispose pour la prise de vues d'un opérateur comme Court Courant, justement réputé dans tous les studios du monde, — pour la musique d'un compositeur comme Maurice Yvain et pour les lyrics d'un parolier comme Serge Veber... la réalisation d'un film n'est plus un travail, mais devient un plaisir.

— Et votre interprétation... vous l'oubliez ?...

— Non... mais je la réserve pour fin et pour vous dire que rarement encore j'ai rencontré une distribution plus homogène, plus parfaite sous tous les rapports. Que dire, en effet, de Marcelle Romée, cette tragédienne à l'âme sensible, au charme captivant, au regard profond et troublant ; ou d'André

Luguet, ce comédien parfait, qui, dans chacune de ses incarnations révèle une face nouvelle de son talent souple ; ou de Jean Gabin, créateur incomparable de rôles de composition, qui semble vivre plutôt que jouer ; ou de toute cette pléiade d'artistes populaires qui, comme Madeleine Guitty, Fréhel, Conti, Fordyce, Villars, Paulais, Labry, Delaitre, Amiot et Fernandel, ont su animer mon film du souffle ardent de leur tempérament. Avec des collaborateurs pareils, la tâche d'un réalisateur se trouve singulièrement simplifiée.

— De sorte que vous n'avez guère rencontré de difficultés ?

— Ce serait trop dire, car transposer à l'écran une œuvre de théâtre n'est pas sans danger. Trop souvent le metteur en scène est tenté, malgré lui, de suivre servilement son original et ne peut s'évader des cadres étroits créés par la scène. Aussi, dans *Cœur de Lilas* suis-je parti de l'élément visuel contenu dans la pièce de Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch, sans me préoccuper de la trame littéraire qu'elle poursuit. J'ai voulu faire avant tout du « cinéma »,



c'est-à-dire une bande composée surtout d'images rythmées dans les lumières. Fréquemment, en s'inspirant pour l'écran d'un roman ou d'une œuvre dramatique, on se sent débordé par l'élément littéraire au détriment du dynamisme, qui doit rester à la base de chaque film. Je n'ai pas voulu suivre ces anciens errements... mettre ma caméra à la remorque de l'enregistrement sonore et des textes parlés, mais n'ai employé la parole et les dialogues que comme des effets sonores, destinés à relever et accentuer la puissance émotive des images.

— De façon que vous vous écartez délibérément du 100 p. 100 parlant ?

— ... que je n'ai jamais admis... Le 100 p. 100 parlant du début des « talkies » représente une hérésie artistique. Il est indéniable que la parole, freinant le rythme, ne doit être employée qu'exceptionnellement et en cas de besoin impérieux. D'autant plus que, — surtout à l'heure présente, — les œuvres cinématographiques sont appelées à redevenir ce qu'elles étaient autrefois, c'est-à-dire des films d'atmosphère, créant l'émotion par l'enchaînement rapide des images, la mobilité de l'objectif, la diversité des plans et le pittoresque du montage. Le son peut devenir pour la création d'une atmosphère un aide précieux, mais ne devra en aucun cas submerger l'image, qui à tout moment doit rester au premier plan.

— Mais vous n'avez pas tourné tout en studio ?

— Hérésie encore, dont heureusement je n'ai pas été victime. S'il est vrai qu'aux premières heures du parlant les exigences de l'enregistrement obligeaient les réalisateurs à s'enfermer entre les cloisons étanches des studios, aujourd'hui il leur est permis à nouveau de

la levée du jour, ou aux bords de la Marne dans des guinguettes fleuries.

Un assistant affairé s'approche du réalisateur. — Nous sommes prêts.

Brusquement, Anatole Litvak se redresse... Son regard, qui tout le long de notre conversation semblait très loin, subitement s'illumine. En quelques enjambées, il traverse l'espace qui le sépare de son décor sur lequel déferle la lumière violente d'in-



Les fortifications et plusieurs coins sordides de la périphérie, où furent tournées plusieurs scènes de « Cœur de Lilas », donneront à ce film une étonnante atmosphère.

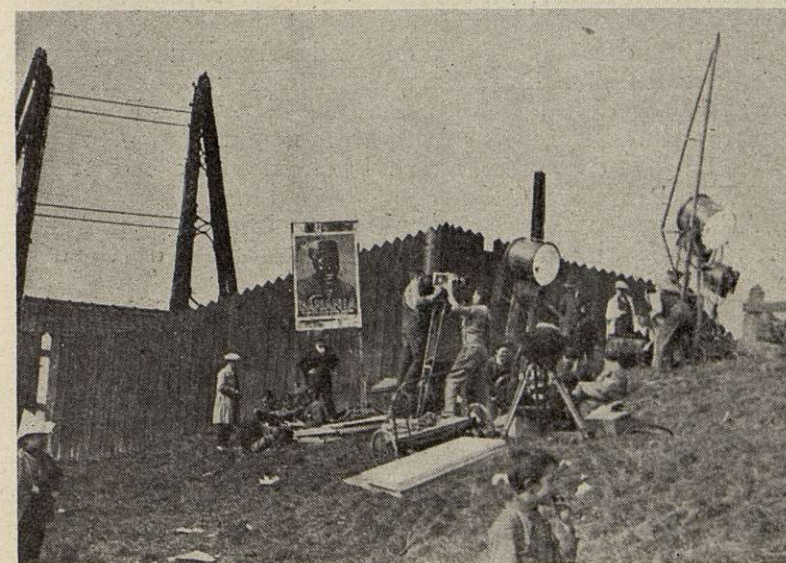
nombrables sunlights et de plafonniers.

La rue du faubourg s'anime. Sous des réverbères aux lueurs vacillantes, des filles passent, accrochant les hommes... Des musiques d'accordéon sourdement se lèvent derrière les fenêtres éclairées d'un bal-musette.

L'œil collé sur son viseur, Court Courant panoramique dans toutes les directions, pendant qu'un ascenseur improvisé le soulève avec son appareil vers un premier étage, où, vulgaire et canaille, Fréhel chante.

Toute l'ambiance trouble de ce quartier de bas-fonds, tout le mystère qui rôde dans l'ombre, tous les drames qui se devinent dans le regard oblique des filles d'amour, des mauvais garçons, dans chaque réplique hachée ou dans les refrains chantés derrière le décor... Anatole Litvak les mélange, les pétrit, les forme en quelques minutes créatrices... ces minutes sublimes qui s'écoulent entre l'ordre bref : « On tourne » et ce dernier mot : « Coupez »...

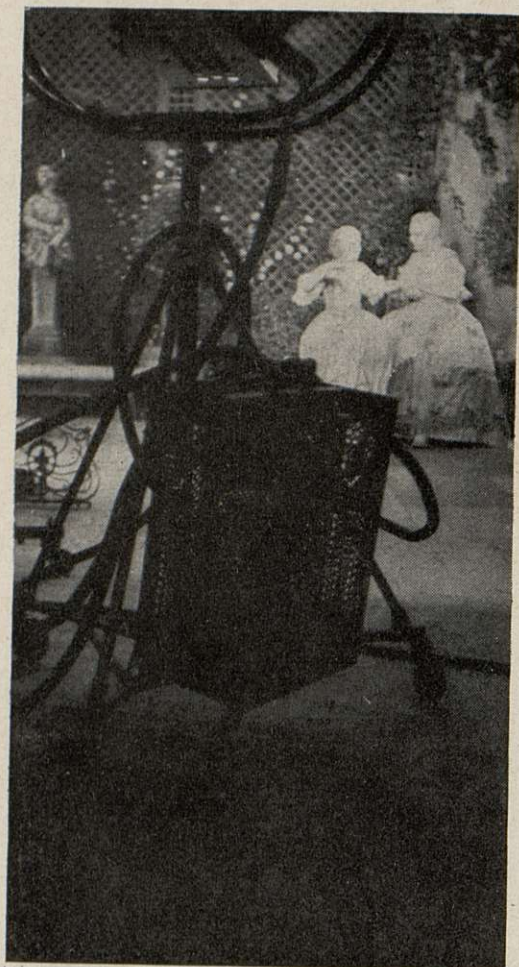
RALPH LOWELL.



courir les grandes routes avec leur caméra et appareils enregistreurs de son, leurs écrans et leurs projecteurs à la recherche des extérieurs véritables, des sites pittoresques et des coins sombres perdus quelque part dans la grande ville.

— De sorte que *Cœur de Lilas* contient beaucoup d'extérieurs réels ?

— Certes nous avons tourné partout où des extérieurs s'imposent ; le long des fortifications, dans des quartiers délaissés de la banlieue, aux Halles à



La crise n'est pas un vain mot. Il n'est que de traverser les studios pour s'en rendre compte. Remaniement à Pathé-Natan. Calme et montage à Épinay. Ici et là on vit sur les souvenirs des mois passés et les projets des mois à venir. Rien que des câbles qui courent au sol feutré, des plateaux morts sur lesquels veille le regard aveugle des sunlights éteints, des passerelles désertes, des ardoises vierges. Seules, quelques salles de montage ronronnent doucement au bruit des enrouleuses et témoignent de l'élan des productions passées. Cependant à Paris...

... A Paris, rue de la Villette, il se passe à G.-F.-F.-A. des choses anormales.

Dans le décor Trianon d'un salon bleu et blanc, une grande et belle jeune fille en perruque poudrée et robe à paniers parle d'amour à la plus merveilleuse créature qui se puisse voir, et cela devant cinq ou six personnages très guindés qui jouent de l'éventail et du face-à-main. A vrai dire, ce ne sont pas des mots d'amour que prononce la belle Antoinette, mais elle met une telle âme pour demander la faveur d'être demoiselle de compagnie de M^{lle} de la Vigellerie, son regard est si ardent, si lyrique son accent, qu'on n'en peut pas douter; c'est là de l'amour, de l'amour Louis XV peut-être, en tout cas... c'est bien imité. En quel siècle dissolu vivait-on à cette époque! Et Léon Poirier, le grave auteur de *Verdun*, laisse faire cela, mieux il encourage, il guide et stimule Antoinette; en costume gris de sport au milieu des robes à paniers et des dentelles, il fait voltiger ses doigts avec tendresse :

— Voyons, plus de lyrisme, plus de sentiment, lorsque vous dites... « votre grâce, mademoiselle, oh! oui, votre grâce! ». Tenez, comme ceci, voyez-vous.

Et de tendre le jarret, et de joindre des doigts suppliants et d'indiquer d'un doigt léger tel jeu d'éventail ou de face-à-main à Marguerite Deval et à Suzanne Bianchetti. Et comme je demande à M. Bibal, l'assistant, le nom des amoureux :

— La jolie demoiselle, c'est Mlle Broïdo, et la belle Antoinette, M. Parsy, de l'Odéon.

Allons bon, voilà que c'est un homme à présent, un homme en travesti bien sûr. Je comprends que la pièce de Gandéra et Mouëzy-Eon se nomme : *La Folle Nuit*.

C'est égal, il n'a pas fallu moins de six reprises à M. Antoinette-Parsy pour convaincre de son amour M^{lle} Broïdo-Vigellerie.

— Votre grâce, oh! oui, votre grâce!

— C'est ravissant! disent six fois de suite les assistants, les électriciens, l'auteur et moi-même, mais l'homme du son réclame un nouvel essai, cependant que les opérateurs Million et Goudard, l'œil à l'oculaire du Debie, font à nouveau le champ et que Léon Poirier sourit mystérieusement au souvenir des paysages de Nossi-Bé.

Plus loin, dans un coin d'hôtel dont la fenêtre s'ouvre sur les montagnes de neige en carton peint, Georges Lacombe, l'ex-assistant de René Clair, tourne d'après Gavault. Mais ceci est une autre histoire... c'est même une histoire marseillaise.

— Une fois, explique avec un bel accent d'emprunt Vibert (le jeune) à Arnaudy, une fois, à Chamonix, Olive me dit : « Tu vois, petit, un jour, de cet hôtel, j'ai vu une mouche sur le mont Blanc. — Comment, toi, tu vois d'ici une mouche sur le mont Blanc, eh bien! moi, péchère, je l'entends marcher! »

Je souris innocemment, mais personne autour de moi ne rit :

— Évidemment, me dit Mauriat, ça fait déjà quatre fois qu'il la raconte.

Et ce n'est pas fini. Mais Vibert, sans doute troublé, cette fois, bafouille un peu :

En haut : on tourne une scène de *La Folle Nuit*, dont voici en bas le gros plan : Mlle Broïdo et M. Parsy dans le rôle de la belle Antoinette.

— Tula vois d'ici ta mouche? Eh bien! moi, j'en entends... parler! Alors là tout le monde rigole doucement, excepté, bien entendu, le responsable du son, qui ne comprend pas qu'à Marseille les mouches parlent, comme tout le monde.

Transport, roulement, mesures, changement de décor. L'homme qui fait parler les mouches donne maintenant la réplique à Jean Weber, qui lui recommande de boire de la fine dans un verre à bière. Le jeune sociétaire du Français est splendide, tout de blanc et or, avec un haut-de-chausse Henri III, ses belles jambes gainées de soie, une molle chemise de dentelle, veston croisé et chapeau haut de forme. Mais il est d'humeur insupportable, ce jour-là (dans le film). En vain Colette Darfeuil lui apporte-t-elle ses armes pour l'escrime, il n'en veut pas, il ne veut de rien, il trépigne, il crie, il s'emporte, et cela autant de fois que l'exigera le charmant Georges Lacombe, qui sait bien, lui, qu'un *Coup de téléphone* ne s'obtient jamais immédiatement.

Sur les bords fleuris qu'arrose la Seine... à Billancourt, aux studios Braunberger-Richebé, je cherche Fantomas.

— Vous pouvez toujours courir, me dit l'homme de la régie. Cet homme doit savoir quelque chose, mais il ne veut rien dire.

— Avez-vous vu Fantomas? ai-je demandé aux assistants de Paul Féjos : Claude Heymann et Marc Allegret, à l'acteur Ph. Richard, à M^{lle} Maclair, scénariste, à tous ceux qui, depuis un mois, s'intéressent à son sort.

En vain ai-je parcouru le studio en tous sens, depuis le sol où grouillent les câbles (danger de mort) jusqu'aux passerelles suspendues pour « travellings ». Silence. Rien.

Et je ne suis pas le seul à chercher. Dégringolant le monumental escalier en contre-plaqué, le policier Thomy Bourdelle, surveillé par trois cameras et baigné de lumière, se précipite dans le hall du Grand Hôtel, juste à temps pour recevoir des mains de Pierre Hot, chauffeur, son chapeau et son pardessus, grâce à quoi Fantomas a pu s'échapper sans être reconnu.

— Tiens, voilà votre pardessus, monsieur Juve, il y a même là une petite chose, dit le chauffeur en désignant la plaque de détective.

Le coup de masse en quelque sorte!

— Arrêtez cet homme, crieait Juve-Bourdelle, et fouillez tout le monde. Murmures, cris, protestations.

— Et c'est ainsi depuis un mois, dit Bourdelle. Ah! ce Fantomas! où est-il?

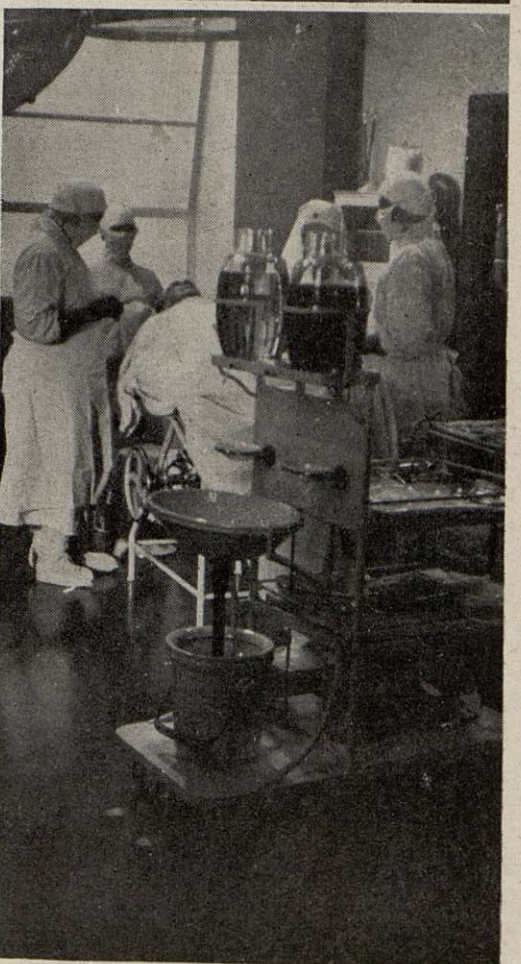
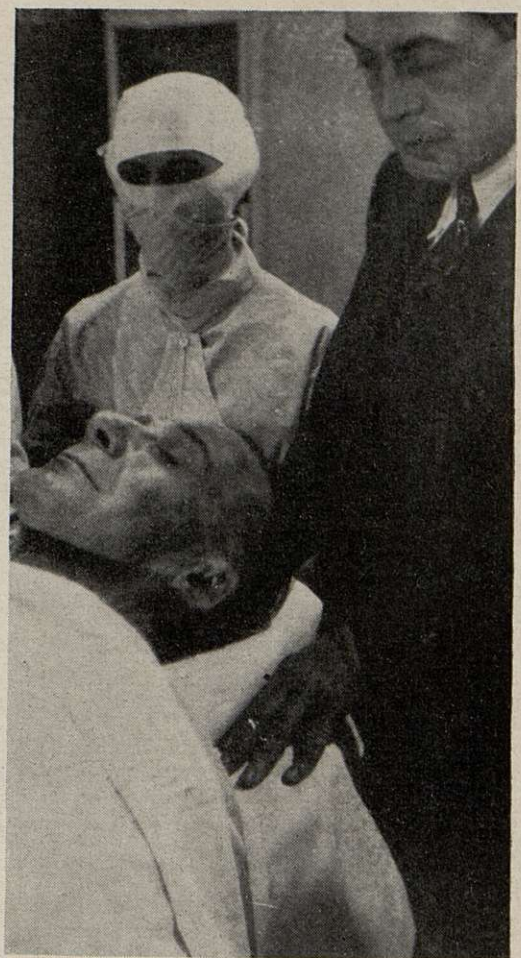
Moi, à présent, je sais où se cache l'invisible Fantomas, mais je ne veux pas le dire, vous pensez bien.

Il paraît que, pour moins que ça, il a fait sauter la cervelle à Jean Worms. Brrrou!!

Mystère et discrétion également au studio voisin. Pierre Renoir, frère du metteur en scène, écoute la voix divine d'un disque qui joue au violoncelle une sérénade infiniment belle, dans le temps que s'égoutte l'eau d'un broc qui fait un bruit étrangement vivant. Parfois l'acteur laisse tomber un mot à la fois très simple et très mystérieux, que souligne et prolonge la douce musique du disque. Éloignons-nous à pas feutrés. L'énergique et délicat Jean Renoir réalise *La Nuit du carrefour*, film d'atmosphère policière, d'après un roman de Georges Simenon, l'auteur le plus prolifique du moment. Et comme on dit dans *Fantomas* : « La suite au prochain numéro. »

GASTON PARIS.

En haut : Paul Féjos donne ses dernières indications à l'opéré : Jean Worms, victime de Fantomas. En bas : on tourne l'opération.



DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

ARISTE, OU L'APPRENTI INTELLECTUEL — CLAIRE — LE SCANDALE — KAVALIER SCHARNHORST

M. J. JACQUIN, voit la vie d'une façon aimable, et sa psychologie est souriante. Le petit recueil qu'il vient de nous donner sous le titre: *Ariste, ou l'apprenti intellectuel* (Mercure de Flandre), est une satire, peut-être un peu « rosse », mais toujours délicieusement spirituelle, de la vie de nos « intellectuels », ou plutôt de ceux qui s'étiquettent ainsi, faisant sombrer définitivement cette appellation, déjà si souvent préjorative, dans un abîme de ridicule.

Une petite promenade dans des milieux spécialement choisis par l'auteur, mais non conçus par sa seule imagination, et où, sans être particulièrement avertis, nous mettons un nom sur chaque pantin qui s'y agite, nous permet de nous amuser follement. Quoique M. J. Jacquin intitule son livre « conte immoral », je prétends au contraire, qu'il fait œuvre de moraliste en procurant à ses lecteurs la détente bienfaisante du rire dans une période où celui-ci semble désertier tous les visages.

Suivons donc notre apprenti intellectuel où il plaît à son guide de l'emmener pour notre plaisir... mais aussi pour notre édification, car il n'y a rien de tel que de voir certains boursiers pour nous donner le désir immédiat de les fuir, et remercions M. J. Jacquin pour sa verve si finement acerbe, ses constatations sans commentaires, son sens de l'humour. Remercions-le surtout pour le poteau indicateur qu'il dresse à la fin de son livre et qui nous montre le chemin de la vraie beauté.

M. Jacques Chardonne, avec un art très subtil et une maîtrise que nul ne contestera, s'applique, dans *Claire* (Grasset), à regarder le bonheur au microscope. C'est un jeu bien dangereux, car, en matière de bonheur, je crois qu'il n'en est pas qui soit capable de résister à un examen aussi obstiné et aussi minutieux.

Vouloir disséquer son bonheur, en chercher les raisons profondes, y penser sans cesse, c'est risquer de le voir se volatiliser, à l'exemple de ces bulles de savon que nous faisons l'été, quand nous étions petits. Nous les suivions un instant des yeux, mais bientôt elles se confondaient si bien avec l'azur du ciel que nous ne nous apercevions plus du moment où, dans un éclatement silencieux, elles y disparaissaient.

Plus fragile encore que la bulle irisée, le bonheur supporte-t-il un regard, ou même une pensée ? Avoir conscience que nous le possédons, n'est-ce pas ouvrir la porte par où il s'échappera, cet hôte impalpable et

rare, toujours en visite, et qui ne sait pas s'installer ?

Le héros de M. Jacques Chardonne cultive son bonheur, comme un jardinier cultive son jardin, et il arrive à réaliser une œuvre d'art qui touche à la perfection. Si le bonheur existe, il est, à coup sûr, dans des satisfactions de l'ordre de celles que goûtent Claire et son mari, encore qu'à mon avis leur égoïsme à deux ne puisse pas longtemps constituer un bonheur.

Claire le comprend plus tôt et voudrait un enfant, mais sa mort replongera dans la nuit la vie de son compagnon, que sa présence avait éclairée d'un jour merveilleux.

Et ce sera la fin de ce très beau roman, qui n'est peut-être qu'un prétexte pour nous montrer la précarité de toute chose et permettre à l'auteur de se livrer à des considérations d'ordre psychologique intéressantes, — mais très discutables, — sur la vie en général.

Des considérations d'ordre psychologique sur la vie, — et même sur la mort, — le roman qui vient de valoir à M. Pierre Bost le Prix Interallié n'en manque pas. Il contient, en outre, en substance, tout le drame de la jeunesse actuelle, impatiente de vivre, mais instable dans ses desirs et sans joie réelle dans leur réalisation.

Le Scandale (N. R. F.) est une œuvre d'une valeur indiscutable et qui dénote chez son auteur des dons singulièrement affermis depuis sa *Crise de croissance*, qui nous avait pourtant déjà tant plu.

Peinture fidèle des inquiétudes, il conviendrait mieux de dire « de l'inquiétude » tout court du jeune étudiant Simon Joyeuse en face des sollicitations diverses de l'ambition, de l'amitié, de l'amour, de l'argent et du plaisir, le nouveau roman de M. Pierre Bost, par la conscience même avec laquelle il est écrit et sa profondeur d'investigation de l'âme du jeune homme d'aujourd'hui, me rappelle un peu ces délicates « occasions perdues » d'Émile Henriot, dont j'ai parlé ici, il y a quelque temps.

Il me les rappelle surtout, et ce n'est pas un paradoxe, par la grande dissemblance de ses héros, pourtant préoccupés du même problème, à savoir celui de la destinée, mais ayant de la manière d'employer le temps qu'ils ont à vivre une conception opposée.

Le jeune homme de vingt ans de 1914 et celui de 1932 ont entre eux le bouleversement complet des valeurs matérielles et morales, bouleversement occasionné par la guerre et les différentes crises économiques qui l'ont suivie, orientant l'esprit des jeunes vers des buts infiniment plus pratiques et utilitaires.

M. Émile Henriot a écrit l'histoire du premier ; M. Pierre Bost, celle de l'autre.

Son Simon Joyeuse, qui, par sa famille, tient au monde provincial, bourgeois et traditionaliste, est complètement dérouteré par Paris et l'appel constant de tout ce qui y brille, même pour un règne de courte durée. A la fois attiré et méfiant, ni pire, ni meilleur qu'un autre, mais simplement humain, il finit par entrer dans la danse après avoir perdu son unique ami, Pierre Silvanès, autrefois étudiant en médecine comme lui, hier encore à ses côtés dans une voie où il l'avait précédé depuis longtemps : le journalisme. Ses derniers scrupules s'évanouiront avec cette mort qui l'accable. Oui, vivre, vivre intensément cette vie qui n'est, en somme, « qu'un scandale nécessaire et criminel ».

Et cela devient infiniment poignant de sentir cet être jeune, qui, après s'être cherché lui-même pendant plusieurs années et avoir vainement demandé à la vie son sens véritable, commence vraiment sa carrière d'homme sous le signe du désespoir.

Les dernières pages du *Scandale*, qui sont peut-être les plus belles et les plus significatives, manquent de courage et de foi ardente en un idéal quel qu'il soit. Elles nous laissent un profond malaise, un malaise lent à se dissiper.

C'est un ouvrage intéressant que ce *Kavalier Scharnhorst* (Albin Michel), dans lequel M. Jean des Vallières nous fait assister à la vie des officiers français dans les camps allemands qui leur étaient réservés pendant la guerre. Le moins curieux, à coup sûr, n'était pas celui du Kavalier Scharnhorst, à Magdebourg, qui réunit pendant quelques mois tous les « indésirables » franco-belges des autres camps d'Allemagne, c'est-à-dire tous les officiers qui mirent un point d'honneur à rester, pendant tout le temps de leur captivité, en rébellion déclarée et « active » contre les Boches.

Sachant garder « le panache » au milieu des pires souffrances physiques, qu'en ont-ils pas fait voir à leurs geôliers, et en particulier au grotesque colonel von Brixen, ces quelques hommes énergiques et spirituels jusque devant la mort !

Il faut lire le livre de M. Jean des Vallières pour comprendre cette page peu connue de l'histoire de la guerre. Sa valeur est celle d'un document, et nous sommes heureux, en outre, d'y retrouver, à côté des qualités d'un écrivain de talent, tant de vertus bien françaises.

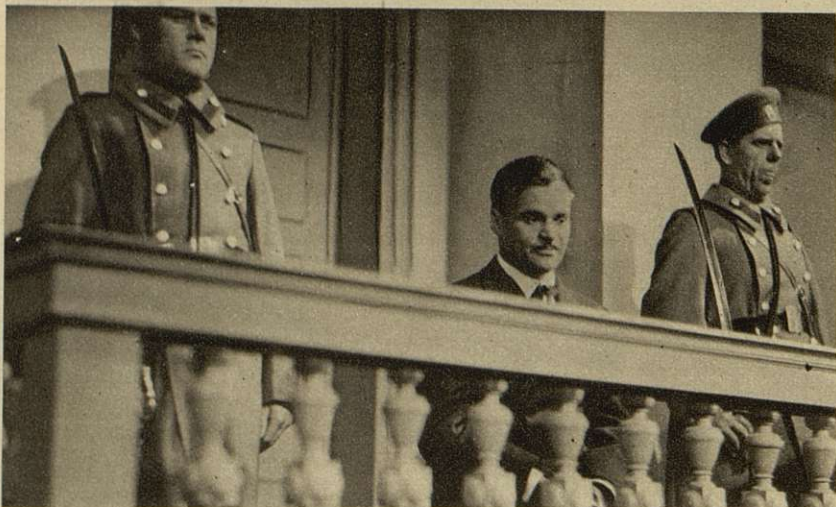
JACQUES SÈMPRÉ.

LA TRACÉDIE DE LA MINE



Un film d'une rare puissance et d'une grande humanité, telle est cette dernière œuvre de G.-W. Pabst, à laquelle collabora R. Beaudoin pour la partie française. Cette production Nero-Film A. G., présentée par G. F. F. A., est interprétée par DANIEL MENDAILLE, GEORGES CHARLIA, ANDRÉE DUCRET, ALEX BERNARD, GEORGES TOURREIL, MARGUERITE DEBAS, MARCEL LESIEUR.

LES FRÈRES KARAMAZOFF



La salle Marivaux passe en exclusivité cet excellent film d'Ozep, qui inspire le roman de Dostoïevski. D'admirables interprètes : FRITZ KORTNER, FRITZ RASP, AIMÉ CLARIOND, ANNA STEN, H. WAAG, HÉLÈNA MANSON, servent encore de leur talent cette œuvre de classe, qui marque une belle évolution du film parlant.

LES GALERIES LÉVY & C^{ie}



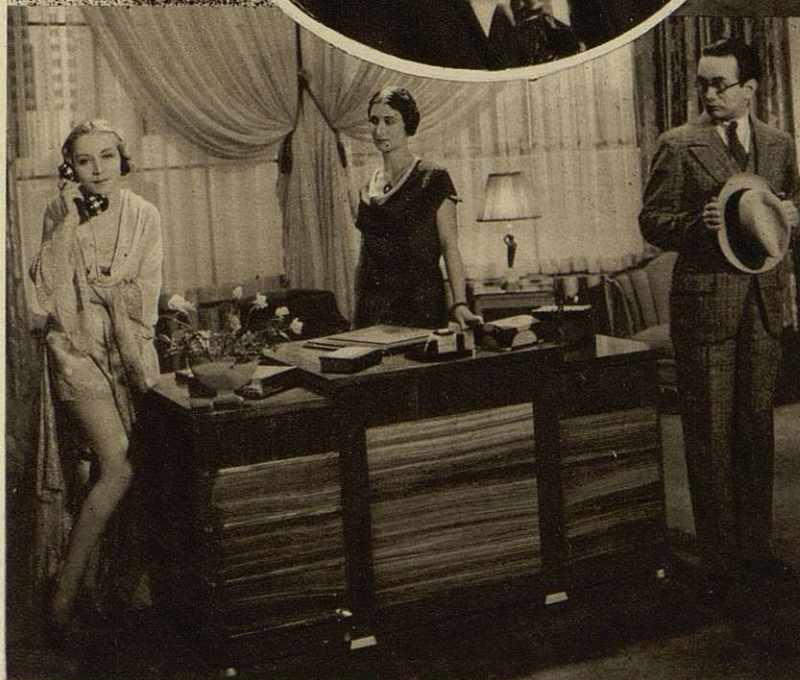
Cette suite amusante à LÉVY ET C^{ie} est interprétée par CHARLES LAMY, LÉON BÉLIÈRES, MIHALESKO, JACQUES MAURY, SAINT-OBÉ, SIMONE BOURDAY, CHRISTIANE D'OR et HENRY LAVERNE. Le scénario et la mise en scène de cette production Pathé-Natan sont d'André Hugon, la musique d'Henri Verdun.

LES CINQ GENTLEMEN MAUDITS



Le prestigieux **HARRY BAUR**, qu'entourent **ROSINE DERÉAN**, **ROBERT LE VIGAN**, **MARC DANTZER**, **GEORGES PÉCLET**, **JACQUES ERWIN** et **RENÉ LEFEBVRE**, anime ce film, réalisé par Julien Duvivier, d'après le roman d'André Reuze. (Production M. Vandal et Ch. Delac. — Édition P.-J. de Venloo.)

CHACUN SA VIE



Les Artistes Associés S. A. présenteront prochainement cette exquise comédie, réalisée par Henri de la Falaise, et qui nous permettra d'applaudir **JEANNE HELBLING**, **VITAL GEYMOND**, **PAULINE GARON**, **ÉMILE CHAUTARD**, **GEORGETTE RHODES**, **JACQUES LORY**.

Tu seras Duchesse



Le public du Paramount fait un chaleureux accueil à cette comédie d'Yves Mirande, réalisée par René Guissart et qu'accompagne une charmante musique de F. Gromon. Les principaux interprètes en sont **MARIE GLORY, FERNAND GRAVEY, PIERRE ETCHEPARE, DORIANE, P. FEUILLÈRE, P. CLERGET** et **ANDRÉ BERLEY**.

Il est charmant



MEG LEMONNIER, HENRY GARAT, BARON FILS, CASSIVE, MARTHE DERMINY, MOUSSIA, SUZETTE O'NIL, les chansonniers **DOMINIQUE BONNAUD, JACQUES FERNY, VINCENT HYSPE, PAUL WEIL, G. SECRÉTAN, JEAN MERCANTON** et **DRANEM** animent de leur entrain cette opérette d'Albert Willemetz, réalisée pour Paramount par Louis Mercanton. Musique de Moretti.



LE "ROSIER" DE MADAME HUSSON



La célèbre nouvelle de Guy de Maupassant inspira à Bernard Deschamps ce film d'un rare humour, que souligne une musique originale de Michel Lévine et qu'interprètent **FRANÇOISE ROSAY, FERNANDEL, MARY BERRY, COLETTE DARFEUIL, MARCEL SIMON, MARCEL CARPENTIER, SIMONE BOURDAY**, etc., et **MARGUERITE PIERRY**. (Production Ormuzd, distribuée par le Comptoir français cinématographique.)



Le Marchand de Sable

Warneskiné.....	JEAN TOULOUT.
Gritcha.....	KAÏSSA ROBBA.
Aïoub.....	MIHALESKO.
De Prenelles.....	JACQUES GAUTIER.
Laurey.....	MARCILLY.
Commandant Saint-Héliér.....	JEAN WORMS.
Lieutenant Varnière.....	JEAN HEUZÉ.

Réalisation d'ANDRÉ HUGON

QUAND la nuit tombe sur les dunes, là-bas, aux confins du Sahara, et que s'allument les lumières du « bordj » de Ghardaïa, on raconte, sous la tente, de curieuses histoires, qui ne sont pas faites



pour le vulgaire, mais que les caïds arabes se répètent en dégustant le thé à la menthe.

L'une des plus mystérieuses et des plus originales fut celle du lieutenant Varnière.

Le lieutenant Varnière était un jeune et brillant officier, qui, après avoir parcouru le désert en tous sens à méhari, était devenu l'attaché et le bras droit du chef d'état-major, à Alger. A ce titre, il était chargé souvent de missions confidentielles et délicates. Détective-

né, il adorait l'imprévu et le péril.

Un jour, son chef fit mander Varnière.

— Il se passe à Ghardaïa des choses étranges. Une espèce de Russe, que les indigènes appellent El Guelmouna, « le marchand de sable », mène une existence bizarre dans son isba. Allez voir quel est ce personnage, et pourquoi il semble si soucieux de se cacher.

Varnière sourit, s'habille, part. L'aventure ? Mais l'aventure est partout ! Il la rencontre avant Ghardaïa, sous la forme d'une jeune femme étrangement belle. Un type de Slave, brune aux yeux verts... mélange de mélancolie et de fierté : de quoi retourner l'âme d'un officier romanesque.

Elle s'appelait Gritcha ; allait, elle aussi, à Ghardaïa. Un peu de route ensemble : cela prédispose aux confidences. Varnière et Gritcha, très vite, sont bons amis. Mais quand, en baisant la main de la jeune femme, Varnière lui demande : « Quand vous revois-je, ô sauvage merveille ? » elle détourne la tête, ses yeux immenses de dérobent ; elle murmure, comme une prière ou une plainte :





« Jurez-moi que vous ne ferez rien pour me retrouver ! »

Intrigué, Varnière regarde s'éloigner la délicate silhouette... Énigme slave ! Mystère et mirage !

L'officier se raidit, se redresse. Sa mission, d'abord !

Le commandant du « bordj » accueille Varnière avec quelque soulagement. Aux premiers mots de l'« envoyé spécial », il coupe, non sans nervosité :

— Eh ! oui, lieutenant, c'est vrai que l'on a bien fait de vous envoyer ! C'est vrai que des choses peu naturelles se déroulent ici. Presque dans l'enceinte du poste ! Un maléfice pèse sur nous tous. Ceux que ce mal aussi moral que physique accable, ceux-là, quand je les interroge, ne me disent rien, rien ! Ils restent avec leurs fronts butés et leur silence. Je ne puis en tirer quoi que ce soit ! Leurs noms ? Il y a déjà le capitaine Valléry, disparu on ne sait comment. Il y a le lieutenant de Prenelles, l'adjudant-chef Laurey, que ronge une mélancolie noire ; il y a enfin le lieutenant Melcore, qui semble touché à son tour.

La nuit suivante, une lettre est glissée sous la porte de Varnière. Elle est signée Melcore. Et c'est une confession... Valléry, Prenelles, Laurey, Melcore, tous, dans la solitude

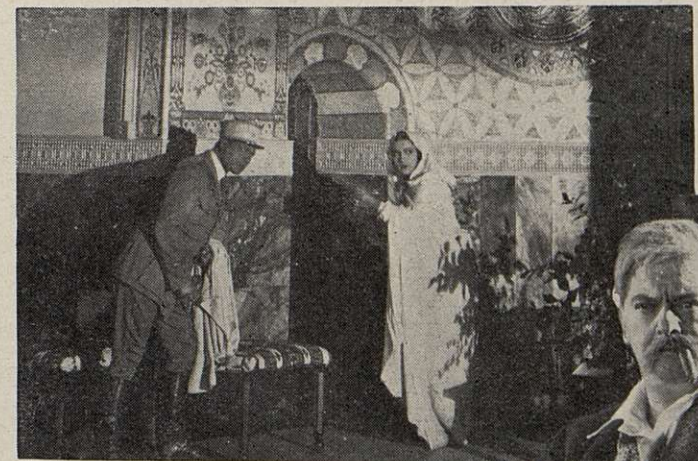


aux fièvres exacerbées, face au désert qui accable même les plus intrépides, sont atteints du même mal : et c'est le mal d'amour. Ils adorent Mme Warneskine, la femme du Russe Warneskine, dit El Guelmouna, « le marchand de sable ».

Voici donc trois hommes (car Melcore, le plus clairvoyant, le plus courageux aussi, saura se guérir) que le même fantôme accable. Varnière les réunit, les exhorte, se fait d'eux des amis. Ils finissent par parler, par exposer, avec des voix déchirantes, avec des sanglots contenus, leur terrible secret. Un détail frappe Varnière. Ils aiment tous la même femme... Cette femme, que Varnière, sans hésiter, reconnaît au signalement qui est donné d'elle comme étant cette Gritcha dont il a gardé un souvenir... inoubliable, pour Prenelles elle est blonde, pour Laurey châtain clair ! Lui, Varnière, sans hésitation, l'a vue brune. Mais il s'agit bien, toujours, de Mme Warneskine. Sur ce point précis, pas de doute : Varnière, le jour même, la voit sortir de l'isba, la reconnaît, lui parle...

Avec quelle inquiétude, le même soir, l'officier se retrouve seul dans sa chambre nue ! Aux battements de son cœur il ne peut s'y tromper : il aime Gritcha ! La folie du « bordj » a fait une victime de plus !

Soudain, des cris terribles d'Arabes éveillent la nuit bleue. On se précipite. L'adjudant-chef Laurey, un si bon garçon, un si



brave «bledard», git étranglé sur le sable. Étranglé ? Égorgé, plutôt, et par un de ces grands chiens féroces et sans maître qui rôdent autour des camps ! Laurey a dû vouloir lui donner un coup de cravache ; l'animal affamé a bondi sur lui. Mais, dans cet accident déplorable, un point obscur, toujours... Que faisait Laurey, à cette heure inusitée, dehors ?

Varnière, rendu à sa songerie, ne peut s'empêcher de frissonner. Gritcha, — qu'elle soit brune, châtaine ou blonde ! — a déjà deux victimes, deux êtres loyaux et droits, sur la conscience. En aura-t-elle d'autres ? Et lui, Varnière, aura-t-il le courage, encore, maintenant qu'il lit en lui-même, de se poser en justicier ? Faiblesse de l'homme, face à des problèmes qui nous égarent ! Face à celui, — de tous le plus terrible, — de l'amour.

Cette Gritcha, pourtant, elle n'a pas l'air méchante, avec ses grands yeux pleins de lueurs alanguies. Et elle est si sculpturalement belle ! Varnière, presque malgré lui, a ses pas qui le portent du côté du «bordj», du côté de l'«isba». Revoir sa Gritcha ! que ne ferait-il point pour cela ?

Et voila que Warneschine, que le sombre El Guelmouna se révèle. Il se présente à Varnière. Il est poli, de cette politesse exquise et fleurant l'ironie qui est celle des Russes. Il invite l'officier à venir prendre le thé sous les icônes. Il lui ouvre toutes grandes, avec une courtoisie magnifique, les portes de sa demeure.

En Varnière, plusieurs sentiments se combattent. Le premier : «S'il s'agissait d'un piège ?» Le second : «Un officier français ne doit jamais avoir peur». Le troisième : «Je vais revoir Gritcha. Seul à seule, peut-être ?»

On présente M^{me} Warneschine à Varnière. Il voit entrer une très belle créature, qui a le port de tête, la taille, le beau corps de son aimée, mais non ses cheveux ! Cette M^{me} Warneschine est blonde, blond-paille. Ah ça ! quelle est cette énigme ? Il ne s'agit pas d'une perruque. Ni le Russe, ni son épouse ne semblent d'humeur à plaisanter !

Varnière s'éloigne, lentement, de plus en plus troublé. Cette isba-fantôme est-elle donc un sérail ? Et y a-t-il plusieurs Gritcha ?

Il faut tirer l'affaire au clair. Varnière s'y emploie avec une énergie d'officier de renseignements désireux d'en finir au plus vite, et qui a la force comme la ruse à sa disposition. Quand la nuit est tombée, il s'approche de la «maison du mystère» ; il tâche d'y pénétrer, d'y jeter un œil investigateur plus qu'amoureux.

Las ! dans les ténèbres chaudes des palmeraies, il est facile, sous la lune, de voir une silhouette qui rampe. Les hommes d'El Guelmouna ont capturé Varnière. Malgré sa défense héroïque, il ira retrouver, dans l'ombre d'un solide cachot, Prenelles, déjà tombé, le malheureux, au pouvoir de Warnes-

kine. Les deux jeunes gens, alors, d'un seul coup comprennent. Le Russe se sert de cette épouse, à la beauté véritablement surhumaine, pour attirer dans ses filets ceux que poursuit sa haine. Warneschine, mettant bas le masque, vient en ricanant accabler les vaincus. Varnière, alors, sans se laisser démonter, avec cette fierté naturelle qui jamais ne l'abandonna dans les circonstances les plus difficiles, répond :

— Monsieur, vous avez gagné la partie, et nous n'avons que peu de chances de nous tirer de là. Il ne sera pas dit que nous aurons eu peur ! Si notre sort doit être celui de Valléry ou de Laurey, nous accepterons ce destin sans frémir. Mais laissez-moi vous demander une chose, une dernière : laissez-nous faire nos adieux à celle par qui nous fûmes séduits et sans doute trompés, mais dont l'image restera gravée en nos cœurs jusqu'à la minute suprême : à M^{me} Warneschine.

— Laquelle ? demande en souriant le bourreau.

Cette réponse ? Un trait de lumière pour les deux officiers. Ainsi, Gritcha n'était pas seule dans l'«isba» : Gritcha la brune, l'amour de Varnière !

Tout s'éclaire : voici que paraissent les trois jeunes femmes. Elles sont sœurs ! Elles avaient épousé les frères de Warneschine, massacrés en Russie lors des grands troubles soviétiques. La véritable M^{me} Warneschine, celle qu'adorait Prenelles, est blonde comme les blés mûrs. La splendide Gritcha, brune comme la nuit, est l'une des veuves et Katinka, la châtaine, est l'autre.

Varnière, à force de montrer sa fermeté, sa grandeur d'âme, a obtenu du Russe que Prenelles soit gracié. Lui seul, l'envoyé spécial du G. Q. G. algérois, paiera de sa vie sa curiosité... et sa mission. C'est sans forfanterie, mais aussi sans faiblesse, que Varnière se résout au trépas. Il espère encore, obscurément, en quelque chance... Le regard de Gritcha, posé sur lui, n'est-il pas empreint d'adorable douceur ?

Le soir, Warneschine, méthodiquement, à coups de vodka, s'enivre. Gritcha n'attendait que cette minute. Elle délivre l'officier ; tous deux fuient à travers les sables. Vers le salut ! Vers le poste où flotte le pavillon de France !

Le «marchand de sable», dégrisé, s'est lancé sur leurs traces. Son homme de confiance, Igor, l'accompagne. Igor, un ancien moujik, est sombre et rude. C'est que, lui aussi, dans le secret de son âme fruste, il aime Gritcha... Et il a peur pour elle.

Quand les fugitifs sont rejoints, quand ils risquent d'être abattus, Igor, craignant pour la vie de celle qu'il adore en secret, frappe à son tour. El Guelmouna s'affaisse. Et les sables du Sahara, avidement, boivent son sang, tandis que Varnière et la bien-aimée fuient sans se retourner, sous la lune.

JACK CREEN.

HIER... déjà !



UN coup d'œil en arrière est souvent chose amusante. N'est-il pas curieux de retrouver ces photographies qui nous montrent une Joan Crawford aux joues creuses jouant un rôle dramatique dans un drame de l'Alaska, et aussi Buster Keaton, enfant, et partenaire de ses parents dans un numéro de music-hall ? Puis voici Mary Pickford, qui ne jouait pas encore les enfants, mais les héroïnes dramatiques. C'est elle qui, sans doute, dans le film d'où cette photographie est extraite, sauvait les voyageurs de la diligence. N'est-elle pas terrible et menaçante, son revolver au poing ? Et enfin Angelo dans une des scènes finales de *L'Atlantide*, tourné par Jacques Feyder, cet *Atlantide* dans lequel il tourne aujourd'hui, sous la direction de Pabst, le même rôle du capitaine Morhange.



ÉCHOS ET INFORMATIONS

Ce qu'« ils » aiment acheter.

Notre confrère l'*Écho des États-Unis*, revue française à Hollywood, nous dévoile quelques manies de vedettes chères à nos lecteurs.

Norma Shearer: des pyjamas.
Wallace Beery: des cravates très voyantes.

Marion Davies: de la poudre.
Robert Montgomery: des cache-cols.
Lionel Barrymore: des bérets.
Joan Crawford: des pantoufles.
Jackie Cooper: des chandails.
Marie Dressler: de la lingerie.
John Gilbert: des chemises bleues, de préférence.

Buster Keaton: des culottes pour pratiquer le golf.
Ramon Novarro: d'élégantes robes de chambre.

Nils Asther: des pardessus.
Greta Garbo: des tailleurs.
Clark Gable: des chemises de soie.
William Haines: des sweaters jaunes, de préférence.

Jean Hersholt: des chaussettes.
Robert Florey: des pipes.
Jeanette MacDonald: du noir pour les yeux.

Maurice Chevalier: des canotiers.
Gloria Swanson: des fourrures.
Buddy Rogers: des accordéons.



Dans « Tu seras duchesse », André Berley campe une amusante et pittoresque silhouette de businessman. Sa rondeur, sa cordialité, son intelligence y font merveille, et c'est pour l'excellent comédien une de ses meilleures créations.

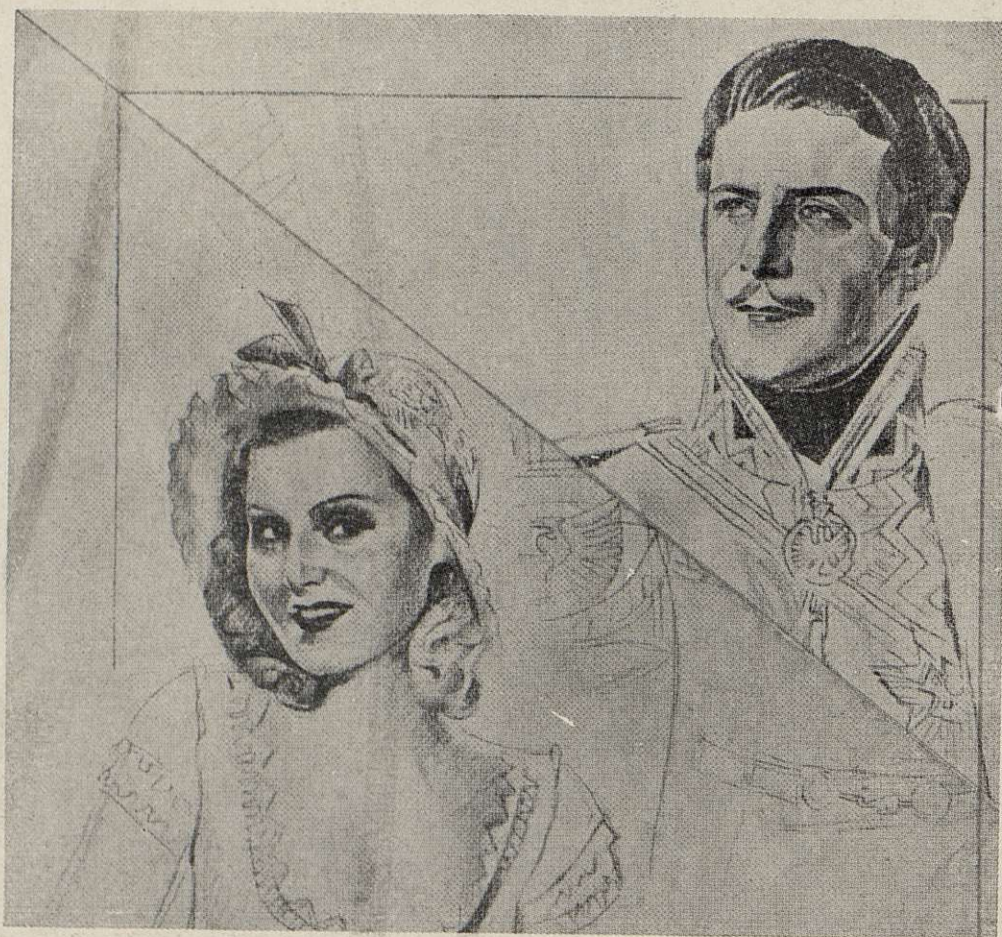
Concours de scénario.

Le Jury international C. I. D. A. L. C. a décerné pour la première fois son prix annuel de 150.000 francs au scénario français *La Haine qui meurt*, œuvre de M. Eugène-Louis Blanchet.

Le concours était ouvert dans quarante-sept nations membres du C. I. D. A. L. C. et officiellement représentées par les ambassadeurs et ministres accrédités en France et par de hautes personnalités du monde politique, diplomatique et littéraire.

Chaque nation avait ouvert un concours national, et c'est parmi les lauréats de ces concours que le jury international a proclamé la nationalité et le nom de l'auteur du scénario le plus fait pour contribuer à la compréhension mutuelle des peuples. Nous rappelons que le comité international pour la diffusion artistique et littéraire par le cinématographe (C. I. D. A. L. C.) a pour présidente M^{lle} Hélène Vacaresco, déléguée de la Roumanie à la S. D. N.; pour conseiller technique international, M. Marcel L'Herbier et pour secrétaire général, M. P. I. t. et que le donateur du prix est M. Albert Cohen.

Le C. I. D. A. L. C., dont le but est de poursuivre la paix et l'entente entre les hommes, vient de décerner le prix international le plus important après le prix Nobel.



A l'occasion de la sortie du « Congrès s'amuse », l'Alliance Cinématographique Européenne a fait éditer une magnifique plaquette à l'élaboration de laquelle présida M. Raoul Ploquin. On y trouve les plus belles photographies du film présentées avec un goût remarquable, d'admirables reproductions en couleurs et aussi quelques dessins de R. Péron, entre autres ces deux portraits de Lilian Harvey et d'Henry Garat.

On termine, on tourne, on prépare...

— *Amour et business*. Réalisateur: Robert Péguy. Interprètes: André Randall et Janine Ronceray.

— *Les Forçats de la mer*. Réalisateur: M^{me} Marguerite Viel. Interprètes: Jeanne Helbling, Thomy Bourdelle, Frank O'Neil.

— *Son plus bel exploit*. Réalisateur: André Chotin. Interprètes: Raoul Marco, Pierre Ville, Gildes et Pélissier.

— *Le Fils improvisé*. Réalisateur: René Hervil. Interprètes: Pierre Brasseur, Maud Loty.

— *La Nuit du Carrefour*. Réalisateur: Jean Renoir. Interprètes: Winna Winfried et Pierre Renoir.

— *A bas les Hommes!* Réalisateur: Henri Decoin. Interprètes: Jim Gerald, Lulu Vatiér, Zella Pitouto.

— *Pas de Femmes*. Réalisateur: Mario Bonnard. Interprètes: Georgius, Fernandel, Pierre Finaly.



Voici, au cours du déjeuner, notre camarade Marthe Mussine examinant les frères des escargots qu'elle va déguster.

tout intime, en l'honneur des succès de Kriss et de *Cœur de Paris* un déjeuner plein de gaieté et de cordialité.

Petites nouvelles.

— On annonce une conférence internationale du Cinéma qui aurait lieu à Amsterdam, du 6 au 16 mai.

— Charles Jourjon, créateur du *Film d'art* ainsi que de l'*Éclair-Journal*, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nous lui adressons nos plus vives félicitations.

Kate de Nagy, la ravissante vedette qui triomphe dans « Ronny ».

— *Une Heure chez les Chansonniers* et *Journal d'actualités*, avec René Lorin, Jean Rieux, Paul Colline, Franconnay.

— *La fameuse Janine Lacroix* (titre provisoire), scénario d'Henry Bernstein. Principale interprète: Marie Bell.

— *Être vedette*. Réalisateur: E.-G. de Meyst. Interprètes: Jeanne Boitel, Marcel de Garcin, Pierre Juvenet.

— *L'Affaire Orlandi*. Réalisateur: René Hervil. Interprète principal: Victor Boucher.

— *Un Coup de téléphone*. Réalisateur: Georges Lacombe. Interprètes: Jean Weber, Jeanne Boitel, Mauricet, Colette Darfeuil, Arnaudy.

— *Baranco Ltd.* Réalisateur: André Be thomieu. Interprètes: Tramel, Donnio, José Noguero, Gaston Jacquet.

Prochaine exclusivité.

Pour un sou d'amour, une production nouvelle dont on dit le plus grand bien, et qu'interprète notamment le célèbre comédien-chanteur André Baugé, occupera incessamment l'affiche de l'Olympia, pour une longue exclusivité.

André Baugé, dont le portrait illustre notre couverture, est — nul n'en ignore — en même temps qu'un chanteur de grand talent un comédien au jeu frémissant et sûr, déjà bien souvent applaudi.

Un déjeuner amical.

Synchro-Ciné réunit, le 23 janvier dernier, chez la mère Blanchard, à Linas-Monthéry, autour de M. Roosevelt, réalisateur de *Kriss*, quelques charmantes vedettes: Marthe Mussine, Simone Mareuil, Arielle, Alice Tissot, tous ses collaborateurs et ses amis de la presse cinématographique. Ce fut, dans une atmosphère



Après plus de mille représentations, « L'Ange bleu » va réparaître sur les boulevards. Voici, dans le rôle de Lola, Marlene Dietrich, son admirable interprète.

Films français en Angleterre.

La « Film Society » de Londres, qui s'est donné pour tâche de faire connaître à ses adhérents les beaux films de tous pays, nous envoie, par l'intermédiaire de notre correspondant, une lettre éplorée.

Il paraît que, alors que des films étrangers, allemands pour la plupart, sont mis à peu près quotidiennement à la disposition de la « Film Society », rares sont les bandes françaises que l'on peut voir sur l'écran de ces vrais amis du cinéma.

Il aura suffi, croyons-nous, de signaler que la « Film Society » cherche des œuvres françaises à présenter à Londres, pour que ce soit — et ceci bientôt — chose faite. Les producteurs français n'ignorent certes pas combien il peut être, pour eux, profitable, utile et intéressant de faire connaître, dans l'Angleterre, les chefs-d'œuvre de nos metteurs en scène et de nos artistes.



Et nous reverrons aussi Mosjoukine dans « Le Sergent X... », dont on annonce la prochaine présentation.

REVUE DE PRESSE

DE L'AIR

De M. Pierre Gilles-Weber dans *Le Matin* :

« Le cinéma c'est la vie. Si nous en arrivons à l'artifice, l'expérience est manquée, le théâtre fait beaucoup mieux. La grande force du septième art est de n'avoir jamais connu de barrières. Si vous demeurez au studio, malgré le talent de vos décorateurs et de vos « maquettistes », vos films manqueront d'air, le public finit par étouffer entre quatre murs, même si les toiles de fond tendent à lui donner l'impression d'horizon.

« Ouvrez les fenêtres ! N'oubliez pas que le cinématographe a été inventé pour servir l'aventure. Ne donnez pas aux spectateurs l'histoire psychologique et tatillonne qu'il peut entendre devant un tréteau. Variez les genres, promenez-vous à travers la France, et la France a mille visages plus séduisants les uns que les autres.

« Oui, mais les camions sont chers, le matériel en location hors de prix. Il faudra que tout cela baisse. »

A force d'en parler, cette baisse finira sans doute par arriver, pour le cinéma comme pour le reste. Des conditions moins onéreuses de production faciliteraient certainement des efforts nouveaux. S'il est vrai que l'industrie française est prête à faire la concurrence aux grands trusts étrangers, l'avenir du cinéma français s'éclairera bientôt.

M. HENRY BERNSTEIN A L'ÉCRAN

Le célèbre auteur dramatique vient d'écrire pour M. P.-J. de Venloo le scénario d'un film dont Marie Bell sera la vedette. Citons, d'après l'interview par M. Jean Marguet (*Excelsior*), quelques opinions de M. Henry Bernstein :

« Ne chiffrez point le dialogue ; un film peut par nécessité être 100 p. 100 parlant ; un autre, par nécessité également, 15 p. 100 seulement. Le mot est une chose parfois aussi importante que l'image. On ne peut rien dire de définitif, sinon qu'il est impossible d'adapter des pièces de théâtre, car il y a divorce — divorce absolu — entre le film et la pièce.

« Vous me parlez théâtre et cinéma ; mais vous figurez-vous ce que peut être, par exemple, une scène de jalousie à l'écran ? Les protagonistes ne seraient presque plus rien, car tout jouerait, on verrait tout grâce aux images, leurs pensées se matérialiseraient pour le spectateur... Voilà du cinéma, tandis que le théâtre, c'est le verbe !

« Jamais, dit-il, je ne ferai de ce scénario une pièce de théâtre. Il a été pensé et conçu pour le cinéma, c'est tout à fait différent ; et vouloir faire un film et une pièce sur un même scénario ne donne rien de bon. »

L'ACTUALITÉ ET LES REPORTAGES FILMÉS

M. Gaston Thierry écrit dans *Paris-Midi* :

« Avec l'ouverture de plusieurs salles consacrées à la projection des actualités, nous voyons donc l'art de l'écran s'orienter résolument vers la reproduction visuelle et sonore des événements, procédant ainsi à la création de véritables gazettes filmées.

« Ce journalisme *up to date* aura évidemment comme l'autre ses spécialistes, et comme lui, il connaîtra la course à l'information sensationnelle, il aura ses reporters, ses chroniqueurs chargés de tenir le public au courant de ce qui se passe à travers le monde.

« Nous croyons fermement que ces spectacles auront la très grande faveur du public s'ils sont dès le début : vivants, intéressants, variés, si surtout on ne cherche pas dans un but mercantile à tromper les spectateurs à l'aide de truquages plus ou moins habiles.

« Il faudrait énergiquement réprimer toutes tentatives faites pour substituer des adaptations malhonnêtes à la sincérité des prises de vues, car les journaux de l'écran qui s'abaisseraient à insérer bobards ou fausses nouvelles causeraient à tous un énorme préjudice. »

Approuvons ces sages avertissements et souhaitons bonne réussite au journalisme cinématographique, plein de grandes promesses. P. P.

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

1^{er} Janvier - 31 Janvier 1932

5 janvier. — Au Vieux-Colombier, première du film *Le Sang du Poète*, de Jean Cocteau.

6 janvier. — Au cinéma des Champs-Élysées, présentation de *Romy*.

— Départ de G. W. Pabst et de sa troupe pour l'Afrique, où il va commencer les prises de vues de *L'Atlantide*.

7 janvier. — Jacques Feyder repart pour l'Amérique.

8 janvier. — Aux Miracles, présentation du *Carillon de la Liberté* et, au théâtre Édouard-VII, de *Bad Girl*.

9 janvier. — Au Club du Faubourg, débat sur « Théâtre et Cinéma ».

— Au Studio Diamant, séance du Club de l'Écran présidée par Simone Mareuil.

12 janvier. — Au Panthéon, présentation de *Cancans*.

— Au Studio Pathé-Natan, présentation privée du *Marchand de sable*.

13 janvier. — Au Moulin-Rouge, présentation de *Tumultes*.

14 janvier. — Au Moulin-Rouge, présentation de *Romy*.

— A la Cinémathèque de la Ville de Paris, causerie de M. Ritor, conseiller municipal, et projection de *Byrd au pôle sud*.

— Séance du Club de l'Écran. M^{me} Ger-

maine Dulac présente : *La Coquille et le Clergyman*, *Thème et Variations*, *Arabesques*, *Disque 957 sur 3 préludes de Chopin*, *La souriante Madame Beudet*.

— Au Colisée, soirée de gala au bénéfice de l'œuvre : « Les Amis des enfants. »

Présentation en avant-première du *Chant du Marin*.

15 janvier. — A l'Université cinématographique et radiophonique, conférence sur l'histoire de la cinématographie, par Georges Monca.

— Au Palace, présentation de *Son Homme*.

— A l'Impérial-Pathé, première représentation du *Marchand de sable*.

— Au théâtre Édouard-VII, première de *Cisco Kid*.

16 janvier. — Au club du Faubourg, le metteur en scène Roger Lion parle sur « Cinéma et Politique ».

18 janvier. — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Dracula*.

19 janvier. — Au Rialto, présentation du *Géant Rouge*, suivi d'un dîner amical.

— Au Studio Pathé-Natan, présentation privée des *Frères Karamazoff*.

— Au Palais-Rochecouart, présentation de *Résurrection*.

— A la salle Iéna, soirée de gala consacrée au cinéma américain, orga-

nisée par « l'Effort ». Projection de films en couleurs : *Le travail se fait tout seul*, *Amour d'Indienne*, *Pour l'Honneur* et *La Guerre américaine*, de D.-W. Griffith.

20 janvier. — Au Palais-Rochecouart, présentation d'*Ourang*.

— A la Sorbonne, présentation du film sur Saint-Cyr. Séance présidée par le Président de la République.

— A l'Empire, présentation de *Mardi-Gras* et de *Son Homme*.

— Au Studio de l'Étoile, première de *Revue de Vienne*.

23 janvier. — Au Studio Diamant, séance du Club de l'Écran sous la présidence de Claudie Lombard et de Constant Rémy.

25 janvier. — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Vacances et figuration*.

26 janvier. — Au Colisée, présentation du *Rosier de Madame Husson*.

27 janvier. — Au Moulin-Rouge, première des *Galeries Lévy et C^{ie}*.

28 janvier. — A la Cinémathèque de la Ville de Paris, assemblée générale de « Cinédocument ». Projection de *Chez les mangeurs d'hommes*.

— Au Palais-Rochecouart, présentation de *La Bande à Boublou*.

29 janvier. — Aux Miracles, première représentation de *X-27*.



Vue d'ensemble des Studios Paramount de Saint-Maurice.

CE QUE SERA LA SAISON 1932 AUX STUDIOS DE SAINT-MAURICE

L'ACTIVITÉ des Studios de Saint-Maurice, un moment ralentie durant le mois de janvier, va reprendre incessamment.

Parmi les films de la production Paramount 1932, il en est neuf dont le montage est achevé et qui commenceront bientôt leur carrière à l'écran.

Nous avons déjà parlé, ici même, de ces productions. Rappelons-en aujourd'hui simplement les titres : *La Couturière de Lunéville*, par Harry Lachman ; *La Nuit à l'hôtel*, par Léo Mittler ; *Camp volant*, par Max Reichmann ; *Avec l'assurance*, par Saint-Granier ; *Tu seras duchesse*, par René Guissart ; *Côte d'Azur*, par Roger Capellani ; *Les As du Turf*, par Serge de Poligny ; *Les Nuits de Port-Saïd*, par Léo Mittler.

Enfin, une opérette de Willemetz, mise en scène par Louis Mercanton, musique de Moretti : *Il est charmant*.

Trois autres grandes comédies sont, à l'heure actuelle, entièrement réalisées. Nous voulons parler de *Coiffeur pour dames*, que René Guissart a mis en scène. Dans ce film, nous verrons Fernand Gravey, Mona Goya, Georges Mauloy, Irène Brillant (de la Comédie-Française).

Karel Anton a mis sur pied *Monsieur Albert* avec Noël

Noël, Betty Stockfeld, Baron fils, Edwige Feuillère (de la Comédie-Française), Vera Baranowskaïa.

Miche, enfin, a pour heureux réalisateur Jean de Marguenat, qui a dirigé avec maîtrise Suzy Vernon, Robert Burnier, Marguerite Moreno, Edith Méra et Dranam.

En plus de ces trois œuvres complètement terminées, dont les initiés disent le plus grand bien et dont la technique et la photographie touchent, dit-on, à la perfection, on nous annonce encore deux films, inspirés de deux romans de Pierre Frondaie : *Béatrice devant le désir*, dont le découpage cinématographique est prêt, où l'on verra probablement Victor Francen et la jolie Raymonde Allain, et *Iris perdue et retrouvée*, en vue duquel des pourparlers sont actuellement en cours.

On prépare également une comédie d'Yves Mirande, spécialement écrite pour le cinéma et intitulée : *La Perle*, « blague » énorme où l'auteur d'*Un homme en habit*, de *Tu seras duchesse* et de tant d'autres comédies, a prodigué sa verve. L'un des principaux rôles féminins de ce film, qui sera mis en scène par René Guissart, collaborateur habituel d'Yves Mirande au studio, sera tenu par Alice



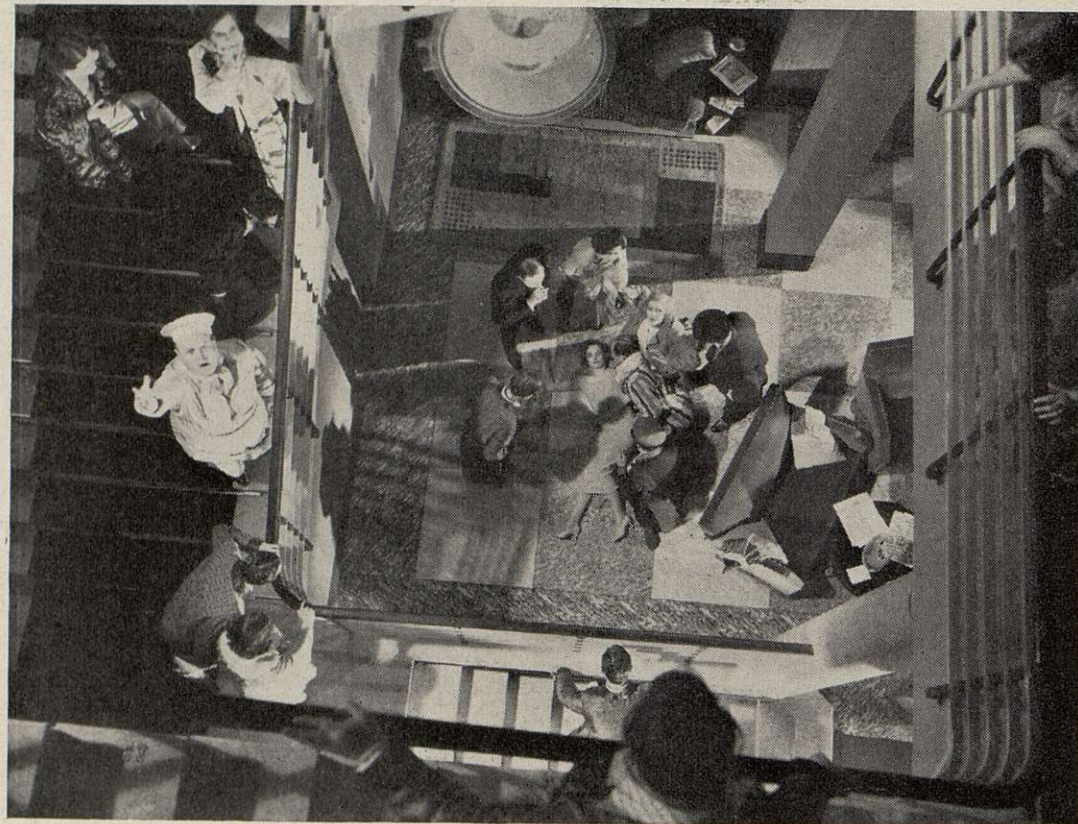
M. David Souhami, administrateur-délégué de la S. A. F. des films Paramount.

Dufrène. *Cognasse* (titre provisoire), de Rip, avec Tramel et Thérèse Dorny en tête de distribution, ce qui est tout dire. *La belle Marinière*, de Marcel Achard, à qui nous devons déjà, on le sait, deux productions remarquables — et remarquées : *Jean de la lune* et *Mistigri*. Une comédie inédite de Saint-Granier, écrite spécialement pour l'écran par le populaire auteur-acteur, ainsi qu'une nouvelle opérette d'Albert Willemetz, avec Meg Lemonnier et Henry Garat comme premiers rôles, qui constituera,

Alfred Savoir. Et déjà l'on prononce, à propos de ce film, le nom de l'artiste moscovite : Olga Tschékowa. Ce film sera mis en scène par Karel Anton.

Enfin, une nouvelle œuvre de Marcel Pagnol sera réalisée aux Studios Paramount : *Topaze*, où l'on verra Fernand Gravey, — qui caressait ce rêve depuis longtemps, — dans le rôle désormais célèbre du « pion » arriviste. On parle aussi de *Fanny*, avec Orane Demazis. Mais rien d'officiel encore.

On le voit, un programme très ample et très



Une très curieuse photographie de « La Nuit à l'hôtel ».

sans nul doute, un heureux pendant d'*Il est charmant*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Paramount s'est assuré, d'autre part, les droits cinématographiques du fameux roman de J. Kessel : *Le coup de grâce*.

On va porter à l'écran *Anna Karénine*, dont il n'existait jusqu'à ce jour qu'une version muette, d'après l'œuvre immortelle de Tolstoï, adaptée par

divers, qui fait largement appel aux jeunes talents de notre pays.

Paramount s'est donné pour loi de combattre la crise de la façon la meilleure : en travaillant, en faisant travailler. Nous pouvons attendre, de tant d'efforts conjugués, des œuvres d'un intérêt jamais démenti et d'une belle puissance artistique.

JEAN DE MIRBEL.

LA MODE FÉMININE

Et déjà l'on parle de printemps... On n'en parle pas encore ouvertement comme d'un fait acquis... mais on prépare sa venue, on chuchote à son approche... Les couturiers dévoilent pour nous leurs secrets; c'est à eux, plus encore peut-être qu'à la nature, que nous devons cette impression de renouveau et cette sensation heureuse que nous éprouvons tous à l'approche d'un événement attendu, désiré. Bonhomme hiver s'en va à tout petits pas, emportant nos lourdes pelisses, nos bonnets de fourrure, nos guêtres douillettes et nos gants fourrés. Le chevalier printemps le remplace, apportant fleurs, robes légères, manteaux printaniers, et toutes les fantaisies imprévues qui font le charme du printemps. Le carnaval se fait entendre, ce ne sont plus les réjouissances d'autrefois. Cependant le mardi gras, la mi-carême, sont encore prétexte à des fêtes, des réunions, des danses, et surtout prétexte à la coquetterie.

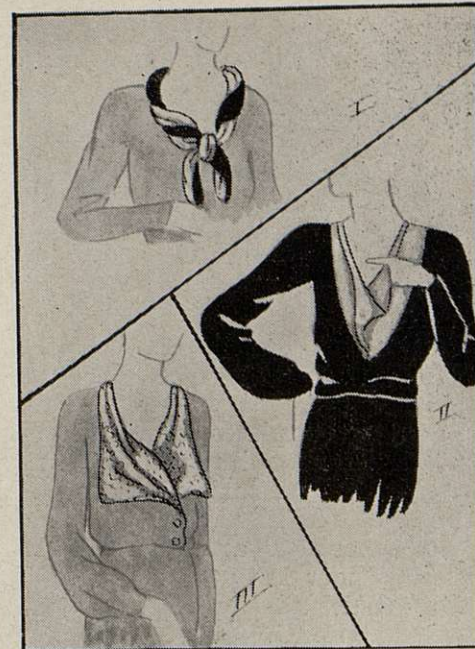
Comment résister au plaisir d'incarner un personnage illustre... une figure d'autrefois, ou de créer tout d'imagination un être bizarre, ni homme, ni chose, qui laisse libre cours à notre amour de l'irréel, du fantastique?...

Il semble parfois qu'en changeant de vêtement on va changer d'âme. Et quoi de plus séduisant ! Il est si monotone de se retrouver toujours semblable à soi-même. Cette année, l'évocation des pièces en vogue, des bouquins nouvellement parus, les souvenirs de l'Exposition coloniale seront les thèmes favoris des bals costumés. La mode, plus sage, ne semble pas vouloir se transformer sensiblement sur la saison dernière.

C'est la crise, et, contrairement à ce qu'en pensent les maris grincheux, les couturiers, ces anges gardiens modernes, ne veulent pas nous inciter à d'excessives dépenses. La ligne pour les robes, les manteaux, les ensembles, reste la même, seul le détail, le tissu, le coloris, apportent quelques variations.

Toujours des découpes, des hanches plates, et jupes élargies. Les corsages demeurent d'une simplicité monacale. Les décolletés s'agrémentent de quelques fantaisies, et ce sont ces riens qui créent la nouveauté. Une torsade de voile de soie de deux tons vifs suffira à égayer une sombre robe de drap ou de sinellic. Sur du velours noir, un plastron drapé de lamé ou de broché dans une nuance adoucie de vert et argent sera extrêmement chic.

Les vieilles dentelles réapparaissent et composent d'exquises blouses ou des garnitures d'un goût délicat. Sur les robes, galons et petits volants donnent une note de féminité, qui semblait vouloir disparaître au temps des modes à la « garçonne ». Heureusement



I. Torsade de crêpe Georgette beige et marron sur une blouse beige. — II. Encolure drapée de lamé gris-argent. — III. Revers de dentelle ocre.



Robe marocain vieux bleu; bas de jupe, manches, encolure, petits volants gaufrés.

ce fut une fausse alerte et, retrouvant rubans et fanfreluches, les femmes ont retrouvé et leur raison d'être et leur grâce.

Parmi les détails nouveaux, nous citerons, pour la mi-saison, cette époque intermédiaire qui n'est plus tout à fait l'hiver, mais n'est pas encore le printemps, les gilets de fourrure assortis aux manchettes et dont un rappel se retrouve sur la petite toque écossaise, si seyante aux jeunes visages. Pour éclaircir une robe sombre, le collier de métal, formé de mille paillettes et s'enroulant autour du cou comme un souple serpent, ne laissera pas insensibles les filles d'Ève, peut-être en souvenir de la pomme ?

Des gants longs de dentelle, de soie ou de peau ajourée ou richement brodés, accompagnent toujours les robes du soir, à moins qu'un petit vêtement omnibus, ainsi nommé car il peut être utilisé en de nombreuses circonstances, ne vienne déjà voiler la nudité des bras et des épaules.

Les pous, chers à nos grand-mères, font aussi une tentative, mais notre bon goût leur préférera sûrement ces grands nœuds aux pans flottants, légers et gracieux, qui nous peuvent donner l'illusion d'avoir des ailes.

MARTHE RICHARDOT.

L'Exploitation Moderne

LE PALACE-ITALIE

Le *Palace-Italie* est une belle salle moderne de 1.800 places, ouverte depuis décembre au centre d'un des quartiers les plus vivants de la rive gauche, sous la direction de M. Yvart. Il a été conçu et réalisé par M. G. Houdin, architecte, en collaboration avec son fils Robert Houdin, assisté pour la direction des travaux de M. G. Nachbaur, architecte.

Le *Palace-Italie* nous offre une solution du problème particulièrement difficile que constituent la réalisation et l'exploitation d'une grande salle de quartier. Les grandesses du boulevard jouissent de conditions exceptionnelles : programmes d'exclusivité ou de lancement, densité de la foule, luxe de prestige

des grandes firmes de production ; cela permet des prix de location qu'on ne saurait envisager dans une salle de quartier. Ici, au contraire, il faut éliminer tout luxe superflu pour réaliser des prix modérés, mais cela sans préjudice pour le confort du spectateur, ni pour l'acoustique de la salle, ni pour la qualité de la projection sonore.

Le *Palace-Italie* est donc caractérisé par une recherche de simplicité dans l'architecture et la décoration. Mais l'architecte a su faire de cette nécessité une qualité de sa réalisation.

La façade, aménagée dans un immeuble préexistant derrière lequel la salle est édifiée, ne porte pas trace de cette transformation difficile. Pourtant nul recours aux escamotages décoratifs auxquels, sous prétexte de faire une façade, on confie parfois la mission trompeuse d'habiller l'architecture.

De larges ouvertures vitrées, sur la hauteur du rez-de-chaussée et du premier étage, éclairent l'en-

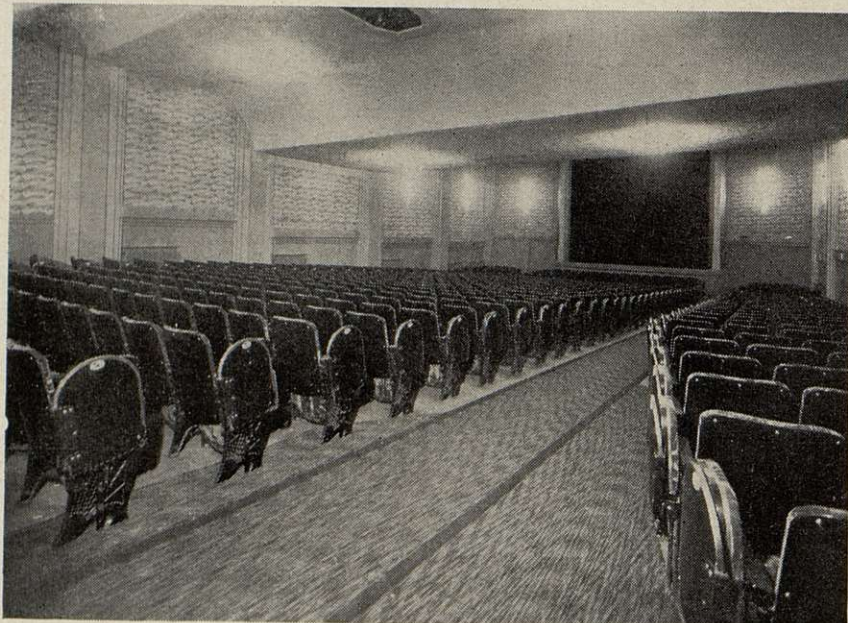
semble du hall. Le nom de la salle et le programme s'inscrivent en lettres lumineuses sous la marquise, dont le mouvement est souligné par des tubes lumineux rouges. S'appuyant sur la marquise, une haute enseigne verticale, également en tubes lumineux, signale au loin la grande salle du quartier.

Le hall clair et spacieux donne de la rue une bonne impression de gaieté avenante. Distribution bien ordonnée des guichets et services, accès de plain-pied à l'orchestre, larges escaliers du balcon. Une peinture murale jaune-soufre clair, que fait chanter le ton ténébreux des portes de l'orchestre. L'éclairage électrique complète l'ensemble de la façon la plus heureuse, car on a fait appel au spécialiste

du luminaire moderne : Maxonade, dont nous reparlerons plus loin.

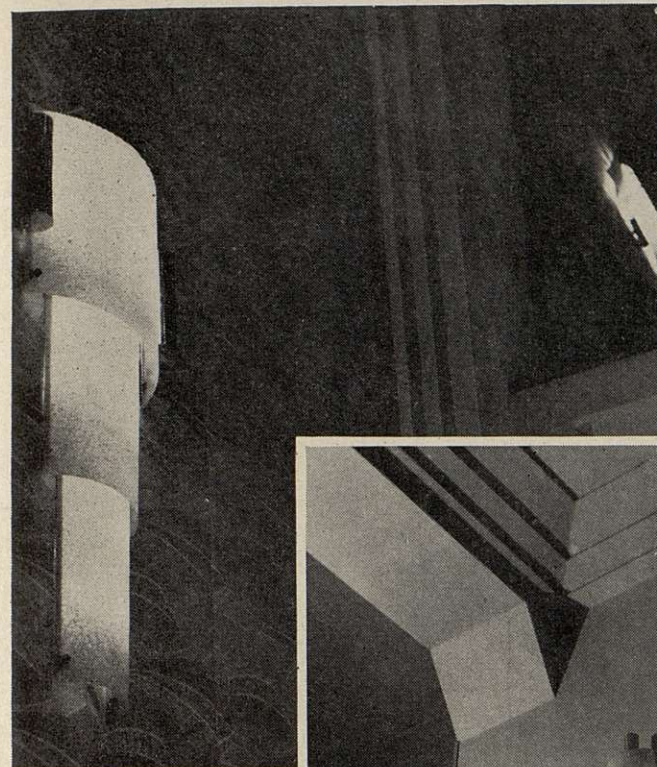
La salle, qui mesure 35 mètres sur 16, présente un bel ensemble, bien équilibré. Elle a été l'objet d'une étude approfondie au point de vue acoustique : une judicieuse répartition des volumes et de l'aménagement a permis à la construction de se suffire à elle-même, avec l'emploi de matériaux courants seulement. Le gros œuvre est constitué par une charpente de fer et des murs en brique. Un panneautage à redans et un revêtement de plâtre moucheté donnent aux parois de la salle une surface à ressauts et granuleuse, dont le rôle est essentiel pour éviter le réfléchissement des ondes sonores.

L'emploi d'une peinture spéciale pour plâtres frais — trois ou quatre jours de délai suffisent — a permis de terminer l'exécution de la salle avec une rapidité exceptionnelle, sans préjudice d'une parfaite réussite de la décoration picturale. Celle-ci a été exé-



Vue d'ensemble de l'orchestre, sous le balcon.

(Photo Schall.)



(Photo Schall.)

Luminaire Maxonade. En haut, une grande applique dans la salle. Au milieu et en bas : appliques du hall, deux motifs différents composés avec les mêmes éléments.

cutée par l'entreprise Rigolot Frères (1), dans une gamme claire qui égale l'architecture. Au-dessus du soubassement gris, des pilastres roses, à chanfreins argent, rythment les panneaux de tenture gris beige des murs latéraux ; la voûte du plafond, modulée en trois grandes ondes, est d'un ton or blond.

L'installation électrique générale a été confiée à M. Denoix (2), ingénieur E. S. M., qui a étudié ce programme d'une façon remarquable, avec un grand souci d'économie. Il atteint véritablement le minimum de consommation pour un établissement de cette importance, — à peine 50 ampères-heure, — tout en assurant par une répartition judicieuse de l'éclairage une parfaite mise en valeur de l'architecture et une luminosité très agréable pour les spectateurs. Voilà un résultat qui mérite d'être signalé tout particulièrement à l'attention des exploitants.

(1) Entreprise générale de Peinture Rigolot Frères, 22, rue de l'Odéon, Paris.

(2) Établissements Denoix et C^{ie}, 23, rue du Cherche-Midi, Paris.

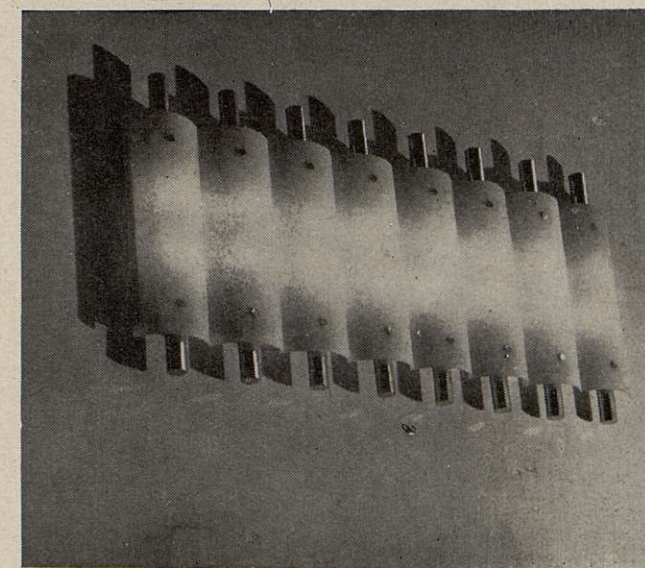
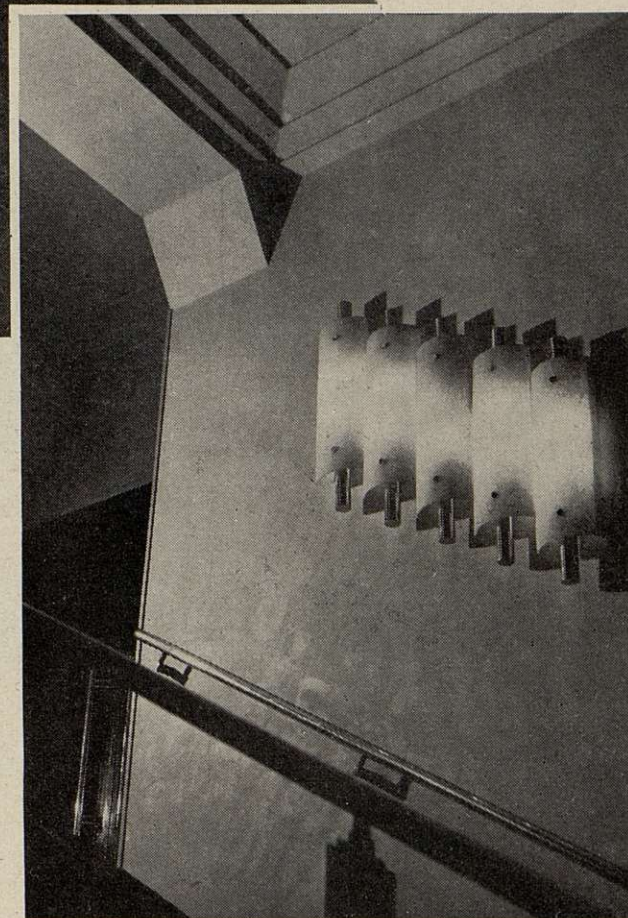
Mais, pour expliquer ce résultat, il faut dire aussi que le luminaire du *Palace-Italie* est réalisé par le maître verrier Maxonade. A côté de ses qualités décoratives, reconnues depuis longtemps par les décorateurs modernes de l'appartement, l'éclairage électrique réalisé par Maxonade présente un intérêt très net d'économie. Cet éclairage semi-indirect diffusé permet d'utiliser au maximum la source lumineuse et évite les excès de consommation des procédés exclusivement indirects.

Appliques et plafonniers sont constitués par des combinaisons de gorges de verre translucide, dont les éléments géométriques s'ordonnent en motifs variés, contribuant de façon très heureuse à la décoration de la salle comme à celle du hall.

Une distinction sobre marque le style de ce décorateur moderne de l'éclairage. Ses créations sont caractérisées par de belles formes pures, que ce magicien du verre enrichit de rares qualités de matière.

Maxonade ne se contente pas de façonner le verre selon les formes qu'il crée, et les simples verres dépolis ne sauraient fournir des modulations suffisantes à ses thèmes lumineux. Il fabrique lui-même des verres émaillés dont il varie les transparences et les colorations selon l'effet cherché. Les oxydes métalliques colorants, fondus au four, modulent des couvertes rares : satinées, floconneuses, givrées ou irisées, qui diffusent la lumière ainsi que les reflets de neige au soleil, ou des transparences nacrées de pétales de fleurs.

Les modèles de Maxonade sont entièrement exécutés



dans ses ateliers, qui comprennent aussi la fabrication des montures en cuivre chromé dont la création ingénieuse complète encore les mérites du verrier.

Le confort du spectateur a des exigences auxquelles on ne peut rien retrancher. Nous retrouvons au *Palace-Italie* les bons fauteuils moelleux, silencieux aussi, des Établissements R. Gallay, dont le velours rouge enrichit l'harmonie de la salle. L'orchestre comprend 1.250 fauteuils et le balcon 550.

L'éloge des fauteuils Gallay n'est plus à faire. Disons seulement que les Établissements R. Gallay totalisent à ce jour 317.430 fauteuils installés.

**

Le chauffage à vapeur du *Palace-Italie* est alimenté par une chaufferie Minne au mazout. C'est le procédé de chauffage qui convient à l'exploitation des salles de spectacle, car il permet de régler la température avec toute la précision et la souplesse désirables.

M. André Minne, ingénieur E. C. P., a créé la première maison française spécialisée dans la technique du chauffage au mazout. Il a réalisé en 1911 les premières applications de brûleurs à huile de houille, concernant d'abord les chaudières et fours industriels.

Le brûleur Minne actuel, résultat d'une longue expérience, assure par son démarrage instantané une mise en train immédiate du chauffage. Question

essentielle, ce brûleur est de conduite facile ; il fonctionne pratiquement sans surveillance. Son réglage automatique est du système par « plus ou moins » et non par « tout ou rien ».

Le dégagement de la salle sur plusieurs côtés a permis d'assurer dans les combles du *Palace-Italie* une circulation d'air intense qui assure, au moyen de gaines, le renouvellement continu de l'air de la salle, concurremment avec le chauffage.

L'équipement de la cabine se compose de deux appareils de projection Simplex, dont nous avons déjà dit précédemment la projection parfaite. Les lanternes de projection, d'un modèle tout récent, utilisent un courant

de 40 ampères. Le film est efficacement protégé contre les dangers d'incendie par un obturateur-ventilateur spécial, qui réalise en même temps une augmentation de luminosité appréciable.

L'équipement sonore est constitué par la cellule R. C. A. Phonophone. Paroles et musique sont reproduites avec la plus grande richesse de timbre et donnent l'illusion de la vie.

L'installation électrique de la cabine de projection a été réalisée entièrement par les services techniques de Brockliss et C^{ie}. Selon les règlements récents de la Préfecture de police, toute l'installation est sous tubes d'acier, atteignant ainsi au maximum de sécurité.

HENRI PACQUET.

INFORMATIONS DIVERSES

— *Cinéac* : Sur toute la hauteur de l'immeuble, on termine l'exécution d'une belle façade lumineuse. Mais la foule n'a pas attendu cela pour prendre le chemin de *Cinéac* ; les séances du matin, établies depuis quelques jours, confirment le succès de ce spectacle d'actualité.

— *Le Courcelles-Palace* : Inauguré le 8 janvier, salle de 500 places. Luxueuse installation dans le style de la Renaissance italienne.

— *Le Chézy de Neuilly* : Belle salle de style moderne aménagée par l'architecte Siclis. Direction Bastide.

— *Le Palais Croix-Nivert* (XV^e arrondissement) : Inauguré fin décembre. Salle moderne de 1.200 places.

— *Cinéma Bonaparte* : 400 places, place St-Sulpice.

— En cours d'installation : *Le Reuilly-Palace*,

grande salle moderne, et *L'Agora*, boulevard de Clichy, nouvelle formule d'exploitation cinéma-café.

— La Sûreté Générale a fixé au 1^{er} janvier 1933 la substitution des films ininflammables aux films celluloid pour toutes les projections cinématographiques publiques, avec obligation d'effectuer le tirage sur films « non-flam » à partir du 1^{er} octobre 1932.

Une lettre de Kodak-Pathé adressée au président de la Chambre syndicale française de la Cinématographie nous apprend que les recherches techniques « n'ont pas donné, jusqu'à ce jour, les résultats espérés », et que « la qualité du support acétate n'a pas encore été jugée suffisante ».

La décision prise par la Sûreté générale semble pour le moins prématurée.

H. P.

LES FILMS DU MOIS

Ourang. — **Le Marchand de sable.** — **Les Frères Karamazoff.** — **La Tragédie de la mine.** — **Sous les verrous.** — **Ronny.** — **Tumultes.** — **Le Rosier de Madame Husson.** — **X-27.** — **Le Lieutenant souriant.** — **Résurrection.** — **Son Homme.**

OURANG

Réalisation de GEORGE MELFORD.
Interprété par ROSE HOBART, CHARLES BICKFORD.

C'est un curieux film, mélange de documentaire et de pur roman, avec la partie documentaire infiniment supérieure à la partie romancée. Des jungles, des palais étranges, des serpents, des tigres, des jaguars, des crocodiles. Et parmi tout cela, une blanche belle comme le jour, un docteur ivrogne et courageux, un prince indien qui a la cruauté et la séduction d'Antinéa.

L'histoire ? Une jeune femme veut rejoindre à Bornéo, en pleine jungle, son mari (le docteur), qui a fui, la croyant coupable de trahison. Elle arrive au palais, où le prince traditionnellement enjôleur et cruel a recueilli ledit docteur et joue avec lui aux échecs. Le charme de la jeune femme fait grosse impression sur le potentat indien, et il entend la conquérir. L'instinct de possession du mari, alors, se réveille ; il essaye de fuir avec la captive. Mais ils sont trahis, capturés. Et le docteur est condamné à être livré vivant aux crocodiles sacrés.

Pour le sauver, sa femme accepte un rendez-vous avec le prince et blesse d'un coup de revolver le maharajah entreprenant.

A ce moment, *deus ex machina*, le volcan proche se réveille, engloutit le palais. Et seuls les deux blancs peuvent fuir.

La belle Rose Hobart, le tourmenté Charles Bickford jouent avec adresse ce mélo, où il y a quelques « clous » vraiment sensationnels : un python se glissant sur le corps des rameurs endormis, le combat d'un jaguar et d'un indigène, et surtout la disparition d'un homme livré vivant aux crocodiles, scène atroce, où le truquage (espérons qu'il y a un truquage, mais ce n'est point très sûr) demeure inexpliqué.

Un film qui convient aux amateurs d'émotions fortes, mais où des scènes un peu puériles gâtent ce qui eût pu être une étonnante production.

LE MARCHAND DE SABLE

Réalisation d'ANDRÉ HUGON.
Interprété par JEAN TOULOUT, KAÏSSA ROBBA, MIHALESKO, JEAN WORMS, JEAN HEUZÉ.

Un Russe étrange, Warnesquine,

s'est établi à Ghardaïa, au bord du Sahara. Depuis ce temps, des choses mystérieuses se passent à Ghardaïa. Des hommes, des officiers français meurent. On envoie le lieutenant Varnière sur les lieux.

Varnière fait la connaissance de



Fritz Kortner, le très émouvant Dimitri des « Frères Karamazoff ».

Mme Warnesquine, l'aime et, peu à peu, est amené à conclure que tous les officiers disparus étaient amoureux de la femme de Warnesquine, que ce dernier les attirait dans un guet-apens et les faisait assassiner.

Mme Warnesquine est brune ; d'autres l'ont vue blonde, d'autres châtain.

En réalité, il n'y a pas une femme, une Mme Warnesquine, à Ghardaïa ; il y en a trois, trois belles sœurs dont Warnesquine est également amoureux et qu'il terrorise.

Finalement, Varnière, prisonnier du Russe, est délivré par une des Mmes Warnesquine, qui fuit avec lui, tandis que le Slave, qui les poursuit, est abattu par son propre domestique.

Un film tourné sur les lieux mêmes et d'une puissance d'évocation qui, souvent, fera frissonner.

Jean Toulout est Warnesquine, le Russe terrible, qui, fuyant on ne sait quel dramatique destin, est venu s'établir aux portes du désert, et que l'on a surnommé « le Marchand de sable ». Dans ce rôle puissant, Jean Toulout, cela se conçoit, est merveilleusement

à l'aise. Il élargit son personnage et en fait un véritable démon du mal. Une création d'envergure, à l'actif de ce sincère artiste.

Kaïssa Robba, devenue pour la circonstance une Russe (ce qui surprend un peu dans un film du Sahara où elle eût pu incarner de façon naturellement criante une fille du bled), est très belle. Et son jeu est plein d'émotion, de finesse et de ce beau « ralenti », félin, qui sied aux femmes du plein Sud ou du plein Nord.

Signalons l'interprétation de Jean Worms, qui a donné du relief au rôle du commandant Saint-Hélér et l'a paré comme de « philosophie coloniale », tout à fait juste.

Enfin Jean Heuzé a brillamment incarné le lieutenant Varnière, chargé de mission parmi les « hommes bleus », et presque victime de son amour.

Les paysages sont splendides et incitent au voyage.

LES FRÈRES KARMAZOFF

Réalisation d'OZEP.

Interprété par FRITZ KORTNER, ANNA STENN, FRITZ RASP, AIMÉ CLARIOND

Tiré de l'œuvre célèbre de Dostoïevsky, ce film puissant, plein de qualités et de poésie, d'un réalisme jamais vulgaire, nous a fort intéressé et plaira davantage encore à toute cette partie du public que n'effraient point les audaces des « chercheurs ».

Elle n'est, comme nous l'expliqua M. Gallo en présentant le metteur en scène Ozep, qu'une part, une branche du roman. Mais, telle quelle, elle se suffit à elle-même.

Dimitri Karamazoff, lieutenant russe, vient demander de l'argent à son père pour épouser Katia, qu'il aime. Mais, comme le lui apprend son frère Ivan, le père Karamazoff veut, lui, à son âge, épouser une « fille perdue » de dix-neuf ans. Dimitri fait la connaissance de cette Grouschenka. Elle l'envoûte ; les voilà amants...

Lutte, à coups d'argent et de menaces, entre le fils et le père, pour avoir Grouschenka. Un valet, un épileptique, Smerdjakoff, sert d'intermédiaire.

Un soir, le vieux Karamazoff attend la fille. Dimitri l'a su. Il s'embusque sous la fenêtre... Le vieux gît peu après dans une mare de sang. Et de même Grégori, un domestique,

qui a poursuivi Dimitri, s'écroule à son tour sous ses coups.

Accablé, Dimitri, les mains rouges, va retrouver Grouschenka à Morskoï, où elle se trouvait avec un ancien amant. Dimitri chasse l'autre et passe la nuit dans l'orgie. A l'aube, on l'arrête pour parricide. (Grégori n'était que peu blessé.)

Il passe aux assises ; il affirme être



Anna Stenn, belle et sensible Grouschenka des « Frères Karamazoff ».

innocent du meurtre. Mais tout l'accable, en dépit des efforts de son frère Ivan, qui cherche à le sauver ; Smerdjakoff, qui est le véritable criminel et qui allait avouer, se pend. Et Dimitri part pour la Sibérie : dix ans de travaux forcés. Sa Grouschenka, enfin domptée et régénérée, l'y suivra.

Sur ce thème hardi, souvent cruel, Ozep a bâti une œuvre puissante, très slave d'accents, où des chœurs magnifiques et sauvages se font entendre. Les visions se succèdent, choisies avec art, avec goût, avec force.

Fritz Kortner, dans le rôle de Dimitri, est d'une rare puissance. Il donne une impression d'entêtement, de brutalité et en même temps de sensibilité qui est d'un grand artiste. Anna Stenn est à merveille la poupée sans cœur, qui se rit des adorations des hommes, se bat avec eux, et écrase ses lèvres sur les leurs. Smerdjakoff, enfin, incarné par Fritz Rasp, est hallucinant. On n'oublie pas son visage.

Beaux décors naturels, mise en scène soignée, fastueuse parfois, musique originale de Rathaus. Ce film est animé d'un grand souffle ; on y sent une âme inquiète et vivante.

LA TRAGÉDIE DE LA MINE

Réalisation de W. PABST.

L'importance du film et l'abondance des matières nous obligent à reporter au numéro suivant de *Ciné-Magazine* l'analyse totale et détaillée de cette œuvre maîtresse, dont nos lecteurs

trouveront par ailleurs des photographies.

La *Tragédie de la mine*, réalisation humaine et puissante entre toutes, mérite une attention particulière.

SOUS LES VEROUS

Interprété par LAUREL et HARDY.

C'est un grand film, en ce sens qu'il est français, un français évidemment teinté d'accents, mais sans « dubbing », et aussi parce que nulle création de Laurel et Hardy — inénarrable tandem — n'est indifférente.

Les « gags » sont légion dans cette histoire sans queue ni tête, où l'on trouve de tout, mais surtout, mais toujours de l'humour. Rappels d'*Hallelujah*, de *Big House*, de *Feu mon oncle*... mais aussi tant et tant de trouvailles personnelles, de miracles du grotesque, que l'on en sort un peu ahuri sans doute, mais évidemment charmé. Un film pour jours de cafard.

RONNY

Réalisation de REINHOLD SCHUNZEL.

Interprété par KATE DE NAGY, MARC DANTZER, CHARLES FALLOT, LUCIEN BAROIX.

Ronny est une jeune fille qui dessine des costumes de théâtre, et plus spécialement d'opérette. Elle doit accompagner, au royaume de Pérusa, un stock de costumes exécutés pour une féerie, dont la musique a été écrite par le jeune roi. Naturellement, l'artiste prévue ne fait pas le déplacement, et Ronny, qui la remplace au pied levé, a un véritable triomphe. Le roi, sur ce, veut en faire sa favorite. Indignée, elle se sauve ; mais ce charmant séducteur la rattrape, la ramène. Rideau.

Le sujet, on le voit, est assez mince. Mais quel prétexte à des chants, à des danses ! Dans ce pays de féerie qu'est Pérusa, tout le monde lève la jambe avec entrain, des soldats de la cour au ministre de la Guerre, en passant par le chef de gare. Il doit faire bon à Pérusa !

Kate de Nagy est la grande, presque l'unique vedette de ce spectacle, monté avec un soin extrême et une richesse de décors qui surprennent et ravissent en même temps. Nous nageons en plein miracle. Mais c'est fait si exquisément, avec tant de légèreté, de grâce, de souci d'irréel, que l'on se sent rapidement conquis.

Kate de Nagy, très jolie, évoluant avec art parmi des escaliers et des statues, a beaucoup d'aisance pour chanter. Et son accent est loin d'être désagréable ; il contribue à placer Pérusa à sa place, en pleine folie fantastique et séduisante.

Kate de Nagy porte avec la même allégresse jeune un costume de midinette, un tailleur de voyage, puis des robes qui sont un vrai printemps. Elle descend un escalier comme Mistinguett avant la guerre, dix-huit mètres de traîne sombre derrière elle. Nos yeux, nos oreilles en sont comblés.

Marc Dantzer, jeune roi que ne tourmente guère l'étiquette, a une

légèreté de cabri et des traits agréables. Il est heureux de vivre et de trôner ; on a l'impression que, dans son pays, nul n'engendre la mélancolie, et qu'il n'y a pas de mendiants au coin des portes. S'il n'est pas plus difficile d'être roi...

Charles Fallot et Lucien Baroux, dans des rôles de composition, sont parfaits l'un et l'autre. Car, au fond, Ronny est fait bien plus de spectacle et de gaieté que de toute autre chose. Le spectacle nous vient des jeunes filles en fleur, des décors, des danses et des chants ; la gaieté nous est dispensée par tous les interprètes, du premier au dernier, enclins à bien faire et nullement rebelles au sourire.

TUMULTES

Réalisation de ROBERT SIODMARK.

Interprété par CHARLES BOYER, FLORELLE, ROBERT ARNOUX, THOMY BOURDELLE, MARCEL VALLÉE et ARMAND BERNARD.

C'est une histoire de gangsters, de gangsters berlinois. Il y a là, évidemment, quelques rappels des *Nuits de Chicago*, de *Club 73*, voire de *Little Caesar*. Mais c'est supérieurement joué. Et c'est humain d'un bout à l'autre, humain à en être parfois bouleversant.

Ralph, un cambrioleur, sort de prison. Il retrouve Ania, sa compagne. Mais Ania, pendant l'absence de Ralph, « s'est mise » avec un photographe, Kouchevski. Ralph l'apprend, se bat avec Kouchevski, le tue.

Entre temps, Ralph a tiré de la



L'étonnante Florelle, partenaire de Charles Boyer dans « Tumultes ».

maison de correction un nommé Willy, fils d'un de ses amis, et l'a installé chez lui.

La police vient arrêter Ralph, à la suite du meurtre du photographe. Il se cache. Mais Ania, amoureuse de Willy, le dénonce.

Ralph, arrêté, condamné à six ans de prison, se sauve, va chez lui, trouve

les deux amants. Bataille. Willy est assommé par Ralph. La police accourt, se saisit une fois encore de Ralph, tandis que la cruelle, l'inconsciente Ania relève le vaincu et le fait remonter chez elle.

Charles Boyer, dans le rôle du jeune bandit, se montre éblouissant de naturel et de force. Sa voix magnifique fait merveille. Il est simple, il est juste. Puis, son physique même le sert. Un charme puissant et dur émane de sa personne. Il pourrait être le jeune premier sportif, le millionnaire cocaïnomane ou le bandit. C'est un splendide artiste.

Florelle, elle aussi, a un rôle en or. Elle s'y montre « vamp » à la nouvelle manière : la femme sans loi qui ne peut pas voir le cou d'un mâle sans avoir envie de s'y pendre. Douce, désabusée, « irresponsable » surtout, elle fait vivre son personnage de façon intense. On souhaite sa déchéance finale, et le réalisateur nous l'a épargnée. Du coup, Ralph (Charles Boyer) remonte de cent coudées dans nos cœurs.

Robert Arnoux est moins bien partagé. Le caractère de son personnage, veule d'un bout à l'autre, incapable de résister à la séduction qui émane d'Ania (Florelle), n'est marqué, sauf en une seconde, par aucun de ces réveils puissants que l'on souhaiterait. Il ne se redresse pas assez. Ainsi l'a voulu le metteur en scène, qui faisait jouer les contrastes.

Thomy Bourdelle a campé une solide silhouette de photographe-bandit.

Armand Bernard a toujours cette silhouette qui fait rire, et, cette fois-ci, un bégaiement accentué, qui est, au parlant, d'un effet irrésistible. On ne le voit pas assez, lui non plus. Mais tout l'intérêt de *Tumultes* n'est-il pas dans l'éternel « choc d'âmes » des deux protagonistes ?

Clara Tambour joue adroitement un rôle de confidente de Florelle au métier mal défini. Elle est loin d'avoir la vigueur de sa complice ; mais le rôle qui lui est dévolu comporte assez peu d'effets marquants. Et à peine a-t-elle ouvert la bouche qu'elle est conviée, plus ou moins brutalement, à se taire.

Le reste de l'interprétation est d'une homogénéité absolue. Marcel Vallée, Lucien Callamand, Marcel André campent chacun des silhouettes très différentes, mais toutes réalisées avec soin, dans un désir de bien faire auquel on doit applaudir.

Tumultes plaira certainement à un très nombreux public. Le réalisme en est plus saisissant dans le texte que dans l'image, et c'est parfait ainsi.

La mise en scène, de Robert Siodmak, est d'une solidité sans fissure. Un beau, très beau film !

LE ROSIER DE MADAME HUSSON

Réalisation de BERNARD DESCHAMPS.

Interprété par FERNANDEL, FRANÇOISE ROZAY, COLETTE DARFEUIL, MARGUERITE PIERRY.

M. Bernard Deschamps, à qui l'on avait dû, jadis, une œuvre maîtresse,

X-27

Réalisation de VON STERNBERG

Interprété par MARLÈNE DIETRICH, VICTOR MAC LAGLEN, VON SEYFFERTITZ.

On a donné, dans *X-27*, à Marlène Dietrich, un rôle à sa taille. Une histoire émouvante et robuste, avec de l'espionnage, de la bataille, des conflits d'hommes et de cœurs... Nous tremblons pour *X-27*, pour *H-14*, et la menace du poteau d'exécution pèse à tout instant sur cette aventure d'un tragique constamment vrai.

Une prostituée, veuve d'un capitaine mort au front, devient espionne, sous le nom de *X-27*.



Victor Mac Laglen et Marlène Dietrich, les protagonistes de « X-27 ».

la fête la plus crapuleuse, et que sa vertu, si précieuse, finit par s'envoler... au grand désespoir de sa bienfaitrice.

Sur ce thème éminemment comique, longuement développé, d'ailleurs, pour les besoins du film, on a monté une œuvre cocasse, d'une fantaisie cascadeuse, qui mettra en joie, — c'est certain, — un public déterminé à s'amuser. La question n'était pas de réaliser un film d'art, mais de faire rire.

Le *Rosier de Madame Husson* connaîtra certainement une belle carrière et justifiera tous les espoirs qu'on a pu placer en lui.

Fernandel y est admirablement godiche ; Françoise Rozay, une Mme Husson à la majesté ironique et souveraine. Citons encore Colette Darfeuil, toujours si plaisamment blonde, et Marguerite Pierry.

Attestant la sûreté de sa technique et la sincérité de sa « vision-cinéma », Bernard Deschamps se doit de nous donner, à présent, une œuvre plus grave. Nous l'attendrons avec confiance.

X-27, c'est bien entendu Marlène. Elle commence par obliger au suicide le colonel Von Hindau, que l'on soupçonnait de trahison. Mais sa tâche est plus dure face au Russe *H-14* (Von Kranau), que... les mêmes desseins amènent dans le camp autrichien !

Finalement, *H-14* est capturé. Mais *X-27* s'est éprise de l'étranger, de l'ennemi en qui elle sent, malgré tout, une âme forte et belle et digne de la sienne. *X-27*, sous couleur de l'interroger, le laisse fuir. Naturellement elle paiera de sa vie sa trahison et sera fusillée. Ajoutons qu'elle mourra le sourire aux lèvres et sans rien regretter.

Un rôle en or, on le voit pour Marlène Dietrich. Elle y déploie à loisir ce talent étrange, fait de cruelle immobilité du visage, et cependant d'intensité de sentiment qui la classe au tout premier rang des « grandes aventurières » du cinéma.

Elle est, dans *X-27*, plus profonde et plus vraie que dans *Cœurs brûlés*, parce que le rôle s'y prête davantage, que la mort rôde et que, vraiment, il

Après le Concours

des

VEDETTES

EN

HERBE

dont nous publions

le résultat

dans ce

numéro,

Ciné-Magazine

organisera

pour vous,

dès son

prochain numéro,

un autre

GRAND
CONCOURS

?

y a là autre chose que le simple amour d'un homme : le conflit entre un devoir patriotique et une attirance aussi physique que morale. La guerre sert de toile de fond immense et douloureuse à ce drame de la conscience humaine.

Il faut noter, autour de la belle espionne, d'abord Kranau (Victor Mac Laglen), brute splendide et joyeuse, qui fait la guerre comme on se disputerait après boire et regarde la mort en face. Retenons aussi Varner Oland, si cauteleux dans le rôle du colonel traître, et qui sait jouer juste, c'est-à-dire de façon superbement antipathique !

Enfin Von Seyffertitz, chef du contre-espionnage, est lui aussi d'une vérité intense : maximum d'effet pour le minimum de gestes. La belle pléiade !

X-27 est un film qui séduira tous les publics et qui apporte un accent neuf, souvent déchirant, toujours attirant. Et l'on aime tant, a priori, les histoires d'espionnage !

LE LIEUTENANT SOURIAINT

Réalisation d'ERNST LUBITSCH.

Interprété par MAURICE CHEVALIER, CLAUDETTE COLBERT, MIRIAM HOPKINS.

Ce nouveau film du national « Maurice » est signé du nom célèbre d'Ernst Lubitsch. C'est *Rêve de Valse*, revu et corrigé : l'opérette viennoise d'avant guerre. Chevalier y est égal à lui-même, enjoué, plaisant, sympathique, et les thèmes d'Oscar Strauss, si avantageusement connus, nous offrent sans effort du vague à l'âme et des désirs d'évasion.

On n'emporte cependant pas, de cette œuvre, un souvenir extrêmement durable. Nul ne regrette sa bonne soirée ; mais, passé les portes de Paramount, nul n'a l'esprit obsédé comme d'une perfection. Pourquoi ? Sans doute parce que l'histoire est trop connue et parce qu'elle ne laisse pas de prise à l'inquiétude. Dès le début, on sent que cela s'arrangera pour le mieux... que Chevalier n'a rien à craindre du roi débonnaire, que Franz oublia, qu'Anna se fera belle à ravir. Enfin le dialogue, lui-même, manque parfois de clarté ou d'intérêt.

Ces quelques réserves formulées, je dois dire que voilà une œuvre des plus agréables, et qui a l'air de ravir des multitudes de Français pour qui l'uniforme est resté un panache, surtout lorsque cet uniforme s'avère d'une fantaisie indiscutée.

Chevalier est admirable en lieutenant autrichien. Et, pour sourire et pour plaire, dame ! il s'en charge. Chacune de ses mimiques atteste une aisance irrésistible. Et il détaille ses couplets, toujours, avec cette bonhomie gouailleuse qui lui a valu tant d'imitateurs et peut-être aussi d'envieux.

Il s'est tiré à merveille de ce rôle. Ce n'est pas mince éloge ! Entre la brune et la blonde, il eût pu se trouver quelque peu ennuyé, burlesque et pesant. Il a évité tous ces écueils. Rendons-en grâce au maître du rire.

Claudette Colbert a joué avec spon-

tanéité et entrain son rôle d'hirondelle viennoise. Elle a été vite amoureuse... vite consolée. C'est parfait ainsi. Que n'en est-il de même dans la vie !

Miriam Hopkins ? Le fait d'avoir été maquillée, un jour, par le président Hoover en personne lui valut-il l'honneur de ce grand rôle. Je ne le pense pas. Elle possède de plus solides qualités, et la plus irrésistible des « flappers » est surtout supérieure dans la fin du film, qui lui permet de faire preuve d'une grande gaité.

La mise en scène est soignée, appliquée même, par instants luxueuse. Signalons une très jolie scène : quand les « Hirondelles » accompagnent en sourdine la valse du lieutenant et de leur charmante « chef d'orchestre ». Le début de la confrontation des rivaux, avec l'échange de gifles puis l'échange des mouchoirs, est aussi du meilleur Lubitsch.

La musique est, comme de juste, très purement viennoise, mais jouée un peu à l'américaine, dans un rythme d'exécutants fiévreux.

RÉSURRECTION

Réalisation d'EDWIN CAREWE.

Interprété par LUPE VELEZ et JOHN BOLES.

Ce film, réalisé avec beaucoup de soin, de couleur et de vie, n'a qu'un défaut : son sujet. Vraiment le Tolstoï a beaucoup vieilli. Sa Russie tsariste, avec les fils de prince, les moujiks, l'exil en Sibérie, etc., comme tout cela, aujourd'hui, semble loin de nous ! Et comme il nous est difficile de nous passionner pour une histoire qui n'est plus de notre « axe social », surtout lorsque tant de beaux films russes authentiques nous rendent l'atmosphère exacte du pays des Soviets !

Cette réserve faite (qui sera aussi l'écueil du prochain *Anna Karénine*), on ne peut dire vraiment que du bien de cette production. L'histoire est assez simple. Un noble de haute famille, Dimitri, s'est amouraché de Katoucha, une pupille de ses tantes. La guerre éclate. Il va partir pour le front : la jeune fille devient sa maîtresse.

Sur le point d'être mère, Katoucha est mise à la porte par les tantes. L'enfant meurt ; l'amant guerroye ; Katoucha devient fille publique.

Les années passent. La prostituée est un jour traduite en jugement pour complicité d'assassinat. Dimitri est du jury ; il reconnaît dans la misérable son amie d'autrefois. Mais, malgré ses efforts, il ne pourra la sauver, l'arracher à ses juges.

C'est le baigné à vie, la déportation... Dimitri, conscient de sa faute, voudra suivre Katoucha jusqu'en Sibérie. Il obtient sa grâce du tsar. Mais « l'ange déchu » refuse son pardon et s'éloigne dans la neige, avec la cohorte misérable.

Félicitons d'abord le metteur en scène, Edwin Carewe, de nous avoir, à l'époque angoissée que nous vivons, donné de la guerre une idée aussi reconfortante. On ne voit qu'hommes

qui chantent, qu'officiers qui grattent de la guzla et boivent de la vodka, de belles filles à demi nues sur les genoux. Ceci s'appelle « aller au front ».

J'ai beau fouiller dans mes souvenirs personnels d'il y a quelque quinze ans, je n'ai guère souvenance de semblables ivresses à un pareil moment.

John Boles est un beau garçon, qui rappelle assez John Gilbert, surtout lorsqu'il porte sa petite moustache. Il est fort séduisant en blouse brodée et en officier de la garde. Après ? J'avoue ne pas l'avoir goûté « en civil ». O prestige de l'uniforme ! O gloire des bals masqués ! Son jeu est sobre, puissant. S'il ne parle pas toujours très juste, la faute en est au « dubbing ».

Lupe Velez, ardente fille du Mexique, ne doutait de rien en s'attaquant à pareil rôle, elle qui est aussi peu Slave que vous ou moi ! Il faut reconnaître qu'elle a fait preuve de talent dans cette double interprétation de la fraîche campagnarde, puis de la fille soumise alcoolique. Elle a su, très adroitement, se vieillir au moment opportun pour retrouver, sur la fin (régénérée par l'amour), ce beau charme qui nous séduit en elle. Cette création nous donne une idée de ses possibilités dramatiques. Elles sont évidentes.

Le reste de l'interprétation ? A sa place.

SON HOMME

Réalisation de J. GARNETT.

Interprété par PHILIPS HOLMES, RICARDO CORTÉZ, HELEN TWELWTREES, THELMA TODD.

Le beau film que voilà ! Et comme il est traité largement, dans un style alerte et puissant à la fois ! C'est du cinéma de qualité, où s'opposent au même instant les plans vastes et le souci du meilleur détail.

Histoire de bouge, comme tant d'histoires de bouge. Ce n'est pas original... et c'est empoignant quand même. Parce que les artistes sont exceptionnels, et Philips Holmes au-dessus de tous.

Frankie, une fille de cabaret, dans un port inconnu, est sous la domination de Johnny. Pour « son homme », elle « fait » les portefeuilles. Mais elle « fait » aussi les cœurs. Et entre tous celui du matelot Dan.

Dan veut arracher Frankie à ce métier et l'épouser. Elle se met à l'aimer, de son côté. Mais Johnny est là, qui, à quinze pas, d'un coup de son couteau lancé à la volée, vous cloue un homme au mur.

Pour sauver Dan, Frankie lui jouera devant Johnny la comédie classique : « J'ai voulu me moquer de toi ! Je n'aime personne ! Je suis et resterai une fille ! » Etc...

Dan part, désespéré. Mais, dans la rue, on lui dit la vérité. Il revient. Et c'est alors la plus émouvante et la plus terrible bataille que j'ai jamais vue sur un écran. Une vingtaine

d'hommes se cognant dessus avec une énergie et une bonne volonté magnifiques. Finalement Johnny meurt. Et Dan part avec sa conquête.

Ce sec résumé, je le répète, ne donne aucune idée du magnifique charme qu'est *Son homme*. D'abord, il y a Philips Holmes, qui est d'une beauté, d'une photogénie, d'une simplicité jamais en défaut. Ce rude cogneur, nimbé d'or par ses cheveux, a de quoi rendre amoureuses toutes les femmes du monde entier qui ne sacrifient pas aux « avantages » des bellâtres cosmétiques.

Philips Holmes est le type même, à mon avis, du jeune premier de cinéma tel qu'il doit être : mâle et doux. Un Gary Cooper... avec dix ans de moins.

Helen Twelwtrees qui joue le rôle de Frankie, l'ange déchu, est, elle aussi, parfaite. Séductrice, fascinante, blonde, elle a la candeur et le vice tour à tour sur le visage. Et son évolution, à mesure que l'amour s'empare davantage d'elle, est tracée avec une jolie gradation d'artiste sûre et adroite.

Ricardo Cortez, dans un rôle difficile de souteneur, est terrible comme il sied.

Enfin, notons deux amis de Dan, deux comiques aux mines inénarrables, qui animent de leurs « gags » ce film de classe où l'on ne saurait s'ennuyer une minute, ou regretter son après-midi.

C.-A. GONNET.



La Beauté du Visage

est assurée par la

NEIGE DES
CÉVENNES

Crème incomparable

dont le nom est à la fois
un symbole et une garantie.Grâce à sa préparation rigoureusement
scientifique, elle conserve au teint
une éblouissante pureté.Inoffensive, elle convient à tous les
épidermes même les plus susceptibles.

NOUVEAUX MODÈLES :

Le pot 5 fr. 75

Le tube-sac . . . 2 fr. 75

En vente partout et
Parfumerie NEIGE DES CÉVENNES
97, rue Anatole-France
LEVALLOIS-PERRET (Seine)

**40
MODÈLES
NOUVEAUX**

Tricots, sweaters, pull-overs, gants, chaussettes, cravates, écharpes, pour hommes, dames, enfants.

2-50

Le nouvel album de la "Pelote de Laine" N°14, et une collection d'échantillons vous seront adressés pour 2.50 par les **LAINES DU PETIT MOULIN**, 12, Rue Caffarelli, Paris (3^e).

" CINÉ-MAGAZINE "

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

AFRIQUE DU NORD

Le metteur en scène G.-W. Pabst a fait, récemment, un long séjour dans le Sud algérien et au Hoggar pour les prises de vues de la nouvelle version de *L'Atlantide*. Nous eûmes le plaisir de suivre la troupe dans ses déplacements, troupe qui réunissait, comme l'on sait : Brigitte Helm, Jean Angelo, Pierre Blanchard, Gustave Diessel, M^{me} Tela Tchah, Georges Tourel, Klingenberg, Pierre Ichac et

CINÉ-MAGAZINE

SÉLECTION

Portraits différents

Les 15 cartes. Franco 10 fr.
— 25 — — 15 »
— 100 — — 50 »

Demandez notre catalogue complet :
78, Boulevard Saint-Michel,
PARIS (VI^e)

AVENIR révélé par la célèbre M^{me} LEDA,
10, rue de Parme, Paris-9^e,
de 10 à 18 h. Corresp. date nais., prén. 15 fr.

Rapport, assistants français et allemand de G.-W. Pabst, les opérateurs Barthe et Schuftan, notre confrère Morskoï, etc. Certaines scènes ont été tournées avec le concours de l'aviation saharienne et des gnomiers de Touggourt.

— Georges Milton, le populaire comique, vient de donner avec succès une série de représentations de son numéro de music-hall au Majestic d'Alger, avec le concours du fameux danseur Willy Astor. Deux semaines après, il déridait des salles comblées à l'Olympia avec son film *La Bande à Boule*, réalisation spirituelle et heureuse au plus haut point.

Radio P. T. T. Alger a diffusé dernièrement un film, *Le Petit Café*, qui était projeté sur l'écran du Splendid Cinéma. La retransmission, d'une netteté extraordinaire, a été un véritable succès pour ce poste, dont les intéressantes initiatives ne se comptent plus. Encouragé par ce premier essai, Radio P. T. T. Alger va retransmettre une série d'autres films parlants, parmi lesquels *Marius*.

— La censure d'Alger a interdit, comme c'était à prévoir d'ailleurs, le film de Sternberg : *Cœurs brûlés*.

— Si Kaddour ben Gabrhit, ministre du Sultan du Maroc, écrit un scénario pour le cinéma.

— Le nouveau et luxueux cinéma d'Alger, « L'Empire », a été inauguré récemment. Son programme d'ouverture comprenait le spirituel film de René Clair, *Le Million*.

TOULOUSE

Le Royal-Pathé a, comme l'an passé

retenu les meilleurs films parlants ; je citerai au hasard : *Le Roi du Cirage*, *Mon Cœur et mes millions*, *Les Croix de bois*, *Tartarin de Tarascon*, *Les Galeries Lévy et C^{ie}*, *Après l'amour*, etc.

— Le Gaumont-Palace a battu tous les records de recettes avec *La Bande à Boule*. Cet établissement est actuellement le seul à Toulouse qui donne à chaque programme deux attractions scéniques de tout premier ordre. A signaler le récent passage, très applaudi, de la célèbre fantaisiste Maria Valente.

— Le Paramount, après une reprise sensationnelle de *Marius*, annonce *Il est charmant*, *Coiffeur pour dames*, etc.

— Le Trianon vient de reprendre avec un très gros succès *La Ronde des heures* et *Marions-nous*. A signaler, sur la scène de cet établissement, la présence très goûtée de Gilberte Savary, la jeune et talentueuse interprète de *La Ronde des heures*.

PIERRE BRUGUIÈRE.

ANGLETERRE

Une somme considérable a été engloutie dans la réalisation, par Herbert Wilcox, du *Danube bleu* (rhapsodie), une ambitieuse production interprétée par Dorothy Bouchier, Brigitte Helm et Joseph Schildkraut, et qui doit être projetée à Paris, Berlin et Vienne. La valeur de ce film n'est cependant pas bien grande ; le scénario est fort banal, la technique n'a rien de remarquable, et l'interprétation elle-même laisse à désirer. Ce n'est pas encore ce film-là qui donnera à l'étranger une idée bien brillante de la production anglaise.

— Parmi les derniers films britanniques sortis le mois dernier, citons *Meurtre au second étage*, habile adaptation d'une pièce de Frank Vosper, réalisée par William Mc Gann, avec John Longden et Pat Paterson ; *Mischief*, une nouvelle farce burlesque avec Ralph Lynn ; *The old man*, film policier d'Edgar Wallace, et dans lequel la comédienne Maisie Gay a créé un rôle très amusant de Londonienne pur sang, et le dernier film d'Anthony Asquith, *Dance little lady*, une délicate histoire d'amour de l'époque victorienne, remarquable par la qualité de sa photographie et qui, comme tous les films d'Asquith, contient d'excellents passages, notamment ceux du music-hall. *Sumohine Susie*, la très bonne opérette réalisée par Victor Saville, continue sa très brillante carrière au Capitole.

— On termine : à Elstree, *Aren't we all*, par Harry Lachman, qui vient de rentrer de Paris, où il avait réalisé *Mistigri* ; *Brother Alfred*, avec le fantaisiste Gene Gerrard ; *Good Night Vienna*, par Herbert Wilcox, avec John Buchanan ; *New Year's Eve* par Cecil Lewis, qui sera une comédie musicale style René Clair ; N° 17, un film mystérieux par Alfred Hitchcock, avec Donald Calthorp. A Teddington, William Mc Gann a commencé *A voice said good night*, pour First National ; Joan Barry interprète le principal rôle de *Spring Cleaning*, pour Paramount ; pour British International, Anthony Asquith poursuit la réalisation de son *Window cleaner*, et le capitaine Normann Walter se prépare à partir pour le Soudan pour y tourner *Fives of Fate*, d'après Conan Doyle. Pour Gainsborough, Victor Saville a commencé *The Faithful heart* avec Edna Best et Herbert Marshall.

— 647 films ont été présentés à Londres. En 1931 : 470 étaient américains, 139 anglais, 16 allemands, 10 français, 4 russes,

CINÉ-MAGAZINE



Voici, à Alger, le populaire Milton, dit « Boule », en compagnie de notre collaborateur Paul Saffar.

1 suédois, 2 italiens et 5 indiens.

— Ernest B. Schoedsack, qui réalisa *Chang, Les quatre plumes blanches* et *Rango*, est de passage à Londres, retour des Indes, où il vient de tourner *The Bengal lancer*.

— La 51^e séance de la Film Society comprenait notamment *Les Aventures du Prince Ahmad*, le film d'ombres de Lotte Reiniger. M. Wolfgang Zeiler, qui composa une partition spéciale, dirigeait lui-même l'orchestre. *Philips-Radio*, l'excellent film de Joris Ivens, était également au programme.

— L'Academy-Cinéma se propose de reprendre de nombreux films français au cours du reste de sa saison. Les derniers programmes de cet excellent cinéma comprenaient : *Crise*, de Pabst, avec Brigitte Helm. *Les Mystères de l'âme*, du même auteur ; *Le Million*, de René Clair, qui remporte toujours un gros succès ; *Le Mensonge de Nina Petrovna*, *Romance sentimentale*, d'Eisenstein, et *La Ligne générale*. C'est aussi l'Academy-Cinéma qui va donner bientôt *M*, de Lang, et *La Tragédie de la mine*, de Pabst. Tous les titres de ces films prouvent l'effort très méritoire de la direction de cet établissement.

— *Princesse, à vos ordres !* avec Lilian Harvey et Henry Garat, a obtenu pendant trois semaines un très gros succès au Rialto.

— *Congress Dances* a quitté l'affiche du Tivoli pour celle du New-Victoria, où son triomphe se poursuit.

— Sous le titre de *Surrender*, Fox-Film a présenté une adaptation d'*Axelle*, de Pierre Benoit, réalisée par William K. Howard et interprétée par Warner Baxter et Ralph Bellamy.

J. ROGER SAUVÉ.

ITALIE (Naples.)

Il vient de se fonder à Naples une société anonyme coopérative intitulée : *Cinematografisti Italiani reuniti Napoli* (C. I. R. N.), dirigée par MM. B. Battista et E. Roselli. Cette société se propose de produire et de favoriser le développement de l'industrie cinématographique du Midi de l'Italie. Nos meilleurs souhaits à la nouvelle société.

— La Société Pittaluga, de Rome, vient d'engager l'excellente artiste Marcella Albani, qui fut déjà la protagoniste du film *Corte d'Assise*, pour un nouveau film qui sera commencé sous peu.

— Dans le courant du mois dernier, nous avons pu admirer deux excellents films de la production « Cines », de Rome : *Figaro e la sua gran giornata*, réalisé par M. Camerini, qui s'est imposé parmi

les meilleurs metteurs en scène italiens avec ce film, et *La Segretaria privata* qui nous a révélé le nom d'un débutant qui promet beaucoup comme réalisateur, M. G. Alessandrini. Dans *Figaro e la sua gran giornata*, qui rappelle un peu *Un chapeau de paille d'Italie*, de René Clair, nous avons remarqué le jeu parfait de l'acteur Gianfranco Giachetti.

GIORGIO GENEVOIS.

POLOGNE

On vient de présenter, dans deux des plus grands cinémas de Varsovie, le nouveau film de la société B. W. B. Ces initiales sont celles de deux artistes, Eugène Bodo et Adam Brodzisz, et du metteur en scène Michel Waszynski, qui commanditent cette société. Le premier film de cette firme s'appelle *Les Héros anonymes* et traite des aventures dramatiques des policiers de Varsovie. Le scénario est d'Anatole Stern, la mise en scène de Michel Waszynski, et les rôles principaux sont tenus par Adam Brodzisz, Maria Bogda et Eugène Bodo.

— On vient également de terminer le film *Le Rustre*, d'après un roman célèbre d'Elise Orzeszkova. Les rôles principaux sont joués par Mecislas Cybulski, un jeune premier polonais, et Christine Ankiewicz.

— Chose incroyable, un consortium français a acheté pour la France, la Belgique, la Suisse, la Roumanie, la Syrie et la Palestine, les droits d'exploitation du film *Les Prairies sauvages*, que tourne Joseph Leites, d'après un scénario de Léon Brun. Ce qui est remarquable, c'est que ce film, réalisé en versions polonaise, française et allemande, n'est pas encore terminé.

— L'ancienne « Miss Polonia », Sophie Batycka, qui a joué dans maints films de production polonaise, vient de s'embarquer pour l'Amérique, où l'attend un contrat avec une des sociétés américaines.

— Grâce à l'initiative de l'opérateur polonais Ignace Czalczyński, se trouvant actuellement à New-York, et de l'attaché consulaire Dr. Joseph Fisch, on a organisé aux États-Unis un mois du film polonais. Durant ce mois, on a présenté au public américain huit films polonais, dont *Le Clown rouge*, *Le Tombeau du Soldat inconnu*, *Huragan*, *La Terre promise* en réédition, et *Halka*, *La Lépreuse*, *Le Capitaine Goubaniew* et *En Sibérie* en première vision.

CHARLES FORD.



« Le Danube bleu » est conçu dans une atmosphère de romantisme moderne en tous points réussie. Voici Brigitte Helm, écoutant Joseph Schildkraut.

POURQUOI CRAINDE L'HIVER ET SES RIGUEURS?

les gerçures, crevasses, rougeurs!

un peu de Crème Simon appliquée matin et soir sur la peau en core mouillée des ablutions, vous préservera parfaitement des cruelles morsures de la bise.

Elle est tout simplement merveilleuse la

CRÈME SIMON

bien observer le mode d'emploi

LE BONHEUR... POUR VOUS!



Depuis 4000 ans
les Sages de la Chine
enseignent que

FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN
DE
JADE
attire le bonheur
sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince
50 fr Argent 65 fr
125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION
DIRECTE

NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

SAGE-FEMME

1^{re} classe de la F.M.P.
50, Bd de Strasbourg, Paris
(pr. gares Nord et Est) Bozaris 24-68

TOU CONFORT MODERNE
CONSULTATIONS TOUTE HEURE

Pension à toute époque. S'occupe des enfants.
Service médical assuré par accoucheurs des
Hôpitaux de Paris.

Maison de convalescence avec grand parc.
DISCRETION ABSOLUE. English spoken.

TOUX
 CATARRHES
 BRONCHITES
 CHRONIQUES
GOUTTES
LIVONIENNES
 TROUETTE-PERRET
 en capsules

MARIAGES Honorables, riches et de toutes con-
ditions. facilités en France sans rétri-
bution, p. œuvre philanthropique, av. discrétion et sécurité.
Ecrire: Répertoire privé, 30, av. Bel-Air, Bois-Colombes
(Seine). (Réponse sous pli fermé sans signe extérieur.)

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Recoit
de 10 h. à 7 h. M^{me} THEODORA
14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

SAGE-FEMME 1^{re} classe. Pensionnaires
toute heure. DISCRETION ABSOLUE.
q614, r. d'Auteuil (Egl. d'Auteuil), Paris. English spoken.

L'IODHYRINE du D^r DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé
BOITE DE 60 CACHETS-PILULES: 19 fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

SOBOL

le photographe réputé,

offre, pendant les mois de Janvier
et Février, une réduction de
50 % à tous les abonnés.

18, Bd Montmartre, PARIS

Provence 55-43

COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M^{lle} Lucette Duraffourg (Saint-Claude);
M^{lle} Odette Goubert (Nogent-sur-Marne);
M. Henri Gal (Paris); M. R. Merlange (Bor-
deaux); M. Maurice André (Le Havre);
M^{lle} Hélène et Claire Salinas (Alexandrie);
Compagnie française de l'Afrique Occidentale
(Kumasi); Abramow N. P. Ul (Moscou);
M. Dubrowsky (Ostrow); M. Georges Lévy
(Lyon); M. Jean Forest (Paris); M^{me} Louise
Crohare (Tarbes); M. René Bernier (Vitry-
sur-Seine); M. Jean Renaud (Vevey);
M. Olavi Turtiainen (Joensuu, Finlande);
M^{lle} Antoinette Leperre (Lille); M. Robert
Leperre (Lille); M. Ville (Paris); M^{lle} Litsa
Papap (Athènes); M. P. Genoud (Paris);
M^{me} Sinitzina (Moscou); M. Gallois (Nice);
M. Louis Hons (Villepinte); M. Marcel
Piguet (Antibes); M. Louis Bessac (Lyon);
M. L.-H. Burel (Saint-Jean-Cap-Ferrat);
M. B. Lieutaud (Vallauris); M^{lle} Maguy
Calbo (Alger); M. Fernand Collet (Saint-
Maixent); M. Bremond (Abbeville); M. Petit-
pas (Versailles); M. R. Brunelot (Ruffec);
Abbé Martin (Angers); M. Aveque (Gren-
oble); M^{lle} Laure Gilbert (Porto); M. Jules
Boulinac (Albi); Monopole Pathé Films
(Genève); M. P. Esmeriau (Neuilly-sur-
Seine); M. Ch. Weiss (Paris); M. A. Quinton
(Paris); M^{lle} Adalé del Torre (Rhodes);
M. F. Bonneim (Marmande); M. A. Verrier
(Rosny-sous-Bois); M^{lle} P. Barisseau (Cham-

pigny-sur-Marne); M. A. Cournot (Lyon);
M^{lle} Nimsgern (Le Havre); M^{lle} Jacqueline
Carvalho (Paris); M. S. de Lotta (Paris);
M. Roger Font (Saint-Germain-en-Laye);
D^r Rémy (Draguignan); Catea Romanesco
(Roumanie); « Les Dernières Nouvelles de
Strasbourg »; M. Braticevich (Port-Saïd);
M^{lle} R. de Castro (Lisbonne); M. Lucien
Scherer (Valdoie); M. Bareste (Tarascon);
M^{lle} Thérèse Dionis (Levallois); M^{me} B. Blan-
cher (Limoges); MM. Baschkin et Wer-
theim (Beyrouth); M. Raphaël Moreno,
(Mostaganem); M^{lle} G. Descotils (Bruxelles);
M. Pitoeff (Paris); M. E. Pivet (Isigny-sur-
Mer); M^{me} André Fricker (Mulhouse);
M. Henri Vermeil (Cambodge); M^{me} Binet
(La Garenne); M. E. Stechert et C^{ie} (Paris);
M. Inerblez (Paris); D^r Henrique Braz,
(Açores); M. Jean Baudier (Montbrison);
M. Albert Laine (Laval); M^{lle} Leow (San-
nois); M. Edmond Born (Neuilly-sur-Seine);
M. Julien Creton (Bondy); M^{lle} Françoise
de Montillet (Gaumont-sur-Durance);
M^{me} Fernande Dessaux (Paris); M^{me} Fer-
nande Boissier (Nîmes); M^{me} Diehl (Char-
leville); New-York Film Exchange (Buenos-
Ayres); M. E. Miclo (Paris); M^{me} Germaine
Raynaud (Béziers); M^{me} Hélène Huot
(Nancy); M^{me} Kieffer (Paris); M^{me} Alice
Labruche (La Houga); M^{me} Robillard
(Ville-d'Avray); M. Charles Djan (Oran).

Elaine et Marion. — Si, parmi mes
correspondants, il s'en trouve un qui pos-
sède les deux romans que vous désirez :
La Valse de l'Adieu et *Gossette*, je me
ferai un plaisir de vous les adresser.
Comptez sur notre désir et sur tous nos
efforts pour continuer à améliorer encore
Ciné-Magazine, qui vous remercie pour
vos compliments.

A. B. B. — Un scénario tel qu'il doit
être proposé à une maison de production
ne demande, en principe, aucune connais-
sance technique spéciale, c'est seulement
sous la forme d'un conte plus ou moins
copieux, résumant et soulignant les idées
maîtresses, qu'il doit être soumis. Vous
verrez, d'autre part, qu'un de nos confrères
corporatifs organise actuellement un
concours de scénarios. Pourquoi ne pas
tenter votre chance? Je vous avoue me
méfier un peu de ces cours par corres-
pondance. Je ne vois pas exactement ce
que l'on peut en tirer en ce qui vous
concerne.

Épris d'art. — Rien ne nous est indif-
férent de ce qui nous prouve l'intérêt
que nos lecteurs prennent à notre Revue,
même les observations qu'ils peuvent nous
faire. Hélas! votre désir me semble irréa-
lisable! Nous avons, autant que cela se
peut, localisé la publicité au début et à
la fin de notre journal, nous conformant

ainsi à une règle généralement admise.
Il faut connaître les charges de l'édition
pour se rendre compte de la nécessité
de la publicité commerciale. Les revues
américaines elles-mêmes, qui ont une
clientèle si étendue, ne peuvent faire
fi de l'appoint que les dentifrices ou autres
réclament leur apportement.

I. Redgie. — Quelle sorte de renseigne-
ments désirez-vous avoir sur Kate de
Nagy, que nous avons déjà applaudie
au temps du muet? Ses créations depuis
le parlant, vous les connaissez, je suppose,
tout au moins celles qui sont venues jus-
qu'en France. Pour l'adresse: Berlin
Grüne Winklerstr., n° 1. Il n'existe pas
d'ouvrage traitant d'une façon sérieuse
la question qui vous intéresse. J'ai passé
un excellent moment à voir *Le Capitaine
Craddock*, mais ce film n'est cependant
pas un de ceux sortis des studios de la Ufa
que je préfère. Unetroplage part, à mon
avis, est faite à la fantaisie et à l'invéraisem-
blance, si l'on considère le fond du scéna-
rio, qui eût pu être traité d'une façon plus
sérieuse.

Quasimodo. — Je ne comprends pas
exactement votre demande. Si ce sont
les romans: *Les Trois Mousquetaires*,
Notre-Dame de Paris, etc., que vous
désirez, vous en trouverez des éditions
qui vous coûteront moins chères que les
anciens numéros de *Ciné-Magazine*, qui
n'en contiennent, d'ailleurs, qu'un court
résumé.

Ch. S. — 1^o Je ne peux, hélas! vous don-
ner aucun renseignement sur cette jeune
personne, dont j'ignore tout, sauf l'adresse
que vous possédez vous-même. Il est
certain qu'elle ne vous refusera pas sa
photo et sans doute, même, les quelques
renseignements que vous désirez connaître
à son sujet. — 2^o Ce film, tourné dans le
Nord, à Bruay exactement, est sorti,
il y a plusieurs mois déjà. C'est une
débutante qui y tient le rôle principal.

A Cinéma Fan. — Jeannine Merrey
est avant tout une actrice de théâtre,
qui vient de jouer pendant de longs mois
au théâtre de la Michodière. Son adresse
est 4, rue Nicolo, Paris (XVI^e). Quant à
savoir si elle joue du piano!... Vos par-
titions de chansons n'ont de chance
d'être prises en considération que si vous
vous adressez à un éditeur de musique;

la Maison Sallabert, par exemple, 22, rue
Chauchat, Paris (IX^e).

Une admiratrice de J. Maury. — Quelle
fougue! Que ne suis-je Jacques Maury!
Voici l'adresse de votre idole: 229, rue
Saint-Honoré. J'espère que vous n'avez
pas perdu de temps et êtes déjà allée
l'applaudir au Moulin-Rouge, dans *Les
Galeries Lévy et C^{ie}*. Quant à vous dire
s'il est divorcé, marié ou célibataire...
je ne le peux, ne le sachant pas moi-
même et ne voulant pas vous retirer
une illusion au cas où son cœur serait
déjà pris. Pour vous faire plaisir et aussi
parce que son talent le mérite, nous pas-
serons dans *Ciné-Magazine* des photo-
graphies de lui dès que nous en aurons
l'occasion.

Rara. — 1^o O heureux voyageur! que
je vous envie!... Ce que vous me dites sur
l'Italie et ses habitants ne me surprend
pas. J'ai de bons amis Italiens, dont une
des principales qualités est la « gaieté ».
Quel dommage que vous n'exposiez pas
à Paris! J'aurais eu un bien vif plaisir à
aller admirer vos œuvres. 2^o Nina Cooper,
votre nouvelle flamme, doit être chez Para-
mount, à Hollywood. Je ne puis rien vous
dire sur elle, mais je ne doute pas, d'après
le ton de votre lettre, qu'elle soit tout à fait
délicieuse. Mes amitiés.

Polonaise qui aime la France. — Ce
n'est vraiment très agréable de vous lire
et de savoir par vous combien les Polo-
nais aiment la France et combien nos
acteurs sont acclamés chez vous. Henry
Garat est également fort applaudi en
France et compte de nombreux admirateurs
et admiratrices. Nous avons bien
reçu votre abonnement, pour lequel nous
vous remercions vivement, et vous aurez
pu constater, dans notre numéro de jan-
vier, que vous veniez en tête des abon-
nements reçus. Sympathiquement.

Sourire d'Athènes. — Votre longue
lettre m'a infiniment intéressé. Tous ces
artistes que vous me citez et que vous
aimez ont toute ma sympathie. Voulez-
vous me rappeler votre adresse? Je vous
ferai envoyer notre catalogue de cartes
postales et vous n'aurez que l'embarras
du choix. Nous augmentons sans cesse
notre collection par l'édition de nou-
velles cartes et photos. Je suis enchanté
de savoir que vous allez enfin vous abon-
ner. Sachez, d'ailleurs, que désormais
Ciné-Magazine parviendra en parfait
état à tous nos abonnés; nous avons fait
le nécessaire en ce sens. Le petit croquis
joint à votre lettre!... Mais il m'a fort
amusé, il n'est pas du tout ressemblant,
ah! mais pas du tout!...

Petrovitch. — J'ai été très sensible
à vos aimables compliments concernant
la présentation de *Ciné-Magazine*, car tous
nos efforts sont faits pour être agréables
à nos lecteurs. Dans ce numéro, vous
trouverez les noms des premiers lauréats
de notre concours. Les suivants seront
publiés en mars. Nous avons classé votre
réponse, malgré le retard avec lequel elle
nous est arrivée. Mais vous êtes si loin...
en Perse que nous avons cru bien faire
en faisant une petite entorse au règlement.

Un boudoir mauve. — 1^o Je savais vous
être agréable par la nouvelle présentation
et le nouveau prix de *Ciné-Magazine*.
Dans ce numéro, nous commençons la
publication des gagnants de notre con-
cours. Je souhaite que vous soyez du
nombre. — 2^o Je suis un peu surpris de ce
que vous pensez d'Henry Garat. J'aime
assez son jeu et sa voix ne manque pas
de charme. — 3^o J'espère que vous n'aurez
pas de déception. Je n'ai pas encore vu
ce film. — 4^o Vous avez décidément un
faible pour cet artiste, dont j'apprécie
moi-même toutes les qualités, soyez-en
sûre. Je crois que le choix des artistes
fait par Babst pour tourner *L'Atlantide*
est très heureux. Brigitte Helm y sera

CINÉ-MAGAZINE

sans aucun doute fort belle et mysté-
rieuse: comme vous, je la vois très bien
dans ce rôle d'Antinéa.

Hélios. — Merci pour vos bons vœux;
recevez tous les miens en retour. 1^o Je
suis de votre avis quant à l'âge de l'ar-
tiste dont vous me parlez. Également de
votre avis quant à son jeu. — 2^o *Les Cinq
Gentlemen maudits*, dont vous vites au
Maroc tourner les extérieurs, vient de
nous être présenté. Très intéressant.

Suzanne. — Voici les adresses deman-
dées: H. Roussel, 6, rue de Milan (III^e);
Léonce Perret, 10, rue d'Aumale (IX^e);
Léon Mathot, 6, rue Lincoln, Paris (VIII^e).
Je ne pense pas que leurs occupations
leur permettent de répondre eux-mêmes à
leurs correspondants et vous remercie très
sincèrement pour les aimables compliments
que vous voulez bien faire à notre revue.

Le roi de la Resquille. — 1^o Lucien
Muratore, 61, avenue Victor-Emmanuel-
III (VIII^e): Boucot, 25, rue Lafontaine
(XVI^e); Annabella, 19, rue de Chanzy,
La Varenne-Saint-Hilaire (Seine). Tous
trois sont Français; Annabella, célibataire.
2^o Charlie Chaplin était, il y a peu de
temps, à Saint-Moritz, où il pratiquait les
sports d'hiver. Il paraît qu'il prépare
un nouveau film.

Licausi Barthélemy. — Voici les dif-
férentes adresses que je puis vous
donner: Marcelle Romée, 30, rue Desre-
naudes (XVII^e); Rolla France, c/o
Films Osso, 73, avenue des Champs-
Élysées; Henriette Delannoy, 6, rue
du Commandant-Léandri (XV^e); Hélène
Hallier, 16, rue d'Armaillé (XVII^e);
Vanda Gréville, 29, rue Lemerrier (XVII^e);
Clara Tambour, 11, quai Voltaire (VII^e).

IRIS.

SAGE-FEMME 1^{re} cl., 1, r. Marbeau
(Dauphine), reçoit pen-
sionnaires. Consulte à 11^h heure. S'occ. enf. Engl. spok.
➔ DISCRETION ABSOLUE ➔

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
 Eau-Pâte-Poudre-Savon

Seins^{os}
 développés, reconstitués, embellis,
 raffermis, salières comblées par les
Pilules Orientales
 Toujours bienfaisantes pour la santé.
 Flacon, contre remboursement 18 fr. 50.
 J. RATIE, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

SEUL VERSIGNY
 APPREND A BIEN CONDUIRE
 A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANTE
 sur toutes les grandes marques 1932
 ■
 87, AVENUE GRANDE-ARMÉE
 Porte-Maillet Entrée du Bois

LEOPOLD

Maison fondée en 1841

L'INSTITUT DE BEAUTÉ CHEZ SOI

Madame, ces 6 produits constituent,
à eux seuls, un traitement complet
de BEAUTÉ chez vous :

- 1^o La crème suc de pêche LÉOPOLD pour le jour protège a
peau, maintient la poudre et le fard.
 - 2^o La crème rose Vespère LÉOPOLD remplace la précédente
pour la lumière du soir.
 - 3^o Le cleansing COLD-CREAM LÉOPOLD, à base de cire
d'abeilles, démaquille, nettoie et tonifie la peau.
 - 4^o La Lanoline skinfocd LÉOPOLD, employée en légers massages
atténue les rides et nourrit la peau.
 - 5^o Le lait incomparable LÉOPOLD à double effet : il blanchit et
satine la peau, c'est aussi un énergique astringent.
 - 6^o La poudre de beauté LÉOPOLD, fine, adhérente, parfumée,
n'irrite jamais la peau.
- Chaque produit, 15 fr. ; Crème et Cold-Cream également en
tube de 8 fr. 75.
En vente : Grands Magasins et Bonnes Maisons.
Notice et ÉCHANTILLONS COMPLETS contre 1 fr. timbre-
poste, aux
Laboratoires de l'Institut de Beauté LÉOPOLD
77, rue de Paris, à CLICHY

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

PARIS

Alexandra. — Artistique. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Galté Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecourt. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempia.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre. AUBERVILLIERS. — Family-Palace. BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino. CHARENTON. — Eden-Cinéma. CHATILLON-S.-BAGNEUX. — Ciné Mondial. CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé. CLICHY. — Olympia. COLOMBES. — Colombes-Palace. CROISSY. — Cinéma-Pathé. DEUIL. — Artistique-Cinéma. ENGHEN. — Cinéma Gaumont. FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes. GAGNY. — Cinéma Cachan. IVRY. — Grand Cinéma National. LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé. MALAKOFF. — Family-Cinéma. POISSY. — Cinéma-Palace. RIS-ORANGIS. — Familia-Pathé-Cinéma. SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace. SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma. SAINT-MANDÉ. — Tourville-Cinéma. SANNIS. — Théâtre Municipal. TAVERNY. — Familia-Cinéma. VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia-Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma. AMIENS. — Excelsior. — Omnia. ANGERS. — Variétés-Cinéma. ANNEVILLE. — Ciné Moderne. ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont. AUTUN. — Eden-Cinéma. AVOIRON. — Eldorado. BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés BELFORT. — Eldorado-Cinéma. BELLEGARDE. — Modern-Cinéma. BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma. BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia. BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé. BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli. CADILLAC (Gironde). — Family-Ciné-Théâtre. CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma. CAHORS. — Palais des Fêtes. CAMBES. — Cinéma des Santos. CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont. CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma. CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné. CHALONS-SUR-MARNE. — Casino. CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé. CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado. CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé. DENAIN. — Cinéma Villard. DIEPPE. — Kursaal-Palace. DOUAL. — Cinéma Pathé. DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart. ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia. GOURDON (Lot). — Ciné des Familles GRENOBLE. — Royal-Cinéma. HAUTMONT. — Kursaal-Palace. JOIGNY. — Artistique. LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma. LE HAVRE. — Select-Palace. — Alhambra.

LILLE. — Cinéma-Pathé. — Printania. — Wazennes Cinéma-Pathé. LIMOGES. — Ciné-Familia. — Tivoli-Palace. LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia. LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistique-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli. MACON. — Salle Marivaux. MARSEILLE. — Théâtre-Français. MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de a Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Olympia. — Familia. MELUN. — Eden. — MENTON. — Majestic-Cinéma. MILLAU. — Grand-Ciné Faillous. — Splendid. MONTEAUX. — Majestic (Vend., Sam, Dim.). MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. NANGIS. — Nangis-Cinéma. NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympia. NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. NIMES. — Majestic-Palace. ORLÉANS. — Parisiana-Ciné. OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux. OYONNAX. — Casino-Théâtre. POITIERS. — Ciné Castille. PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistique. PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma. QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal. RAISMES (Nord). — Cinéma Central. RENNES. — Théâtre Omnia. ROANNE. — Salle Marivaux. ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli. Cinéma de Mont-Saint-Aignan. ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.). SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux. SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre. SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos. SAINT-MALO. — Théâtre Municipal. SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia. SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma. SAUMUR. — Cinéma des Familles. SÈTE. — Trianon. SOISSONS. — Omnia-Pathé. STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades. TAIN (Drôme). — Cinéma Palace. TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon. TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome. TOURS. — Etoile. — Théâtre-Français. TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronos. VALLAURIS. — Théâtre-Français. VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma. VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air. BONE. — Ciné Manzini. CASABLANCA. — Eden. SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma. SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma. TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden. BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Giga. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma. BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin. CONSTANTINOPLÉ. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne. GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Etoile. NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia. NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.

Abonnez-vous !

Vous bénéficierez
de nos nouveaux Tarifs

et des primes qui sont offertes

ABONNEMENT D'UN AN		ABONNEMENT DE SIX MOIS	
France.	50 fr.	France.	28 fr.
Étranger. { Pays à tarif réduit.	75 »	Étranger. { Pays à tarif réduit.	40 »
{ Pays à tarif plein.	85 »	{ Pays à tarif plein.	45 »

MAISONS RECOMMANDÉES

CONFISEURS

LOUIS SHERRY
CONFISEUR-CHOCOLATIER
6, RUE DE CASTIGLIONE ET
6, ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES

**PARFUMERIES
PRODUITS DE BEAUTÉ**

AGNEL
16, Avenue de l'Opéra, 16
TÉLÉPHONE : Central 16-81
Registre du Commerce : Seine, 210.712 B

GUERLAIN
PARFUMEUR
68, av. des Champs-Élysées

" LUBIN "
PARFUMEUR
11, Rue Royale. Tél. : Élysées 41-73, Anjou 20-56

LINGERIE

FAIRYLAND
271, rue St-Honoré. Tél. : Central 45-80
TROUSSEAU, LINGERIE LAYETTES
Robes et Manteaux pour fillettes et jeunes filles

LA GRANDE MAISON DE BLANC
6, Boulevard des Capucines, 6
TÉLÉPHONE : Opéra 08-60 jusqu'à 08-64

L. ROUFF
130, Avenue des Champs-Élysées
TÉLÉPHONE : Élysées 57-23 et 57-24

COUTURIERS

PHILIPPE & GASTON
Couturiers-Fourreurs
120, Avenue des Champs-Élysées
TÉLÉPHONE : Élysées 47-52 et 54-22

madeleine vionnet
ROBES - MANTEAUX - FOURRURES - LINGERIE
60, Avenue Montaigne
TÉLÉPHONE : Élysées 82-97.

FOURRURES MAX
19, AVENUE MATIGNON, 19
TÉLÉPHONE : Élysées 84-91, 99-08

MIRANDE
Ancienne Maison DOUCET
19 et 21, RUE DE LA PAIX
TÉLÉPH. : Central 05-87, Richelieu 93-55

MOLYNEUX
5, RUE ROYALE (VIII^e)
TÉLÉPHONE : Anjou 02-21 et la suite

HOTELS

PARIS
HOTEL CHATAM
18, rue Volney
TÉLÉPH. : Central 47-53 — Louvre 02-24
RESTAURANT

HOTEL LOTTI
RESTAURANT
7 et 9, rue de Castiglione, PARIS
TÉLÉPHONE : Central 12-00, 71-85

MIRABEAU

HOTEL ET RESTAURANT
3, rue de la Paix, 3
150 chambres — 150 salles de bains

MONTALEMBERT

90 chambres avec salles de bains et w.-c.
7, rue Montalembert. LITTRÉ : 68-11

CARLTON

119, Avenue des Champs-Élysées
Élysées : 65-88

HOTEL CRILLON

Place de la Concorde
ADRESSE TÉLÉGRAPH. : Crillonotel-Paris
TÉLÉPH. : Elys. 62-63 à 62-68, 03-72 à 03-75 ; Inter-Elys. 4, 39

HOTEL D'ÉNA

Place d'Éna
TÉLÉGRAMME : Otellena-Paris

HOTEL DU LOUVRE

GRAND RESTAURANT
avec entrée place du Palais-Royal (coin rue de Rivoli)
ADRESSE TÉLÉGR. : Louvrotel - 111 - Paris

COTE-D'AZUR

NICE HOTEL BEAU-RIVAGE
Promenade des Anglais
Quai des États-Unis. Tél. : 20-90

NICE WEST-END-HOTEL
Promenade des Anglais
DERNIER CONFORT

NICE HOTEL VENDOME
Plein midi — Centre de la ville
26, rue Pastorelli

Vient de paraître :

ANNUAIRE GÉNÉRAL de la CINÉMATOGRAPHIE

et des

Industries qui s'y rattachent

PARIS (franco domicile) : 30 fr. — DÉPARTEMENTS ET COLONIES : 35 fr. — ÉTRANGER : 45 fr.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

CINÉ-MAGAZINE, Éditeur, 78, Boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e) — Tél. : Danton 36-67

